

HIER EST NÉ DEMAIN

Jan de FAST

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JAN DE FAST

HIER EST NÉ DEMAIN



JAN DE FAST

HIER EST NÉ DEMAIN

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bd Saint-Marcel - PARIS XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1978, « Éditions fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-00595-9

L'Univers n'est qu'illusion, seul
donc le paradoxe est réalité.

CHAPITRE PREMIER

Les dernières heures de la dixième nuit avaient été atroces. Arvid avait dépassé la limite de la résistance humaine ; il était incapable de concevoir comment son corps douloureux et glacé arrivait encore à progresser en trébuchant sur les cailloux aux arêtes tranchantes, des images délirantes dansaient sous ses paupières à demi fermées, ses poumons brûlaient comme du feu, ses lèvres étaient fendues et desséchées, sa langue aussi dure qu'un morceau de cuir.

Quand il avait quitté le Khemet de Nédo pour se lancer seul dans le Désert de la Mort, il avait voulu rendre sa marche plus légère et en même temps forcer le destin en n'emportant que deux petites outres d'eau : la première n'avait duré que deux jours, jusqu'au col qui avait permis de franchir la chaîne des hautes collines rouges puis, comme les nouvelles plaines qui s'étendaient au-delà étaient encore plus arides et paraissaient se prolonger jusqu'à l'infini, il avait réduit sa consommation au strict minimum. La seconde outre avait duré trois fois plus longtemps, à la cadence de quelques gorgées toutes les deux heures. Mais bien que par un réflexe physiologique il eût pratiquement cessé d'uriner, l'évaporation cutanée l'emportait, la déshydratation avait commencé.

Revenir en arrière était désormais impossible ; il s'était avancé beaucoup trop loin, il ne pouvait que continuer jusqu'à épuisement de ses dernières forces — il avait seulement décidé de ne plus progresser que de nuit et dormir le jour sous l'illusoire fraîcheur d'un creux de rocher. Etant donné l'altitude du plateau et l'absence de toute humidité dans l'atmosphère, la température tombait brutalement dès le coucher du soleil, le froid devenait de plus en plus intense jusqu'à l'approche de l'aube, l'obscurité hostile se peuplait de mirages trompeurs, mais les souffrances endurées étaient préférables à celles de la fournaise du plein midi. Il n'y avait pas non plus ce vent incessant qui aspirait sans merci chaque goutte de sueur en momifiant les tissus ; les dernières réserves liquides de son organisme dureraient un tout petit peu plus longtemps et lui permettraient de faire encore quelques kilomètres vers cet horizon désespérément vide.

Mais cette fois, c'était bien fini, la machine était à bout. Quand la ligne rose commença à éteindre une à une les étoiles indifférentes, Arvid sut qu'il n'irait pas plus loin, ses jambes s'étaient définitivement dérobées sous lui, il s'était effondré sur le sol et ne tentait même plus de ramper jusqu'à l'insignifiante crête rocheuse qu'il apercevait à une

centaine de mètres en avant, pour y trouver la protection d'un surplomb ; mourir ici ou là n'avait plus aucune importance, et les vautours auraient moins de peine à découvrir son corps pour s'en repaître.

Les vautours... Le voyageur du désert avait dû perdre conscience après sa chute et demeurer évanoui pendant une heure, car le soleil était déjà levé quand il ouvrit les yeux sous la brûlure succédant sans transition au froid glacial. Il souleva péniblement la tête vers le ciel trop bleu et la première chose qu'il distingua fut précisément le lent plané circulaire d'un oiseau de proie.

Déjà... Par quel mystérieux instinct le rapace avait-il été averti qu'un cadavre l'attendait à plus de deux cents kilomètres des grandes prairies vivantes où se trouvait son aire ? D'ailleurs ce n'était pas un vautour, les longues et étroites rémiges de sa queue étaient caractéristiques : ce devait plutôt être un faucon. Un faucon en plein désert ? Quelle nourriture pouvait-il rechercher dans ce monde minéral où il n'y avait pas de rongeurs, même pas de serpents ? La réponse ne tarda pas : un vol d'oiseaux clairs s'était élevé de derrière la petite crête, le rapace avait plongé comme une pierre, refermé ses serres sur l'une des colombes tandis que les autres se dispersaient affolées, disparaissaient...

Le cerveau engourdi d'Arvid mit un temps appréciable avant de réaliser la signification du petit drame auquel il venait d'assister. Mais lorsque celle-ci se matérialisa en lui, elle eut un effet positivement catalytique. Il lui sembla que, tout au fond de son être, une minuscule flamme demeurée en veilleuse grandissait brusquement pour devenir une torche, qu'un torrent d'énergie neuve et insoupçonnée jaillissait en geyser pour se répandre dans son torse et ses membres. La douleur qu'il éprouva en dépliant ses articulations lui arracha un gémissement, mais il réussit à se redresser, à se relever, à faire un premier pas, puis un deuxième et, au fur et à mesure qu'il avançait, ses forces renaissaient. Il avait l'étrange impression que, s'il le voulait, il pourrait courir, voler même.

Il atteignit la ligne de rochers bas, l'escalada sans peine, s'arrêta le cœur battant, les yeux dilatés comme sous l'empire d'une soudaine ivresse. Masquée jusqu'alors et brusquement révélée, une profonde coupure verticale s'ouvrait à ses pieds : une falaise d'une centaine de mètres de hauteur, qui se prolongeait rectiligne à droite et à gauche sur quelques kilomètres, s'incurvait à chaque extrémité pour revenir se refermer loin en face : une immense cuvette aux rebords abrupts encastrés en plein cœur du Désert de la Mort. Une cuvette

d'une dizaine de kilomètres carrés enserrant dans son enceinte de falaises la vision la plus magnifique, la plus merveilleuse que le voyageur puisse rêver : une oasis de toute beauté. Une rivière la traversait, jaillie à une extrémité de l'arche sombre d'une source vauclusienne pour reprendre à l'autre bout son trajet souterrain. Un titanesque effondrement avait dû se produire là aux ères géologiques, mettant au jour une partie du cours d'eau. La végétation s'était mise à foisonner sur ses rives, abritée des vents desséchants par les à-pics ; la vie avait trouvé là un refuge sûr, cette vie dont la présence avait été un instant révélée par l'apparition du faucon et des colombes au-dessus des crêtes. L'homme également y avait découvert un site favorable, Arvid identifiait dans le centre des entassements de blocs alignés montrant qu'une petite cité s'était élevée là. Mais ces maisons n'étaient plus que des ruines informes rongées par les siècles. Les enseignements du Daï'so étaient véridiques ainsi que les légendes du Lam'Oulanor répétées dans tous les Khemets des hauts plateaux d'herbe : le monde humain se terminait au Péam'hir, au-delà le déluge de soufre avait tout anéanti, sauf peut-être...

La torture de la soif recommençait maintenant, aggravée par la vision de cette eau limpide mais encore inaccessible, l'escarpement était trop vertical. Il devait cependant y avoir un passage puisque des hommes avaient habité là, ils n'avaient pu y venir par la voie des airs et l'endroit avait certainement été un point d'étape des caravanes.

En examinant attentivement le paysage dont les détails étaient d'autant plus faciles à interpréter qu'ils étaient vus à la verticale, Arvid identifia les vestiges d'un chemin longeant la rivière, puis s'infléchissant vers les rochers pour disparaître derrière la saillie d'un éperon à cinq cents mètres sur la gauche.

Redescendant sur la pierraille de l'erg, il se déplaça parallèlement à l'arête, atteignit bientôt le rebord d'une dépression perpendiculaire. Sa conjecture se vérifiait : la coupure d'une brèche entaillait la continuité des falaises à cet endroit, ménageant un couloir oblique d'assez forte déclivité mais formant néanmoins une rampe facile entre le plateau et le fond de la cuvette. Au cours de la descente qu'il entreprit aussitôt, le voyageur décela en maints endroits des traces de marches et de paliers taillés dans le roc, les yacks et leurs conducteurs pourraient aisément gravir ou dévaler cet entonnoir même en son état actuel. Quant à lui, il dégringola littéralement les éboulis, courut jusqu'à la rivière, rejeta sa robe bleue où brillait le triangle d'or, se laissa glisser dans l'eau calme d'une anse. C'était sa peau qui devait boire longuement la première. Il savait intuitivement que son estomac devrait attendre; une trop brusque ingestion en trop

grande quantité serait mortelle, et ce serait du dernier ridicule d'avoir échappé à l'agonie de la déshydratation pour périr lamentablement de choc hydrique.

Cependant, les heures qui suivirent le rassurèrent rapidement, son organisme paraissait doué d'exceptionnelles facultés de récupération et de réadaptation. Son épiderme et ses muqueuses retrouvaient d'instant en instant leur souplesse et leur élasticité. Ses muscles se remettaient à jouer librement. La sensation de faim qu'il n'avait plus éprouvée depuis trois jours réapparut. Il tira du sac qui renfermait le reste de ses provisions : une galette de pain de seigle et un morceau de viande séchée.

Un peu plus tard, il réussit à attraper par les ouïes un poisson aux écailles argentées, alluma du feu à l'aide de son briquet d'amadou, dégusta voluptueusement le meilleur repas de sa vie, complétant le menu par un savoureux dessert de grenades juteuses et d'arbouses parfumées.

Quand vint la nuit, Arvid se confectionna un lit de grandes fougères sèches, entassa à portée de main une réserve de bois pour entretenir la flamme en prévision d'éventuelles bêtes fauves, s'enveloppa dans sa couverture de laine. Allongé sur le dos, il regarda s'allumer les étoiles et, en attendant le sommeil, revêcut paresseusement en pensée la longue route qui l'avait amené du Lam'Oulanor jusqu'au monde interdit.

* * *

Tout avait été tellement simple, là-bas, dans ce monde harmonieux et fermé où il avait grandi et vécu insouciant jusqu'au jour de la révélation.

Le Lam'Oulanor était une grande communauté mi-pastorale mi-collégiale située en plein cœur des hauts plateaux où le vent moirait de vagues d'argent les immenses alpages d'émeraude, où les eaux claires chantaient au creux des pentes ou dormaient dans le miroir bleu des lacs, où dans les perspectives fuyantes des vallons encaissés s'accrochaient des bosquets de saules nains, d'aroles, d'aulnes, de bouleaux au tronc d'ivoire et au feuillage de lumière. Une centaine de petites maisons aux murs de pierres plates, au toit de terre recouvert d'un tapis de mousse et de graminées, à la façade blanchie à la chaux, avec des encadrements bleus et rouges et un auvent de bois protégeant la terrasse ouverte en plein midi.

Tout autour et jusqu'à l'horizon, l'infini des pâturages où

paissaient les troupeaux au flanc des collines les mieux exposées, les étroites bandes superposées des champs de seigle et, en alternance, les petits jardins protégés du vent par des palissades tressées où les fleurs d'un bleu si limpide de la chicorée se mêlaient aux ombelles jaunes du panais, aux grappes de rubis des groseilliers et aux roses tendres des églantiers. Au-dessus, dominant le village, se dressait la masse de pierres rougeâtres du Lam lui-même, la demeure des Sages, mais aucune barrière ne séparait le temps des habitations, aucune règle monastique ne différenciait les servants et les prêtres des conducteurs de troupeaux et des artisans, chacun participait à la vie de tous.

Arvid avait été élevé dans l'une de ces maisons qui s'étagaient entre le torrent et la première terrasse du Lam, partageant la vie, les travaux et les joies du robuste maître forgeron Rann et de son épouse, la belle et tendre Suô. Il était leur fils unique et, pendant très longtemps, il n'avait pu imaginer qu'ils ne soient pas véritablement son père et sa mère sans chercher à s'expliquer la différence physique qui existait entre eux et lui : comme tous les Thogouls, le couple avait la peau brune, les cheveux et les yeux noirs alors que l'épiderme d'Arvid était ambre pâle, sa chevelure fauve et, dans ses yeux très grands et légèrement obliques, brillaient des iris pers d'une lumineuse clarté. Mais personne, ni dans son entourage familial ni parmi ses camarades de jeux ni chez les maîtres du Lam n'avait jamais semblé remarquer ces différences, encore moins les lui reprocher. Tous le considéraient et le traitaient comme l'un des leurs, rien par conséquent n'avait éveillé en lui la pensée qu'un autre sang que celui du clan d'Oulanor coulait dans ses veines.

Pourtant, d'autres particularités s'étaient manifestées au cours de sa croissance, sa taille et sa musculature s'étaient développées plus vite que celles des enfants de son âge : à quatorze ans, il était déjà aussi grand que Rann et presque aussi fort que lui, bien que celui-ci possédât une stature nettement au-dessus de la moyenne et, parallèlement, ses facultés intellectuelles connaissaient le même essor ; il assimilait avec une étonnante rapidité les enseignements de l'école du temple, laissant très loin derrière lui ses condisciples, maîtrisant sans effort les arcanes de l'écriture hiératique alors que les autres élèves peinaient sur les simples caractères démotiques, déchiffrant couramment les textes sacrés, éclaircissant avec virtuosité les mystères des nombres.

A quinze ans, il avait gagné le titre enviable de Klewa — d'adepte — et portait la robe verte. Il pouvait espérer devenir un prêtre, un Initié, toutefois il ne ressentait pas en lui l'appel d'une carrière consacrée à l'exégèse ou à la méditation. En dehors des heures

de cours, il menait une vie entièrement laïque, secondait Rann et Suô à la forge, à la maison ou aux champs, galopait au travers des prairies pour rassembler les troupeaux, s'entraînait aux luttes amicales comme tous les adolescents. Aucune tendance à l'ascétisme non plus, Arvid avait très normalement découvert les plaisirs amoureux ; suivant l'usage, l'une de ses tantes, la plus jeune des sœurs de Suô, s'était chargée de son éducation sexuelle. Elle n'avait guère qu'une demi-douzaine de printemps de plus que lui, était aussi belle et séduisante que la voluptueuse déesse Kantra dont la statue dorée se dressait sur l'autel de la troisième crypte du Lam, cuisses ouvertes et bras tendus en un impérieux appel — Volya était l'une de ses prêtresses et certainement pas la moins douée dans ce genre de professorat. Grâce à ses talents, l'élève avait en un temps record pénétré toutes les techniques de cette science jusques et y compris ce que le très ancien Cinquième Livre dénomme le mélange de l'eau et du riz, le complexe et mouvant enlacement si profond et si absolu qu'il devient une intégration et la totale fusion dans un spasme unique. Devenu à son tour initiateur, il avait élu pour compagne et disciple la caressante petite Tsouhi et désormais son destin paraissait tracé, à la fois au sein du village et dans la hiérarchie du Lam. Il continuerait à partager son temps entre le travail, le jeu et l'étude, il se marierait un jour...

Et puis, un beau matin de printemps, le Daï'so l'avait fait appeler.

C'était la première fois qu'Arvid approchait le Grand Maître. Jusqu'alors il ne l'avait vu que de loin, pendant les cérémonies rituelles, drapé dans sa longue robe blanche, trônant au milieu des Weidhs, au-dessus des Klewas et de la foule des fidèles. Aujourd'hui, il allait avoir l'infime honneur de pénétrer dans l'appartement de la tour et s'agenouiller devant lui.

Au sommet de la spirale de l'escalier de granit, un serviteur ouvrit la porte, lui fit signe d'entrer, ferma le battant derrière lui. Le jeune homme se retrouva dans une pièce longue et dépouillée, éclairée par une succession d'étroites fenêtres donnant sur l'immense panorama des plateaux verdoyants et des lointaines montagnes de rocs et de glaces.

Au bout de la salle, sur un empilement multicolore de coussins et de tapis, le Daï'so était assis, jambes croisées ; il leva la main pour lui faire signe d'approcher, désigna un siège bas tout près de lui. Arvid obéit respectueusement à l'invite, osant à peine lever le regard vers l'auguste personnage dont dépendaient non seulement la vie du Lam'Oulanor mais celle de tous les khemets d'un bout à l'autre des

plaines d'herbes. Il constatait cependant que, à en juger par son crâne dénudé, sa longue barbe blanche, la maigreur de ses membres, le chef spirituel et temporel des Thogouls devait être plus âgé qu'il ne l'avait cru. Un vieillard vénérable. Toutefois cette impression était corrigée par la clarté rayonnante et presque juvénile de ses yeux de diamant noir qui le fixaient avec une attention soutenue et une étrange chaleur.

— Je suis à tes ordres, Daï'so, murmura le jeune homme.

— Je suis heureux de te voir de près, mon fils, bien que je te connaisse depuis longtemps. Je t'ai demandé de venir, car le moment est arrivé où tu dois apprendre tout ce qui te concerne et vivre selon ton destin. Quel âge as-tu, Arvid?

— Dix-neuf ans, je crois...

— Tu crois, mais en réalité tu l'ignores, n'est-ce pas ? Moi non plus je ne connais pas la date de ta naissance ni le lieu. Tu as certainement dû te rendre compte que tu n'étais pas réellement le fils de Rann et de Suô.

— Il est vrai que je me suis parfois posé la question, mais je n'ai jamais cherché à y répondre. Elle n'avait aucune signification puisque je ne me suis jamais connu d'autres parents. J'ai toujours vécu avec eux. Si ma peau est plus claire ainsi que mes yeux, ce ne peut être que par un étrange hasard ; ne voit-on pas quelquefois venir au monde un yack tout blanc alors que ses congénères sont noirs ?

— Sans doute... Te rappelles-tu ta toute première enfance ? L'époque où tu apprenais à marcher et découvrais le monde ?

Fronçant les sourcils, Arvid secoua lentement la tête.

— Non, Daï'so. J'ai oublié mes premiers pas et mes premiers jeux.

— As-tu remarqué comme la poitrine de Suô est pleine et ferme bien qu'elle avance dans le nombre de ses années ? Ce sont des seins que rien n'a flétri, parce qu'ils n'ont jamais donné leur lait à un nourrisson. Suô est stérile et n'a jamais eu d'enfant. Rann et elle t'ont adopté il y a un peu plus de dix ans.

— Est-ce possible ? Mais alors, qui sont mes véritables père et mère ? Si c'est d'eux que je tiens ma couleur et mes caractères de race, d'où venaient-ils puisqu'on m'a appris qu'il n'est plus d'autre peuple vivant au monde que celui du Thogoul dont je suis différent

comme ceux qui m'ont engendré devaient l'être ?

— Nul ne le sait, car nul ne les a vus. On t'a trouvé tout seul, errant dans la prairie, aux abords du village. On t'a recueilli et un couple sans descendance s'est chargé de t'élever. Peux-tu au moins te rappeler ces premières heures où, abandonné, tu te dirigeais vers nos maisons pour y trouver une protection et une aide ?

— Non... J'ai beau chercher, les images les plus lointaines que je retrouve sont les étincelles jaillissant de la forge de mon père ou la douceur des baisers de ma mère quand je m'endormais...

— Un voile est donc tombé sur ton passé, ta première mémoire s'est endormie et une seconde est née chez nous. Tu n'es pas un Thogoul, ou plutôt, tu en es devenu un en partageant notre vie. Mais sous ce voile tu es un autre, avec toute une richesse de possibilités inconscientes, toute une latence que je soupçonne et qu'il m'est impossible d'appréhender. Tu n'es pas vaniteux, mon fils, sinon tu aurais depuis longtemps réalisé à quel point tu es supérieur à tous les autres, au physique comme au mental. Tu as appris en te jouant tout ce que tes maîtres étaient capables de t'enseigner, tu es imbattable à la course, à la lutte ou au tir à l'arc, et tu devrais entendre avec quel enthousiasme Volya parle de toi. Tu es un aigle qui a grandi dans une basse-cour ; il est temps que tu déploies tes ailes et prennes ton vol.

— Tu me chasses du Lam'Oulanor ?

— Il te sera toujours ouvert, sois en certain. Mais tant que tu y demeureras, tu ne t'accompliras pas. Pour y venir, tu as parcouru une route inconnue ; il faut que tu la redécouvres, que tu la retraces, que tu parviennes jusqu'aux lieux ignorés où vivent tes semblables. C'est seulement ainsi que ta première mémoire se réveillera et que tu seras complètement toi-même.

— Mais au-delà de nos plateaux il n'y a plus rien !... C'est le monde de la mort !

— Il *doit* y avoir quelque chose, loin, très loin au-delà des horizons, au-delà des déserts sans vie, d'autres montagnes, d'autres vallées dont nul n'a connaissance mais où existe la race plus haute et plus évoluée que nous qui t'a donné naissance. Tu en es toi-même la preuve, tu reconnais que tu n'es pas un Thogoul et cependant tu es venu dans ce pays où n'existent que les Thogouls, donc tu étais parti d'ailleurs.

— Un enfant de neuf ans traversant seul des milliers de lieues de déserts où toute vie est impossible ?

— Ne me demande pas comment ni pourquoi cela a pu se faire, il suffit que cela ait été et c'est maintenant à toi de découvrir les réponses à ta question. Tu réussiras parce que, bien que tu ne le saches pas encore, tu en es capable, et aussi parce que seule cette réussite peut donner un sens à ton existence. Hésiterais-tu ? En ce cas je me serais profondément trompé.

— Non, Dai'so, affirma avec force Arvid, je n'hésite pas. J'éprouve seulement de la peine à l'idée de rompre même provisoirement les liens qui se sont tissés entre vous tous et moi, mais en même temps je sens croître le désir de parcourir la route que tu évoques et connaître ma véritable destinée. Je quitterai le Lam'Oulanor dès demain.

— Bien, mon fils. Mais d'abord, dépouille ta robe verte et revêts celle-ci, fit le Dai'so en tirant des coussins une pièce d'étoffe.

— La robe bleue au triangle d'or des Weidhs ! Mais je n'en suis pas digne !

— Les plus hauts degrés de l'initiation sont en toi. Dissimulés sous le voile, ils t'appartiennent et c'est à toi seul qu'ils se manifesteront. Tu feras honneur au symbole que tu vas porter. D'ailleurs, avant d'atteindre la fin du Pays Vivant, tu devras traverser de nombreux khemèts — grâce au Triangle tu seras reçu comme un émissaire du Lam et ton chemin sera facilité. Il est bon que tu ménages toutes tes forces pour le moment où tu franchiras la dernière frontière... Emmène avec toi un Klewa pour te servir de compagnon et t'aider, il s'arrêtera au dernier village, car ensuite tu devras marcher seul. Qui choisis-tu ?

— Sorem, frère de Tsouhi. Il est robuste et j'ai pour lui une grande amitié. Pourrons-nous emprunter deux lônīs aux écuries du temple ? Sorem les ramènera.

— Certainement. Quatre au besoin, si tu désires avoir des montures de rechange.

— Ce n'est pas la peine, il sera inutile de forcer l'allure ; je vais bien trop loin pour être pressé. Mais les plateaux dessinent un arc très long dont Oulanor est le centre. Devrais-je aller vers l'est ou vers l'ouest ?

— Essaie de répondre toi-même à cette question.

— Les Livres disent que, à la fin des Temps, la mort est venue de l'Occident et ensuite de l'Orient ; elle aurait donc fait le tour du monde en suivant la marche du soleil. Il me semble donc que je devrais faire de même, puisque à l'ouest les foyers de destructions sont plus anciens que de l'autre côté. Si vraiment un refuge a survécu quelque part, il aura eu d'autant plus de chances de se rebâtir et développer que davantage de temps se sera écoulé depuis !a pluie de feu.

— Il faut toujours se fier à son premier instinct. Va vers le Péam'hir à l'extrémité du couchant et, ensuite, que la bénédiction des dieux et des déesses soit avec toi...

CHAPITRE II

Arvid avait donc quitté Oulanor à l'aube, Sorem chevauchant à son côté. Le jeune Klewa ne se tenait pas d'allégresse. Pour lui, ce voyage était une merveilleuse aventure. La traversée des plaines d'herbes jusqu'à l'orée du désert demanderait deux bons mois après lesquels il devrait sans doute revenir tout seul, mais il serait temps alors de s'attrister. Le cœur du nouveau Weidh était tout aussi plein de joie, la présence de son ami évitait une rupture trop brutale avec ce cadre familial où il avait si longtemps vécu heureux et Sorem, qui avait partagé avec lui toutes ces années révolues, était bien le meilleur compagnon, un beau garçon d'une vingtaine d'années, presque aussi grand que lui, bâti en athlète, toujours de bonne humeur et prêt à se dévouer.

La seule à ressentir du chagrin était la tendre Tsouhi qui demeura longtemps à l'entrée de la piste, essuyant ses grosses larmes pour s'efforcer de suivre du regard les silhouettes de son amoureux et de son frère jusqu'à ce qu'elles disparaissent au détour de la colline. Elle allait rester seule, maintenant, et pour si longtemps... Reviendrait-il un jour ?

La quasi-totalité du voyage avait été une vraie fête au trot régulier des lônîs, trois à quatre jours en moyenne suffisaient pour aller d'un khemet au suivant. Ces parcours représentaient autant de nuits à la belle étoile avec les longs bavardages auprès du petit feu de branches sèches de pins rampants ou de rhododendrons, les repas frugaux dévorés avec un appétit aiguisé par l'air des cimes, le sommeil sans rêves, roulé dans les manteaux de poil de chèvre.

Mais à l'arrivée aux villages, la robe bleue d'Arvid leur ouvrait toute grande la demeure du Derd. C'était le festin de réception auquel assistaient les notables, la chaude hospitalité que, suivant l'usage traditionnel, de jeunes servantes à la peau douce, à la chair tiède et aux mains habiles, s'empressaient à rendre le plus agréable possible. On s'attardait quarante-huit heures puis on repartait gaiement, les sacs pleins de viande sèche, de fromage et de pain pour toute la durée de l'étape ; de véritables vacances...

La succession de gorges étroites et de sentiers vertigineux d'une profonde coupure séparait l'ensemble continu des grands plateaux du dernier d'entre eux, le Péam'hîr. Cette partie du trajet avait été un peu plus difficile, surtout pendant le second jour lorsqu'un violent orage s'était abattu sur le massif, transformant les torrents en cataractes dont

le franchissement posait de sérieux problèmes. Cependant, hommes et bêtes étaient arrivés intacts de l'autre côté. Le chemin remontait ensuite une longue vallée d'alpages en direction d'une très haute cime cuirassée de glace, sommité terminale de la longue chaîne et dont le Péam'hir formait de part et d'autre les assises en demi-cercle. Deux khemets se partageaient cette superficie, au sud celui de Temorg, au nord celui de Swadh, l'axe de la vallée constituant la limite territoriale entre les deux : les ultimes provinces du pays thogoul. Au-delà, le monde des vivants se terminait.

Le soir tombait quand Arvid et Sorem atteignirent le petit lac d'où sortait le torrent qu'ils avaient longé depuis les gorges. Tout de suite après, commençait la grande muraille verticale de la montagne. Désormais, il fallait choisir et se diriger soit vers la droite, soit vers la gauche. Dans chacune de ces directions s'ouvrait un col d'accès facile et qui permettrait de redescendre vers l'un des deux villages symétriques. D'un commun accord, la décision fut remise au lendemain et quand l'aube revint, Arvid désigna la passe du sud.

— Aussi bien Temorg que Swadh, ça n'a aucune espèce d'importance. De toute façon les deux khemets se terminent au-dessus du même désert. Ce sera la fin de ta route et le commencement de la mienne...

Ils étaient au col peu avant neuf heures du matin et allaient s'engager dans les clapiers qui s'ouvraient en éventail sur les alpages lorsque l'ouïe particulièrement fine du Weidh perçut un faible son pareil à un gémissement entrecoupé. Il sauta à bas de son lône, courut dans la direction d'où venait la plainte, contourna un grand bloc de rocher, s'arrêta. Un homme était là, un conducteur de troupeaux d'après son costume, étendu sur le maigre gazon qui poussait en touffes au travers de la pierraille, immobile et visiblement à bout de forces. Sorem arrivait à son tour et les deux camarades se penchèrent sur le gisant, écartèrent les pans de sa robe, l'auscultèrent avec précaution. Aucune trace de blessure ni de fracture, ils conclurent bientôt que le montagnard était simplement dans un état complet d'épuisement ; il avait dû effectuer une très longue course pour finalement s'effondrer à deux pas de ce col, incapable de faire un pas de plus et d'atteindre le lac où il aurait au moins pu trouver de l'eau et reprendre quelques forces. Sorem retourna chercher une outre et un peu de nourriture ainsi qu'un flacon contenant un puissant cordial et, au bout d'une demi-heure, le montagnard reprenait conscience. Bientôt il fut en état de s'adosser et de remercier ses sauveteurs.

— Un Weidh..., murmura-t-il en fixant le symbole sacré du

triangle d'or. Ce sont bien les dieux qui t'ont envoyé pour me rendre la vie...

— Tu es hors de danger. Tu as dû courir très longtemps et bien trop vite pour être en un pareil état ! Je ne vois pas de sac auprès de toi. Tu étais donc parti sans emporter de provisions, pas même un peu d'eau ?

— Je n'avais pas le temps de retourner jusqu'aux maisons, je ne pouvais perdre même seulement une heure. Il fallait que je prévienne Nédo sans retard...

Peu à peu, les deux compagnons démêlèrent les bribes du récit que leur fit le berger d'une voix au début indistincte mais qui s'affermissait progressivement.

Hodan, tel était son nom, était né dans le khemet de Swadh, mais les hasards d'une transhumance lui avaient fait rencontrer une fille de celui de Temorg. Il l'avait épousée et était venu vivre avec elle. Sa fidélité à son origine s'était réveillée quand un cavalier qui laissait souffler sa monture dans son alpage lui avait appris que le Derd rassemblait quelques-uns de ses meilleurs hommes avec l'intention de franchir la frontière.

— Swadh est mort ce printemps, et l'on raconte que c'est Temorg qui l'a attiré dans une embuscade. Sa femme Nédo est jeune et très belle. Elle est maintenant veuve, libre, et de plus Derda du second khemet. Il veut la contraindre à l'épouser, ainsi il deviendra le maître de tout le Péam'hir. C'est un homme cruel et orgueilleux. Si elle accepte, il la traitera vite comme la plus méprisable de ses domestiques ; elle sera terriblement malheureuse. Si elle refuse, il la tuera. Il fallait que je la prévienne pour qu'elle puisse s'enfuir avant qu'il n'arrive, qu'elle aille au besoin chercher du secours jusqu'auprès du Daï'so, mais j'ai trop demandé à mon corps, il m'a abandonné...

— Tu auras malgré tout accompli la mission que tu t'étais donnée puisque ces dieux que tu invoquais ont permis notre rencontre. De combien précèdes-tu le Temorg ?

— Je n'en sais rien... Deux jours, un seul peut-être...

— C'est plus qu'il n'en faut. Nous allons te laisser de l'eau et de la nourriture, et dès que tu seras à nouveau capable de marcher, tu reviendras en arrière et tu rejoindras ton troupeau. Mon Klewa et moi allons redescendre immédiatement vers le nord et Nédo saura ce que tu voulais lui apprendre. Nous la protégerons. Je suis un Weidh et

comme tel je représente l'autorité du Dai'so. Aie confiance.

Suivis par les bénédictions du montagnard, ils se remirent en selle, dévalèrent jusqu'au lac, remontèrent vers la seconde passe, poussèrent leurs lônis jusqu'à la nuit pendant laquelle, à tour de rôle, ils guettèrent l'horizon éclairé par la pleine lune pour s'assurer que l'ambitieux Derd ne décide de brûler les étapes. Mais c'était très peu probable, Hodan était parti seul et à l'insu de tous, Temorg ne pouvait savoir que ses intentions avaient été surprises et n'avait aucune raison de se hâter.

Effectivement, l'océan des herbes était toujours vide quand le soleil parut et, au milieu de l'après-midi, Arvid et Sorem pénétrèrent dans le village central du khemet du nord.

Nédo les accueillit avec une charmante bonne grâce et, en la voyant, le Weidh comprit aussitôt qu'il était impossible d'imaginer qu'une aussi séduisante jeune femme ne soit pas l'objet des convoitises. Elle était encore plus belle que Volya et tout aussi irrésistiblement attirante. La flamme chaude de ses yeux étincelants, l'arc humide de ses lèvres pleines à demi entrouvertes, le frémissement des seins parfaits qui à chaque respiration tendaient l'étoffe blanche de la robe, la ligne mouvante des hanches, tout en elle était l'image d'une sensualité inconsciente et pourtant radieuse. Sorem la dévorait littéralement du regard, il demeurait immobile, comme envoûté, et quant à Arvid, il songeait que si le Dai'so n'avait déchaîné en lui l'impérieux appel des horizons perdus, il aurait volontiers arrêté là son voyage. C'est lui qui aurait refermé ses bras sur cette adorable veuve et la perspective de devenir du même coup le Derd d'un riche khemet ne serait guère entrée en ligne de compte.

Aimer Nédo et être aimé d'elle aurait été le bonheur. La conquête n'aurait pas été difficile, il n'était que de voir l'éclat de son regard quand elle le fixait, de sentir le tremblement de sa main lorsqu'elle vint se glisser dans la sienne. Ce grand garçon à la peau si claire et aux iris d'une aussi étrange et chatoyante couleur était tellement différent de tous les autres qu'elle était déjà prête à se soumettre à son désir. Mais au-delà d'elle, Arvid apercevait là-bas la fin de la plaine, la dernière crête après laquelle s'étendait l'immense inconnu. Son destin était fixé.

— Nédo, murmura-t-il, nous sommes venus pour te protéger. Derrière nous, un autre homme est en marche vers toi : Temorg.

Les traits de la jeune Derda s'assombrirent une seconde, puis

elle redressa vivement la tête et une lueur farouche apparut dans ses yeux.

— Temorg ! Je sais qu'il me convoite, moi et surtout mon khemet ! Je le hais ! Je n'en ai jamais eu la preuve, mais je suis sûre que c'est lui qui a tué mon mari.

— Tu aimais Swadh ?

— Il était beaucoup plus âgé que moi, c'était plutôt un père qu'un époux. Cependant j'avais pour lui une profonde affection. Je me suis juré de le venger. J'avais décidé que le jour où Temorg apparaîtrait ici, je feindrais la soumission, je le laisserais entrer dans ma chambre et dans mon lit et quand il serait sur moi nu et désarmé, je le frapperais de mon poignard et je me tuerais ensuite !

— Ce serait une bien trop belle mort pour lui, sans compter qu'il serait profondément injuste que tu le suives dans l'au-delà. Sorem et moi sommes venus pour qu'au contraire tu vives libre et heureuse. Il est en route et arrivera probablement demain. Accorde-nous l'hospitalité, nous l'attendrons et nous verrons bien s'il osera se dresser contre un représentant du Dai'so.

— Ma demeure est la vôtre, bien entendu... Je renais à l'espoir, mais j'ai peur, Arvid. Temorg est un homme que rien ne peut arrêter, même pas le Triangle d'Or. Il sera certainement accompagné de ses guerriers...

— Il semble qu'ils ne seront qu'un petit nombre ; il doit être sûr de ne rencontrer aucune résistance. Combien en as-tu toi-même ?

— Une dizaine tout au plus.

— Cela suffira. Ordonne qu'ils se préparent, mais j'espère bien que la bataille n'aura pas lieu. D'ici là...

— Je suis en train de manquer à tous mes devoirs, ô Weidh ! Tous deux avez fourni une longue course, vous avez faim et soif, vous avez besoin de délasséments. La table va être servie, vos chambres seront bientôt prêtes. Demain est loin, aujourd'hui est tout entier à la joie de votre présence...

Lorsque la soirée se termina et que les hôtes se dispersèrent, Arvid gagna la chambre qui lui avait été réservée. Toutefois il ne se déshabilla pas aussitôt, s'assit sur un siège dans le cercle de clarté palpitante dispensée par les chandelles de suif.

Dix minutes plus tard la porte s'ouvrait, une blanche silhouette parut et, sans étonnement, il reconnut Nédo. Il avait pressenti que la belle Derda voudrait accomplir elle-même les rites charnels dus au voyageur accueilli sous son toit, peut-être parce qu'il était un Weidh, peut-être plutôt parce que le désir était né en elle. De toute façon, l'offrande dépassait la simple coutume de l'hospitalité et devenait une sorte d'engagement.

Il se leva, la contempla. La jeune femme avait échangé sa robe pour une mince et diaphane chemise de nuit, son corps de bronze chaud transparaissait sous les plis de l'étoffe. Le parfum troublant de sa chair montait jusqu'à lui. Elle approcha lentement, le fixant avec des yeux immenses scintillant de lumière. Quand elle ne fut plus qu'à deux pas, visage tendu, lèvres ouvertes, il leva les bras, la saisit par les épaules, l'immobilisa, secoua doucement la tête.

— Non, Nédo, il ne faut pas. J'ai terriblement envie de toi, mais je sais que si tu deviens mienne, je ne pourrai plus te quitter et je n'en ai pas le droit. J'ai reçu une mission que je dois accomplir; elle va m'entraîner très loin, au travers du Désert de la Mort, il se peut que je ne revienne jamais.

— Tu veux sortir du Pays Vivant, affronter le monde maudit ? Ce n'est pas possible !

— Il n'y a que moi qui puisse le tenter. C'est mon devoir de le faire, le Dai'so en personne me l'a commandé, ma volonté est la sienne.

— Il faudra donc que je te perde au moment où je t'ai rencontré ? Donne-moi au moins cette nuit pour que son souvenir se grave en moi...

— Il en serait de même pour moi. Dès que j'aurais connu le goût de ta chair, je serais lié à toi sans pouvoir me détacher. Tu n'es pas une esclave soumise, tu es la plus désirable des Derdas. Les jours et les mois passeraient sans que ma soif soit assouvie, je serais incapable de m'éloigner. Rien d'autre que la pensée ne doit me rattacher au Pays Vivant tant que je ne foulerai pas à nouveau les plaines d'herbe. Je ne resterai que pour te délivrer de toute menace, je partirai aussitôt après. Mais si les dieux le veulent, je gravirai les pentes du Péam'hir.

— Alors tu accepteras mes caresses ?

— Si tu le veux toujours... En attendant, je te confierai mon

second moi-même, Sorem est mon meilleur ami, il m'a accompagné jusqu'au Péam'hir, mais il n'ira pas plus loin. Au-delà je dois être seul. Sais-tu qu'il est tombé amoureux de toi dès la première seconde ?

Nédo ne répondit que par un sourire. Elle détacha les mains d'Arvid de ses épaules, y appuya un instant ses lèvres, recula jusqu'à la porte.

— Je t'obéis, Weidh. Toutefois les lois de l'hospitalité doivent être remplies, je t'envoie la plus jolie et la plus experte de mes servantes.

— Pour calmer le feu que tu as allumé en moi, ma trop tentante Nédo, il en faudrait au moins deux...

* * *

Ce n'avait été que le second jour en fin de matinée que Temorg était apparu. Il avait pénétré dans le village à la tête d'un peloton de douze cavaliers qui s'étaient arrêtés dès l'entrée de la place s'étendant devant la demeure seigneuriale. Lui seul avait continué jusqu'à traverser presque entièrement l'espace dénudé et là seulement il avait mis pied à terre. Les guetteurs avaient aperçu de loin la petite troupe et, les soldats de la Derda s'étaient rangés en bon ordre de chaque côté de l'entrée où, droite et le visage figé, la maîtresse du Khemet se tenait immobile, encadrée par les deux voyageurs du Lam'Oulanor. Le Derd enfonça la pointe de sa lance dans le sol, fit deux pas, se redressa de toute sa taille.

— Nédo, fit-il d'une voix puissante, je suis venu t'offrir mon alliance. Swadh est mort, tu es demeurée seule et il est contraire à la coutume qu'un Khemet soit sous la dépendance d'une femme. Il faut qu'un homme assume la charge de gouverner. Un mari. Je veux t'épouser, faire des deux provinces du Péam'hir une seule, la plus grande de toutes. Laisse-moi franchir ton seuil et te donner le baiser qui scellera notre union.

Le corps de la jeune femme se raidit encore davantage. Elle desserrait les lèvres pour répliquer quand Arvid leva le bras d'un geste impérieux, descendit les trois marches, vint se planter en face du réclamant.

— Nédo a bien l'intention de se marier, fit-il d'une voix cinglante, mais ce ne sera pas avec toi. Tu n'as rien à faire ici. Si tu as besoin de renouveler tes provisions et tes outres, cela te sera donné, aussitôt après, tu repartiras d'où tu viens.

La résonance des dernières paroles s'éteignit dans un profond silence ; la scène était devenue immobile, les antagonistes paraissaient changés en statues. Temorg fixait le jeune homme avec une stupeur incrédule tandis que Nédo étouffait un cri et sentait sa gorge se serrer. La disproportion des forces en présence lui apparaissait soudain ; non seulement ses propres soldats avaient l'air de simples paysans en face des guerriers endurcis qui formaient la suite du Derd, mais Arvid lui-même, malgré sa haute silhouette musclée, n'avait pour toute arme qu'un mince poignard passé dans sa ceinture, alors qu'en plus de sa lance, Temorg avait un solide glaive et un bouclier de cuir épais. Le Thogoul respira profondément.

— Tu oses me défier ? Tu portes la robe d'un Weidh, ta place est dans la cellule d'un Lam. Retournes-y et ôte-toi de mon chemin !

— Ton chemin est derrière toi. Oui ou non vas-tu obéir et le reprendre ?

— Crois-tu que ton Triangle d'Or m'en impose ? D'ailleurs tu es sûrement un imposteur, tu es trop jeune pour être un Initié ! Ecarte-toi, sinon...

— Sinon mon Triangle se teintera de la pourpre de mon sang ? Tu as raison, il ne faut pas qu'il soit souillé.

D'un geste rapide, le jeune homme se débarrassa de sa robe, se dressa torse nu, le poing serré sur le manche de son poignard. En réponse, le Derd éclata de rire puis, rejetant son bouclier, se déshabilla également à moitié. Il détacha aussi la gaine de son épée, tira de la selle de son lône une dague à lame courbe.

— Tu veux absolument combattre contre moi et périr de ma main ? Tu vas être satisfait et personne ne pourra dire que nous n'aurons pas lutté à armes égales !

Dans l'encadrement de la porte, Nédo se sentit défaillir et Sorem la soutint de son bras robuste. L'angoisse l'étreignait durement, il ne savait que faire, le désir le tenaillait de voler au secours de son ami, son frère, mais il s'agissait maintenant d'un duel. Personne ne pouvait plus intervenir, le sort était jeté, la volonté du vainqueur aurait force de loi. Arvid se campa solidement sur ses jambes, plongea son regard droit dans les yeux de son adversaire dont les lèvres se retroussèrent en un féroce rictus.

Temorg jouait négligemment avec son arme, semblant chercher

l'endroit où il allait frapper et, à cet instant précis et avec une inconcevable soudaineté, un déclic se produisit dans le cerveau du jeune homme. Il sut avec une certitude intuitive mais absolue, la tactique que le Thogoul allait employer. Il lèverait le bras, l'abattrait pour frapper de haut en bas mais, à la dernière fraction de seconde et alors qu'Arvid viendrait à la parade, il laisserait aller sa dague, la rattraperait de l'autre main, l'enfoncerait dans le ventre sans défense.

Ce fut exactement ce qui se produisit mais, parallèlement à ce mouvement pourtant rapide comme l'éclair, le temps parut ralentir démesurément. Il semblait au jeune homme que les gestes de Temorg devenaient aussi lents que si l'air était visqueux et les freinait comme de la poix liquide. Il vit la dague quitter la main qui s'abaissait, flotter littéralement en direction des doigts qui s'ouvraient pour la recevoir, faucha horizontalement de toute sa force, projetant l'arme à plusieurs mètres de distance. Simultanément il lâcha son propre poignard, étreignit de ses deux mains le poignet de Temorg, le tordit en pivotant sur lui-même. Le Thogoul hurla, l'épaule désarticulée, perdit l'équilibre, s'effondra lourdement, se raidit en un spasme, demeura immobile.

Sous lui, lentement, une tache de sang commença à s'élargir. Le manche du poignard d'Arvid s'était coincé entre deux pierres et Temorg était tombé sur le pointe verticale qui lui avait perforé le cœur ; le destin avait frappé. Le front soudain inondé de sueur, le jeune Weidh contemplait le cadavre, écoutant tout au fond de lui résonner la voix calme du Da'fso :

« — Tu as une première mémoire, elle est encore cachée sous le voile... Tu retrouveras les facultés que tu possèdes quand le temps viendra, l'initiation est en toi. »

Déjà Nédo et Sorem rayonnants se précipitaient vers lui, les Thogouls sortaient de leurs maisons en poussant des clameurs de joie ; les cavaliers, tête basse, s'approchaient pour soulever le corps de leur chef, l'attacher sur son lône et reprendre la route de leur khemet. A perte de vue, le soleil rayonnait sur l'océan des herbes.

Ce même jour, Arvid avait chargé sur ses épaules son sac de provisions et ses petites outres, avait gagné la dernière crête et, seul, minuscule silhouette perdue dans l'inhumanité d'un monde minéral, avait commencé la terrible traversée du Désert de la Mort. Au fond de l'horizon, au-dessus d'un col découpé dans une longue chaîne de montagnes desséchées, le soleil empourpré s'inclinait, lui traçant la route de l'ouest...

Arvid dormit profondément pendant de longues heures. Quand il se réveilla, le jour était venu mais le soleil apparu au-dessus de la crête des falaises était étrangement pâle, sans éclat, et le ciel n'était plus bleu mais uniformément jaunâtre et mat.

Tout d'abord il ne prêta guère attention à ces indices de changement du temps ; si une tempête se préparait, elle ne ferait que rendre le désert plus mortel encore, mais à l'intérieur de cette cuvette, il était à l'abri, il avait de l'eau fraîche en abondance et des fruits, il ne risquait plus rien.

Loin d'éprouver la moindre inquiétude, il s'exaltait au contraire sous l'afflux d'une vigueur retrouvée qui imprégnait tout son être. Toute trace de fatigue était envolée, il était merveilleusement alerte et dispos. Il se dénuda, plongea dans la rivière, la traversa puis revint en nageant à contre-courant sans ressentir de fatigue. Il remonta sur la rive, examina et palpa son corps dont la peau était redevenue claire et souple. Son torse et ses membres que la déshydratation avait rendus quasi squelettiques n'étaient maintenant même plus émaciés, quelques heures avaient suffi pour que les muscles, le tissu conjonctif et l'épithélium se reconstituent et récupèrent leur entière vitalité — les dix journées de souffrances sans cesse accrues jusqu'aux limites d'agonie n'avaient pas existé, Arvid se retrouvait tel qu'il était au moment où il avait quitté le khemet de Nédo.

Il fit un abondant petit déjeuner de fruits qui calmèrent bientôt son appétit dévorant, lava soigneusement sa robe bleue ternie par la poussière qui s'était incrustée dans les fibres, se rhabilla et, seulement alors, leva les yeux vers le cercle des à-pics. Le soleil avait complètement disparu et le ciel s'était abaissé, pesant sur la cuvette comme un couvercle couleur de soufre traversé de longues stries noirâtres. Le chant des oiseaux s'était tu, même le bruissement de la rivière s'était éteint, remplacé par une sourde et lointaine clameur semblable à une plainte continue. Le jeune homme comprit vite ce qui se passait. Ce n'était pas une voûte de nuages qui s'étendait au-dessus de lui, mais des milliards et des milliards de grains de sable chassés par le vent dont la violente stridence parvenait jusqu'à lui. La tempête se déchaînait là-haut dans toute sa torride fureur. Si sa route avait dévié d'un seul degré, s'il n'avait pas découvert l'oasis enclose entre ses hautes murailles, même les vautours auraient dédaigné son cadavre parcheminé. Des remous verticaux commençaient à

tourbillonner çà et là, d'étroites colonnes grisâtres qui se vissaient dans l'air pour s'éparpiller en inconsistantes nuées. Des feuilles et des branches étaient brusquement arrachées du tronc d'un arbre alors que celui qui se trouvait à côté de lui demeurait immobile. La tornade tentait de lancer des trombes comme des tentacules vers ce havre encaissé qui prétendait échapper à sa dévastation. A vingt pas de la rive, un eucalyptus déraciné s'abattit avec fracas.

A son réveil, la première intention d'Arvid avait été de ne s'attarder dans l'oasis salvatrice que le temps nécessaire pour reconstituer ses provisions d'eau, puis remonter la coupure de falaise et repartir vers l'ouest en espérant atteindre enfin l'extrémité du désert ou tout au moins un nouveau site favorable à une étape ; il avait désormais la preuve qu'une route de caravanes avait existé, donc des relais avaient dû s'échelonner tout au long et des points d'eau pouvaient subsister.

Mais le ciel s'assombrissait encore, la clameur qui le remplissait augmentait d'intensité, la tempête qui se déchaînait durerait certainement plusieurs jours et puisque sa force se faisait déjà pareillement sentir en un lieu aussi protégé, il était préférable d'attendre que le calme revienne et, pour le moment, de chercher un abri. Il se souvint des ruines massives qu'il avait aperçues et qui ne devaient se trouver à guère plus d'un kilomètre de là. Il pourrait sans doute y découvrir des soubassements plus ou moins intacts, des caves où il installerait son campement et où la lanterne des trombes ne l'atteindrait pas.

Il se mit en marche, retrouva facilement les vestiges du chemin, déboucha au bout de quelques minutes sur un vaste terre-plein nu dont le fond était barré sur trois côtés par un entassement de blocs cyclopéens dessinant le contour des anciens remparts qui avaient jadis protégé la petite agglomération contre les incursions des pillards de la steppe. Un large fossé avait été creusé, maintenant il était non seulement à sec mais presque complètement rempli par les éboulis des murs. La porte qui avait été encastrée au centre du redan n'existait plus, sa voûte s'était écroulée, seules quelques traces de rouille brunâtre tachaient les pierres des piliers pour rappeler qu'une lourde herse de fer barrait autrefois l'entrée. Sur cette étendue découverte, les tourbillons de poussière devenaient de plus en plus nombreux ; leurs colonnes grisâtres semblaient sortir d'un seul coup du néant pour se déplacer avec la rapidité d'une course et s'évanouir en un nuage indistinct dans la lueur fuligineuse qui, maintenant, baignait le décor.

Arvid croyait voir autant de fantômes surgis des ruines mortes ;

une troupe de géants vaporeux ressuscités et accourant pour défendre la ville. Malgré lui, des souvenirs de vieilles légendes remontaient dans son esprit, des récits venus d'un lointain passé, des contes terrifiants où dans l'échevèlement des nuées d'orages, des âmes errantes et condamnées à une éternité de néant reprennent pour un temps un corps démesuré et pourchassent le voyageur égaré pour l'entraîner avec elles. Des radotages de vieillards mais, dans cette maléfique lueur crépusculaire, l'irréel se fondait avec le réel, l'angoisse atavique remontait des tréfonds de l'inconscient pour obscurcir la raison.

L'illusion devint plus forte encore lorsque Arvid eut escaladé les débris de l'arche et qu'il vit s'ouvrir devant lui la grande cour rectangulaire dallée enfermée entre de nouvelles ruines où subsistaient des pans de colonnades. Dans l'insoutenable gémissement qui tombait du ciel, tous les fantômes paraissaient s'être donné rendez-vous et menaient une ronde effrénée et ce n'étaient plus maintenant des trombes de poussière, de véritables formes impalpables, imprécises et pourtant discernables, elles viraient éperdument sur elles-mêmes, prenaient des contours quasi humains. Des bras qui se dressaient et s'étiraient, des voiles qui se gonflaient comme des robes de danseuses, des torsades qui se déroulaient et s'entrelaçaient comme de longues chevelures... Illusions toujours, dues aux changeants reflets de cette lumière livide traversée de pâles éclairs rougeâtres.

Mais lorsque, surmontant un superstitieux effroi, le jeune homme sauta au bas des blocs de pierre et s'avança dans la cour, toutes ces formes se dispersèrent instantanément, refluèrent vers les côtés, se fondirent dans la masse quadrangulaire des ruines de granit. Le silence redevint total, à peine souligné par la lointaine rumeur du vent qui balayait les crêtes. Le sable retomba, la vision fut à nouveau nette et Arvid, revenant à sa recherche d'un abri, regarda autour de lui.

Les deux alignements latéraux étaient peu prometteurs. On pouvait encore y reconnaître des vestiges d'arcades mais leur encorbellement s'était effondré, ensevelissant les portes qui avaient dû s'ouvrir derrière ; il n'y avait que tout au fond dans l'axe de l'entrée des remparts que la masse des anciennes constructions paraissait relativement épargnée. Une assez large ouverture sombre couronnée par une voûte en plein cintre s'y découpait, donnant probablement accès à une ruelle intérieure.

Soudain, ses yeux se dilatèrent, il poussa une exclamation de surprise. Le mirage des formes dansantes de tout à l'heure

recommençait, seulement cette fois il n'y avait qu'une seule silhouette debout sous l'arche étrangement préservée; elle ne virait plus en vertigineux tourbillons, elle était immobile et parfaitement distincte : une femme entièrement nue tournée vers lui, le regardant de l'autre extrémité de la longue surface dallée. Une femme dont la peau était claire, aussi claire que la sienne. Malgré la distance, il vit que sa longue chevelure était de ce particulier ton de fauve doré qui ne pouvait appartenir à une Thogoule... La vision dura moins d'une seconde, déjà la silhouette ambrée s'était mise en mouvement, s'enfonçait sous la voûte, disparaissait dans l'obscurité.

A son tour, Arvid s'anima, traversa la place en courant, plongeait d'un élan sous la voûte. Presque aussitôt il ralentit, réalisant pourquoi, de loin, l'ouverture de cette porte avait paru si sombre. Elle ne donnait pas dans une rue mais dans une sorte de tunnel obscur, soit qu'il y ait eu à l'origine un passage couvert, soit que les murs effondrés se soient refermés au-dessus comme un toit.

Il avançait encore de quelques pas avec précaution, constata presque immédiatement que sa vue s'éclaircissait avec une rapidité surprenante comme s'il eût été doué de nyctalopie. Il distinguait facilement les blocs épars qui encombraient le sol et du reste il apercevait au loin une tache de lumière plus vive : là-bas le couloir débouchait au jour. Il reprit sa marche, parcourut une cinquantaine de mètres. Le tunnel aboutissait à un court escalier d'une dizaine de marches au sommet desquelles il se retrouva dans une nouvelle cour plus petite que le forum de l'entrée. Une trentaine de pas en longueur comme en largeur et tout autour des murs massifs et pleins à l'exception d'une nouvelle porte s'ouvrant à l'opposé. Ce ne pouvait être que par là que la femme s'était enfuie mais, au lieu de continuer la poursuite, le jeune homme s'arrêta net, les battements de son cœur soudain accélérés.

Devant lui, au centre de la cour, une énorme panthère au pelage ocellé était à demi accroupie sur les dalles, fouettant nerveusement ses flancs de sa queue, le fixant de ses grands yeux verts et découvrant en un menaçant rictus des canines blanches et aiguës ; un sourd grondement montait de sa gorge, les poils de sa large nuque se hérissaient, ses muscles se contractaient pour le bond...

En un éclair, Arvid intégra la situation. La fille, si mystérieusement matérialisée au milieu du tournoiement des fantômes météoriques et si brièvement aperçue quand le rideau s'était évanoui, avait traversé cet espace découvert pour s'enfoncer plus loin. La porte d'en face était celle de sa demeure mais le passage était barré par un

fauve redoutable, un grand félin prêt à se jeter sur l'intrus et le dévorer.

Abandonner, replonger dans le tunnel, ressortir des ruines de la Cité Morte en renonçant à rejoindre cette inconnue dont l'image évoquait sa propre race? Il ne pouvait s'y résoudre d'autant que la panthère était sur le point d'attaquer; elle le rattraperait facilement et, dans la pénombre au milieu des blocs instables éboulés de la voûte, il serait incapable de la distancer, même s'il réussissait à retraverser les remparts, il ne serait pas plus en sécurité. Escalader un arbre ou traverser la rivière ne servirait à rien, la bête aussi savait grimper et nager. La contourner en tentant de la gagner de vitesse? D'une seule détente, elle serait sur lui. Il fit un pas de côté, s'adossa au mur, tira le poignard de sa ceinture ; accepter un combat désespéré était la seule issue. Il se contracta, se ramassa sur lui-même, se pencha en avant. Ses yeux dilatés plongèrent dans les prunelles aux pupilles verticales qui, subitement, parurent s'agrandir, devenir énormes comme si maintenant le museau grognant n'était plus qu'à quelques centimètres de son visage, comme si le cristal glauque s'élargissait jusqu'à remplir tout l'espace, une cataracte immobile d'émeraude dans laquelle il s'engloutissait, tendait sans bouger des bras invisibles qui pénétraient tout au fond de la nuit lumineuse, se refermaient, étreignaient l'immatériel, prenaient, possédaient...

A peine éprouvée, la vertigineuse sensation s'effaça. Tout redevint normal. Le dallage de la cour, les murs crevassés, le ciel de soufre, la panthère aussi mais, maintenant, elle se levait lentement, s'étirait avec une gracieuse souplesse, avançait doucement, griffes rétractées dans l'étui des pattes, le pelage couché dans sa soyeuse brillance, et son feulement de colère s'était transformé en un ronronnement. Elle vint jusqu'à lui, se frotta contre ses jambes, s'accroupit pour lui lécher les mollets de sa langue râpeuse, tandis qu'avec un long soupir de détente, Arvid se redressait, rengainait son poignard, tendait la main pour caresser la tête de la bête domptée. Le fauve roula sur le dos, offrant son ventre en posture de totale soumission, se releva à nouveau, trotta silencieusement jusqu'à l'autre porte, s'arrêta une seconde pour lancer vers le jeune homme un regard où il lut un appel, disparut dans le deuxième tunnel.

Arvid pénétra à son tour dans le passage obscur, revivant la même expérience que dans le premier, l'adaptation immédiate à la vision nyctalopique et bientôt, au fond du souterrain, le rectangle plus clair d'une nouvelle issue. Les premiers mètres franchis, les pierres éboulées disparurent, le sol devint lisse, les parois intactes, l'œuvre du temps paraissait avoir épargné cette partie de la ville et ce fait devint

d'une frappante évidence lorsque le voyageur émergea du tunnel.

Ce n'était pas dans une cour cette fois, c'était dans une grande salle irradiée d'une douce clarté qui ne venait de nulle part ; il n'y avait pas de fenêtres, pas de flambeaux non plus, et le plafond n'offrait aucune fissure par où la lumière aurait pu pénétrer. Les murs étaient décorés de grandes fresques où s'enchevêtraient des fleurs multicolores et stylisées, de grands tapis épais étaient étendus sur le sol qui, dans les intervalles, se révélait fait de mosaïque polychrome.

Pendant son regard ne fit que glisser sur ce décor, ne l'enregistrant que machinalement. Dès la première seconde, c'était elle qu'il avait vue et il ne contemplait plus qu'elle, debout dans sa merveilleuse nudité ambrée, offrant tout entière à son regard la vénusté de son corps d'une radieuse perfection, lui livrant la révélation de sa beauté la plus secrète, lui dédiant l'irrésistible sourire de ses lèvres très rouges et de ses obliques yeux pers. D'un élan il fut tout contre elle, l'étreignit. La chair brûlante de la jeune fille se colla contre la sienne, leurs bouches se rivèrent presque brutalement l'une à l'autre, les ondes du désir se déchaînèrent dans ce baiser qui semblait ne plus finir.

Arvid enlaçait de plus en plus impétueusement cette voluptueuse forme souple et vibrante qui déjà l'aspirait en elle lorsque soudain les yeux de l'inconnue se révoltèrent, son corps mollit, s'amenuisa d'un seul coup, glissa, lui échappa, s'effondra. Avec une sourde exclamation, il se pencha pour la reprendre, s'arrêta net, étreint d'une indicible horreur.

Sous l'éclairage ambiant dont l'intensité venait de s'accroître, ce n'était plus la belle et jeune amoureuse qui était étendue à ses pieds, c'était une vieille femme, très vieille, avec ses cuisses maigres et creuses, son ventre plissé, ses seins vides et flasques, sa bouche édentée, ses cheveux blancs et raides laissant apparaître la peau de son crâne. Glacé d'effroi, Arvid s'écarta encore pendant que sous ses yeux impuissants à se détacher du terrible spectacle, la mortelle déchéance s'accélérait, la forme se vidait de sa substance, la peau se racornissait, se fendillait, se détachait en lambeaux noirâtres qui se volatilisaient.

Bientôt il n'y eut plus qu'un squelette blanchi par les siècles, un tas d'ossements pareils à ceux qu'engloutit inexorablement le sable d'un très ancien désert. Il jeta autour de lui un regard égaré, l'hypogée était redevenu sombre, les fresques, les tapis, la mosaïque avaient disparu, la terre battue du sol était recouverte de gravats, l'odeur

froide et humide des tombeaux, emplissait l'air lourd et immobile.

Un faible frôlement le tira de son hypnose, la panthère venait de réapparaître. Elle leva vers lui la phosphorescence verte de ses yeux où, soudain, il crut reconnaître un autre regard, lire à nouveau un appel, une même promesse. Ce ne fut qu'un instant sans durée, déjà l'animal s'était détourné, bondissait vers un angle de la salle, disparaissait sous le linteau d'un passage que le jeune homme n'avait pas encore remarqué. Il secoua l'espèce d'envoûtement qui s'était emparé de lui, obéit à la muette suggestion, s'engagea dans le couloir où son pied heurta la première marche d'un escalier qu'il gravit, déboucha en pleine lumière.

Il avait de nouveau atteint une petite cour enfermée entre des murs crénelés, cligna des paupières sous le brusque éblouissement de la lumière intense ; les rayons du soleil se déversaient à flots, là-haut le ciel était d'un bleu profond sans le moindre nuage. La tempête avait cessé.

Il examina le cadre qu'il venait de découvrir. Autrefois la cour avait dû être un jardin clos, il n'y subsistait au centre qu'un immense figuier dont les longues branches recouvraient de leur ombre les débris d'une vasque de marbre où l'eau ne jaillissait plus ; tout le reste n'était que fourrés d'épineux. La panthère n'apparaissait nulle part, il sentait instinctivement qu'il ne la reverrait jamais plus, tout au moins sous cette forme. Elle l'avait conduit là où il devait aller, la nouvelle étape était proche.

Il se fraya un passage au travers des buissons sans se soucier des pointes acérées qui griffaient ses bras et ses jambes, émergea devant la porte qu'il avait aperçue à l'autre bout, distingua un escalier semblable au précédent et qui redescendait vers l'obscurité. Au moment de s'y engager, il s'arrêta quelques secondes, étonné par l'étrange phénomène qui se manifestait à l'intérieur du passage. Alors que dans le jardin l'air était absolument immobile, ici un vent violent soufflait, montant des profondeurs, pareil au puissant appel d'air d'une cheminée. Mais le courant ne dépassait pas le cadre de l'entrée, même dans les plus proches buissons aucune feuille ne bougeait.

Arvid se remit en marche ; au fur et à mesure qu'il descendait, le vent devenait de plus en plus fort. C'était un véritable ouragan contre lequel il luttait de toutes ses forces, tête rentrée dans les épaules, mains agrippant les saillies rugueuses des murs. Enfin il arriva en bas, déboucha dans une petite salle sombre comme une crypte et entièrement nue. Dès qu'il y pénétra, le souffle cessa avec

une telle soudaineté qu'il faillit tomber en avant. Il traversa le caveau obscur, longea un étroit couloir. Une bouffée de fraîches senteurs d'herbes fleuries dilata ses narines ; il fit encore un pas et, subitement, le sol se déroba sous ses pieds sans qu'il puisse se retenir.

Il dégringola de deux ou trois mètres, boula sur un tapis de mousse humide. A peine étourdi par le choc, il se releva d'une détente, promena autour de lui un regard incrédule.

Il faisait nuit, une nuit très claire irradiée par la lune proche de sa plénitude, révélant dans tous ses détails l'immense paysage. Des prairies, des bois, une large vallée où serpentait une rivière argentée, une haute chaîne de montagnes où luisaient des glaciers au flanc des pics abrupts évoquant ceux qui bordaient le Pays Vivant et pourtant tout différents. Il n'en reconnaissait aucun. La clarté de l'astre effaçait une partie des étoiles, toutefois Arvid parvint à reconnaître l'étincelle familière de trois planètes. Il estima leur hauteur et leur position et, les jambes coupées, se laissa retomber dans l'herbe. Non seulement la cuvette du désert, l'oasis, la cité en ruine avaient disparu et il se retrouvait ailleurs, au cœur d'un paysage inconnu. Mais cet ailleurs était aussi dans un autre temps.

Dans un lointain passé ou dans un inconcevable futur ?...

Ainsi, toute cette fantastique aventure s'était évanouie comme un rêve. Le désert mortel, la miraculeuse oasis, la danse des fantômes dans la tempête, la voluptueuse beauté qui s'était offerte pour, l'instant d'après, être (ou redevenir?) un hideux squelette sans âge... Pour guides des animaux : au début un faucon, ensuite une panthère pour atteindre enfin cet escalier où soufflait le vent de l'espace et du temps. Chaque marche avait-elle été un siècle et en même temps une centaine de lieues ? Arvid ne se souvenait pas de leur nombre, cela n'avait du reste plus aucune importance, car derrière lui la prairie était vide : plus de murs, ni de porte ; pierres, couloirs, degrés, tout s'était volatilisé sous ses pieds et autour de lui pour le rejeter dans un autre monde. Le chemin du retour avait disparu. Mais la vallée répétait l'appel auquel il obéissait depuis le Lam'Oulanor. Elle s'élevait entre les montagnes tout droit vers l'ouest...

Son esprit s'apaisa bientôt. La température était douce, il s'endormit pour ne se réveiller qu'au lever du soleil, descendit la pente vers la rivière, trouva des fruits pour calmer sa faim, aperçut derrière une ondulation de terrain une mince fumée montant dans l'air calme. Un troupeau d'animaux à cornes n'offrant qu'une lointaine ressemblance avec des yacks broutaient là ; près d'eux un homme à la peau jaune, aux yeux fendus en amande, vêtu d'étoffe brune et coiffé d'un bonnet de fourrure était accroupi, préparant son repas.

Un kout noir au poil frisé se précipita vers Arvid en aboyant furieusement, rencontra son regard, se tut, se mit à frétiller de la queue en quête d'une caresse.

Visiblement étonné par cette fraternisation inattendue, le berger se releva, examina attentivement le voyageur, émit une phrase interrogative.

Arvid fronça les sourcils, les mots prononcés étaient pour lui vides de sens, le dialecte local n'avait rigoureusement rien de commun avec le parler thogoul, toute communication autre que gestuelle paraissait impossible mais, instinctivement, il se rapprocha de deux pas, fixa profondément les noires prunelles à demi dissimulées par les paupières obliques. Et alors, cet étrange phénomène qui s'était superficiellement manifesté une première fois quand il avait déchiffré les pensées de Temorg, puis une deuxième fois quand il avait littéralement traversé une barrière pour empoigner et dominer les réflexes agressifs de la panthère, se répéta. Cette même sensation

d'irruption, d'effraction plutôt, ces tentacules immatériels soudainement dardés plongeant dans un néant multiforme et vivant, agrippant l'invisible puis se rétractant aussi rapidement en ramenant avec eux ce qu'ils avaient « pris » là-bas et qui pourtant demeurerait intact là où il s'était trouvé.

L'incompréhensible processus psychique n'avait pas duré plus d'une infime fraction de seconde. L'homme n'avait pas bougé, pas cillé, il n'avait pas eu conscience de cette sorte de viol de son ego dont il venait d'être victime. Il parut seulement s'étonner de n'avoir pas encore reçu de réponse à sa question et la répéta patiemment.

— D'où viens-tu et quel est ton chemin, étranger qui ne ressemble à personne ?

La mystérieuse faculté supranormale qu'Arvid se découvrait avec stupeur avait joué en plein. Elle lui avait permis de « prendre » le contenu total du centre du langage dans le cerveau de l'indigène ou plus exactement de l'enregistrer et le transférer dans sa propre mémoire. Non seulement maintenant il comprenait les paroles prononcées, mais il pouvait y répondre et l'imprégnation était si absolue qu'il n'avait même pas besoin de traduire mentalement de thogoul en ghindi et vice versa, il était à même de penser dans l'un ou l'autre idiome.

— Je suis Arvid, fit-il. Je viens d'un pays lointain qui se trouve quelque part là-bas, du côté où le soleil se lève. Le pays Thogoul.

— Je n'en ai jamais entendu parler. A l'orient, dis-tu ? Je sais qu'à de nombreuses journées de marche d'ici commence un grand désert où personne ne s'aventure. Il faudrait du reste être insensé pour le faire, car au-delà il n'y a plus rien, le monde s'arrête. Tu dois sûrement te tromper. Tu as été égaré par les mirages et tu as dévié ; ton pays est dans une autre direction.

— C'est bien possible... Où mènent les autres horizons ?

— Vers le midi. Il n'y a que des tribus ghindis à la peau jaune comme la mienne ; ensuite c'est la mer qui elle aussi s'étend jusqu'au bout du monde. Au nord, derrière le rempart des montagnes que tu vois, il y a un immense empire où les hommes sont rouges et se nomment les Houenns. Ce sont des barbares sanguinaires. D'après ce que l'on raconte. Mais qui peut le savoir au juste, puisque ces pics sont infranchissables ?

— Et vers l'ouest ?

— Là-bas, le monde appartient aux Ranes. Eux aussi sont un empire très puissant. A l'instant où je t'ai vu apparaître, j'ai cru que tu étais l'un d'entre eux, mais j'ai tout de suite reconnu mon erreur. Leur peau est toute blanche comme s'ils étaient gravement malades, toutefois je ne crois pas que telle soit la cause de cette bizarre pâleur, ils sont très robustes et ont la réputation de redoutables guerriers. J'ai très vite compris que tu n'étais pas des leurs, tu es seulement moins jaune que moi.

— Tu les connais donc bien ces Ranes, puisque tu as su faire la différence ?

— Ils sont arrivés jusqu'ici, leurs soldats s'y sont installés. Je les rencontre souvent quand je remonte vers les villages.

— Ils ont conquis ton territoire ?

— Conquis ? Ceux qui ont appris notre langue le prétendent, mais rien n'a été changé à notre vie. Nous cultivons nos champs et nous conduisons nos troupeaux comme par le passé. Il n'y a pas eu de combat lorsqu'ils ont pénétré dans la Vallée, pourquoi aurions-nous lutté contre eux ? Ils sont là aujourd'hui, ils n'y étaient pas hier et ils n'y seront sans doute plus demain, la terre des Ghindis nourrira et portera toujours les Ghindis.

— Ne vous contraignent-ils pas à travailler pour eux, à adorer leurs dieux ?

— Certains d'entre nous sont devenus leurs serviteurs, d'autres leur fournissent le grain, le lait et la viande, mais ils nous donnent en échange des étoffes et des outils. Nous n'avons nulle raison de nous plaindre. Quant aux dieux, ils sont partout les mêmes, il n'y a que leurs noms qui changent. Leur nombre aussi ; les doigts des deux mains ne suffisent pas pour compter les leurs. Nous, nous n'en connaissons que cinq, mais il est bien possible qu'il y en ait d'autres... Les pointes du triangle qui orne ta poitrine signifient-elles que tu n'en invoques que trois ?

— D'une certaine façon... Le dieu de la Vie, le dieu de la Sagesse et la déesse de l'Amour.

— Les Ranes adorent aussi le dieu de la Guerre. Je suis heureux d'apprendre que tu n'es pas plus que nous son serviteur.

— Il m'est pourtant arrivé une fois de combattre un homme

et d'être la cause de sa mort, mais je portais secours à une femme sans défense. Peu importe... je suis venu ici en paix. J'espère que les tiens m'accueilleront de même pendant mon voyage. Par ailleurs, je suis curieux de voir ces Ranes de près. Se sont-ils établis loin de l'endroit où nous sommes ?

— A deux jours de marche en remontant le cours de la rivière, tu trouveras notre plus grand village. Le Ksarès les domine du haut d'une colline. Peut-être te sera-t-il permis d'y pénétrer et, qui sait, être reçu par le Ksar'ndo ? Mais ne pars pas déjà, nous allons partager mon repas. Je vois que tes épaules ne portent pas de sac, tes provisions sont sûrement épuisées, je te donnerai ce qu'il te faut pour atteindre le prochain hameau où tu seras mieux ravitaillé. La yourte d'un Ghindi est toujours ouverte à un voyageur...

Cette cordiale générosité était toute naturelle pour Arvid qui se garda de refuser. Il savait que c'eût été de sa part un acte de méfiance inamical, une offense ; il en aurait été de même en pays Thogoul : partager ce que l'on possède avec celui qui est dans le besoin est une loi commune à tous les peuples vivant librement en contact étroit avec la nature.

Quand il eut quitté le berger et entrepris la lente remontée de la grande vallée, les petits foyers semi-nomades qu'il rencontra les uns après les autres observèrent à son égard la même attitude de franche simplicité. Ils se montrèrent certes curieux de l'origine de cet étranger à la peau d'or pâle et aux yeux de lumière, mais c'était à peine de l'indiscrétion, encore moins de l'hostilité. On lui faisait place auprès du feu avant même qu'il veuille bien répondre.

Il passa ainsi deux nuits dans les campements ghindis ; la seule différence qu'elles présentèrent avec celles de la longue randonnée du Lam'Oulanor au Péam'hir fut qu'aucune présence féminine ne vint partager sa couche, soit que ce rituel complément d'hospitalité n'appartienne pas aux usages locaux, soit, à ce qu'il lui sembla plutôt, à cause du Triangle d'Or que l'on jugeait être l'insigne d'un haut grade spirituel : le voyageur était un trop auguste personnage pour que de simples filles de paysans soient dignes de lui.

Au troisième matin, il arriva devant une barrière granitique où la rivière se frayait un passage par d'étroites gorges, gravit cette moraine et, de la crête, aperçut au-dessous de lui le village annoncé. Au milieu d'une large étendue de prés, de champs et de petits bois irrégulièrement dispersés, le cours d'eau s'étalait en méandres dont l'une des courbes enserrait une centaine d'habitations faites de troncs

d'arbres rougeâtres juxtaposés sur des soubassements de grosses pierres et recouvertes de toits de plaques de schiste et de bardeaux.

A quelque deux mille pas plus loin et en arrière, le sol se relevait pour former un grand tertre ovale isolé dans la plaine et dont le sommet était presque entièrement couronné par une imposante construction toute différente non seulement par sa taille mais surtout par son architecture : des terrasses étagées supportées par des piliers encadrant un bâtiment massif et néanmoins pourvu de larges baies découpées dans les façades, le tout ceinturé d'une muraille continue. Il s'agissait certainement du Ksarès des Ranès.

A certains égards, il n'était pas sans rappeler quelque peu le Lam du Dai'so, sauf bien entendu la présence de remparts. Comme lui il était entièrement construit en pierre taillée, seulement celle-ci était plus claire et dépourvue de sculptures et de bas-reliefs ; l'ensemble avait une simplicité quasi géométrique et cependant harmonieuse. Quels qu'ils fussent, ces hommes venus de si loin pour implanter l'avant-garde de leur empire au sein de nouveaux territoires, connaissaient l'art de bâtir et savaient faire choix du lieu le plus favorable. La demeure était une forteresse dont la position commandait toute la vallée et se trouvait en même temps à l'abri de tout investissement : en aval, un défilé facile à interdire et, en reportant son regard plus loin, le jeune homme en distingua un autre en amont, puis un troisième sur la droite, là où un affluent torrentueux débouchait de l'abrupte chaîne des hautes montagnes. Tous les accès pouvaient être rendus infranchissables, le relief géologique doublait efficacement le pourtour des remparts.

Le large sentier tracé entre les arbres redescendait du contrefort vers les prairies. Arvid s'y engagea d'un pas que l'impatience rendait plus rapide. Il allait enfin voir ces êtres venus de l'ouest et qui pourraient peut-être lui fournir des précisions sur sa propre route. Il anticipait déjà à la première rencontre qui, en fait, se produisit plus tôt qu'il ne l'attendait et dans des circonstances imprévues.

Il franchissait à peine l'orée du bois quand, sur sa droite, un cri aigu retentit. Un hurlement de frayeur. Impulsivement, il se mit à courir, escalada un talus, émergea dans un long pré où paissait un troupeau, vit presque aussitôt la source et la cause de l'appel angoissé. Une jeune femme était là, couchée dans l'herbe, se débattant désespérément pour tenter d'échapper à un homme qui la plaquait au sol, pesait brutalement sur elle de toute sa masse en cherchant à déchirer sa robe et à écarter du genou ses cuisses convulsivement

serrées.

D'un seul bond démesuré, le voyageur se projeta en avant, empoigna d'une main les cheveux de l'agresseur, de l'autre sa ceinture de cuir, le décolla de sa victime, le souleva verticalement au-dessus de sa tête, le rejeta à deux mètres de là. L'homme boula durement, sembla rebondir puis, avec une rapidité extrême, se redressa en poussant un cri de rage, porta la main à la poignée de son glaive. Mais les réflexes d'Arvid furent infiniment plus prompts que les siens. Il s'était à nouveau lancé comme un projectile, renvoyait son adversaire au tapis d'un irrésistible coup de tête au creux de l'estomac, lui arrachait son arme dans le même mouvement et, dédaignant de s'en servir, la jetait au loin.

Le souffle coupé par la violence du choc, l'homme demeura un instant allongé à terre, s'efforçant péniblement de reprendre sa respiration. Ce fut seulement alors qu'Arvid s'aperçut que sa peau n'était pas jaune mais blanche et que ses vêtements étaient de cuir et non d'étoffe grossière. Un Rane et probablement un soldat du Ksar'ndo. Le premier contact avec un représentant du grand empire n'était guère de bon augure... Poings sur les hanches, il attendit que l'homme récupère et se relève, plongea son regard dans les yeux exorbités qui se levaient sur lui, enclenchant sans effort le processus parapsychique d'auto-imprégnation quasi instantanée qui lui était devenu naturel.

— Tu n'as pas honte, gronda-t-il en rane, d'attaquer ainsi une femme seule et sans défense pour la violer! Si tu tentes encore le moindre geste, je te brise le crâne !

Le soldat demeura un instant vacillant, l'air hébété, puis une expression de désarroi et de confusion envahit son visage.

— Pardonne-moi, murmura-t-il, j'étais comme fou. Il y a longtemps que je l'avais remarquée et que j'avais envie d'elle. En la trouvant ici, loin du village, j'ai cru qu'elle ne me repousserait pas et quand elle s'est débattue dans mes bras, je n'ai plus été maître de moi... Regarde-la, tu me comprendras peut-être mieux.

Arvid se retourna, vit avancer vers lui une très jeune adolescente ghindi dont le frais visage aux pommettes doucement arrondies et aux lèvres frémissantes était effectivement digne d'attirer l'attention ; ce que la robe à demi déchirée qu'elle s'efforçait de rajuster laissait entrevoir de son corps mince aux seins en fleur et aux longues jambes nerveuses ne pouvait qu'enflammer le désir de tout garçon normalement constitué. En attardant sur elle son regard, il

songea que, s'il était son frère, il ne lui permettrait certainement pas d'aller jouer les bergères esseulées tout au fond des prairies.

— Comment t'appelles-tu ?

— Diéna. Je te remercie de toute mon âme, tu es venu à mon secours au moment où j'allais succomber. Tu m'as sauvée.

— Tu n'as pas à me remercier, Diéna. Mais tu as été un peu imprudente en t'écartant ainsi du village. C'est un hasard extraordinaire que mon chemin m'ait amené ici ce matin. Quant à toi, ajouta-t-il en se retournant vers le soldat, je reconnais que tu as quelques circonstances atténuantes. Cette jeune personne est indiscutablement très séduisante, mais si tu es amoureux d'elle, il y a des façons moins brutales de faire la cour. Tu n'es pas mal bâti, tu es capable de plaire, mais peut-être les lois de ton empire interdisent-elles de s'unir avec une Ghindi ?

— Non... Seulement, tu connais notre vie : un jour ici, un autre ailleurs ; il faudrait que je quitte l'armée pour devenir colon...

— Tout dépend de ce que tu veux réellement, ce n'est pas mon affaire. Tâche seulement de ne pas te conduire en sauvage à l'avenir. Mais je crois que ce sont tes camarades qui arrivent là-bas ?

En effet, un groupe d'une dizaine d'hommes vêtus de cuir et armés d'épées courtes et larges venait d'apparaître au sommet du talus et se dirigeait vers eux ; celui qui marchait en tête portait en plus une sorte de cape verte retenue aux épaules et retombant dans le dos. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres, il interpella le soldat d'une voix autoritaire.

— Zholnej ! Que fais-tu dans la campagne ? Tu devrais être de service au Ksarès.

Avant que le coupable ait pu répondre, Diéna s'avança.

— Il m'a suivie et s'est jeté sur moi ! C'est celui-ci qui est venu à mon secours, il m'a épargné l'outrage !

L'officier examina Arvid en fronçant les sourcils, tourna les yeux vers Zholnej.

— Tu as essayé de violer cette jeune indigène ? Tu sais pourtant que de semblables agressions sont interdites, elle a le droit de porter plainte contre toi. Tu as encore de la chance de n'être pas parvenu à tes fins, sinon le tribunal t'aurait condamné au maximum.

Ce jeune homme t'a flanqué une bonne correction ?

— Il m'a pris par surprise...

— Ah oui ? Où est donc ton glaive ? Je l'aperçois là-bas planté dans l'herbe. C'est toi qui as été l'y mettre pour ne pas risquer de lui faire mal ou c'est lui qui te l'a arraché ? Tu as trouvé ton maître, n'est-ce pas, et voilà un exploit dont tu ne te vanteras pas au quartier. Comment t'appelles-tu ? acheva-t-il à l'adresse du voyageur.

— Arvid. Et toi ?

— Palk. Second officier de la garnison. Tu es un étrange garçon, Arvid. Tu me parles dans ma langue sans le moindre accent, tu parais tout aussi bien comprendre celle de Diéna, pourtant tu n'es ni un Rane ni un Ghindi. Quel est ton pays?

— Il est trop loin d'ici pour que tu aies pu même en entendre seulement le nom. Si loin que je ne sais même plus s'il existe vraiment. Je ne suis qu'un errant.

— Le secret de ta naissance est à toi, tu as le droit de le taire à condition de ne pas être d'une race ennemie; mais ta peau n'est pas rouge... Cependant tu dois maintenant me suivre.

— Tu m'arrêtes ?

— Je n'arrête que Zholnej qui a commis une faute contre la discipline. Toi, je t'emmène parce que tu as levé la main contre un soldat rane. Il est probable que les raisons qui t'ont fait agir te vaudront l'absolution de notre Strevosh, mais la loi est la loi. C'est à lui de se prononcer.

— J'aurais préféré rencontrer ton chef en d'autres circonstances, mais puisque c'est ainsi..., je te suis.

La patrouille redescendit la pente, s'engagea dans le chemin encaissé. Diéna les regarda disparaître puis, à son tour, elle s'anima et se mit à courir, obliquant plus à gauche pour s'enfoncer dans les bois qui dominaient la rivière.

* * *

Dans l'étalement de la partie centrale de la vallée, la route devenait plus large et s'allongeait entre les champs, droit vers la bourgade ghindi. Toutefois avant d'atteindre celle-ci, la patrouille appuya sur la droite pour la contourner par un autre chemin au bout

duquel s'élevait la colline du Ksarès. Le tracé s'élevait de biais au flanc de la pente pour aboutir à l'accès des remparts où veillaient deux sentinelles. De l'autre côté, le groupe déboucha dans une grande cour au pied des soubassements du bâtiment central. Là, les rangs se rompirent, deux soldats conduisirent Zholnej vers le corps de garde, deux autres demeurèrent près de l'officier et d'Arvid, le reste se dispersa.

Précédant son hôte involontaire, Palk gravit un escalier extérieur, traversa une terrasse où de minces colonnes soutenaient une pergola ornée de plantes grimpantes, pénétra dans un hall puis dans une pièce claire où un homme à la stature massive, arborant une cape bleue, était assis derrière une table encombrée de rouleaux de parchemin. Il leva sur les arrivants un regard froid et pesant.

— Qu'est-ce qui se passe? questionna-t-il d'une voix sèche. Quel est cet individu ?

— Je ne connais encore de lui que le nom qu'il m'a donné, commandant Zdrazh : Arvid. Voici les faits. Suivant l'itinéraire prévu, je me suis rendu ce matin à la tête de ma patrouille jusqu'au-dessus des gorges de l'est. Là, dans la dernière prairie, j'ai trouvé le soldat Zholnej près de cet homme et d'une jeune bergère du village, appelée Diéna. Il était visible qu'il y avait eu une lutte. Nous avons d'ailleurs entendu de loin des cris. Zholnej avait eu le dessous et avait même perdu son glaive. D'après les réponses à mes questions, il apparaît qu'il avait tenté de violer la jeune fille et qu'Arvid passant près de là par hasard, se soit précipité à son secours.

— Zholnej a été blessé ?

— Non, seulement à demi assommé. Il était déjà debout à notre arrivée.

— Qu'en as-tu fait ?

— De toute façon, il était de service au Ksarès et n'était pas autorisé à se promener dans la campagne. Je l'ai donc ramené et mis aux arrêts. En ce qui concerne la tentative de viol, il faudra naturellement faire une enquête.

— On verra. En attendant, il est certain qu'il mérite une punition pour avoir abandonné son poste. Cet Arvid m'intéresse davantage... Réponds, toi. Que faisais-tu à cet endroit?

Le jeune homme haussa les épaules. Ce commandant de

garnison lui déplaisait souverainement. Sans même chercher à pénétrer ses pensées, il le sentait délibérément hostile ; il émanait de lui comme une indéfinissable aura de malveillance.

— Je voyage librement, répondit-il avec calme. Le hasard a voulu que je sois témoin de la scène, j'ai fait ce que tout homme de cœur aurait fait à ma place.

— Tu n'es pas un Ghindi et pas non plus un Rane. Quelle est ta nation ?

— Je l'ai déjà dit à Palk : elle est très loin au-delà du désert et tes géographes ignorent son existence.

— Aucun Rane n'y aurait jamais été ?

— Aucun.

— Et pourtant tu parles notre langue couramment ! Tu es un menteur ! Un espion sûrement... Que signifie ce triangle d'or sur ta poitrine ?

— C'est un symbole spirituel, celui de l'initiation.

— Tu serais un prêtre ? Un curieux prêtre en vérité, capable de battre à plate couture un soldat de l'Empire ! Dis plutôt un magicien, et je n'aime pas les magiciens. Ce sont des fourbes qui abusent de la crédulité publique. Je saurai vite à quoi m'en tenir. Je te forcerai à dire qui tu es réellement, qui t'envoie et comment tu as appris le rane. Toute cette histoire est un coup monté. Tu t'es servi d'une fille comme appât pour attirer un de mes soldats dans un coin désert, tu voulais le forcer à te révéler nos effectifs et nos moyens de défense ; heureusement que la patrouille est arrivée à temps ! Officier Palk ! Je t'ordonne de le faire immédiatement enfermer au secret dans un cachot de l'étage, je m'occuperai personnellement de lui en temps voulu !

Muet, dents serrées, Arvid se laissa emmener ; deux minutes plus tard, on le poussait brutalement dans un étroit réduit, une lourde porte de chêne cloutée de fer se refermait bruyamment sur lui...

La semi-obscurité qui régnait dans le cachot s'éclaircit rapidement lorsque, comme dans le souterrain de la Cité Morte, les rétines d'Arvid se sensibilisèrent d'elles-mêmes. Avec une moue de dégoût, il inspecta les lieux : quatre murs noirâtres luisants d'humidité, un sol de pierre nue. En dehors de la porte, la seule ouverture était tout en haut du mur de gauche, au ras du plafond, un rectangle de dix centimètres de haut sur vingt de large ; seul un chat aurait pu s'y faufiler. Par acquit de conscience, il mesura de l'œil la distance qui le séparait de ce soupirail — trois bons mètres au moins — prit son élan, agrippa ses mains au rebord, fit une traction jusqu'à ce que ses yeux soient au ras de l'ouverture, se laissa retomber. Inutile de songer à s'évader par là. Non seulement le passage était effectivement beaucoup trop petit, mais il n'était pas question non plus de chercher à l'agrandir, le mur avait quatre pieds d'épaisseur et était formé de gros blocs équarris et soigneusement cimentés les uns aux autres ; impossible de les déloger sans outil et, bien entendu, on lui avait enlevé son poignard...

Le jeune homme étudia la porte avec le même résultat négatif : elle était massive et si bien ajustée qu'on aurait à peine pu glisser une épingle entre elle et son cadre. Quant au verrou, il se trouvait évidemment de l'autre côté. Rien à faire donc qu'attendre en espérant que l'intention de Zdragh n'était pas de le laisser purement et simplement mourir de faim dans sa prison, éventualité qu'Arvid estima d'ailleurs peu probable : Palk et ses hommes étaient au courant, le bruit de l'arrestation se répandrait vite dans la citadelle et finirait par parvenir aux oreilles du Ksar'ndo qui voudrait alors en savoir davantage. Il avisa dans un coin un tas de paille de seigle, s'allongea pour se détendre et ménager au maximum ses forces. Il avait remarqué qu'il n'y avait même pas une goutte d'eau dans la cellule, peut-être se déciderait-on à lui apporter une cruche, ainsi qu'un morceau de pain ? Ou bien on viendrait le chercher pour l'interrogatoire ; il devait être prêt à profiter de la moindre occasion. Si seulement ces étonnantes facultés d'accélération des réflexes, de surpuissance musculaire et de prescience des mouvements de l'adversaire qui s'étaient réveillées en lui étaient toujours prêtes à se manifester au moment où elles devenaient nécessaires, il les utiliserait sans ménagement quoi qu'il advienne. Il fit le vide dans son esprit. La dernière image qui s'attarda dans sa conscience fut celle de Diéna. Il lui sembla que la jeune fille courait vers lui de toutes ses forces, puis à son tour elle s'estompa et il s'assoupit.

La vision qui avait émergé au seuil du subconscient d'Arvid n'avait pas été un simple fantasme onirique mais un réel phénomène télépathique bien que quelque peu décalé temporellement : Diéna avait effectivement quitté en courant le pâturage et c'était vers lui que sa pensée se projetait. Ce beau jeune homme si fort et si courageux, si séduisant avec sa peau d'or pâle et ses yeux lumineux, avait risqué sa vie pour la défendre. Les soldats l'avaient emmené, maintenant c'était à elle de tenter de venir à son aide.

Comme il ne fallait pas qu'elle fût aperçue et qu'on risquât de l'empêcher de parvenir à son but, elle avait pris un itinéraire détourné et beaucoup plus long à cause des méandres de la rivière qu'elle devait contourner. Elle évita également le village en passant par la gauche, si bien qu'à l'autre bout il lui fallut retraverser toute la largeur des champs et des prairies pour revenir jusqu'à la colline du Ksarès. Lorsqu'elle en gravit la pente, une heure s'était déjà écoulée depuis que la patrouille était rentrée. La jeune fille ralentit le pas ; il ne fallait pas qu'elle arrive aux remparts trop essoufflée, sa hâte aurait paru suspecte. Ce fut de la démarche tranquille d'une promeneuse qu'elle se présenta devant les sentinelles.

— Qui es-tu et que veux-tu ?

— Je suis Diéna, je viens voir ma sœur qui vit au Ksarès ; j'ai quelque chose à lui demander, une affaire de famille...

— Qui est ta sœur ?

— Néma, la servante particulière de la fille du Ksar'nodo.

— La servante de Dame Sheirann ? C'est vrai que tu lui ressembles. Quand tu seras un peu plus grande, tu promets d'être aussi jolie qu'elle ! Tu peux entrer, mais tu as de la chance que je sois en service, sans ça j'aurais exigé un baiser pour te laisser passer.

— Une autre fois...

Elle gravit l'escalier extérieur jusqu'à la première terrasse, puis un autre qui menait à la deuxième, un autre encore mais à l'intérieur du bâtiment, déboucha dans les appartements du gouverneur du territoire ghindi, le Strevosh Nussak. Connaissant à merveille les êtres, elle évita le salon de réception, passa dans un couloir privé qui aboutissait dans la partie réservée à la fille du maître du Ksarès. Celle-ci, une svelte et attirante blonde aux yeux bleus, dans tout l'éclat de ses vingt ans, était paresseusement à demi allongée sur la terrasse de

sa chambre ; Néma, près d'elle, s'activait à éplucher des fruits. La Ghindi était bien telle que le factionnaire l'avait évoquée, la fleur à demi éclosée chez Diéna et complètement épanouie en elle. Le contraste de sa chevelure d'ébène et de sa peau de bronze en face de la blondeur et du teint clair de Sheirann mettait en valeur chacune de ces deux beautés si différentes et le spectacle eût certainement plu à Arvid s'il s'était trouvé là. Mais Diéna avait d'autres soucis en tête. Elle s'avança.

— Pardonne-moi, Sheirann, de troubler ton repos. Que la bénédiction des dieux soit sur toi.

— C'est toi, Diéna ! s'exclama Néma. Que t'arrive-t-il ? Tu as l'air toute bouleversée. J'espère que tu n'apportes pas de mauvaises nouvelles de la maison ?

— Pas de la maison... Sheirann permet-elle que je raconte ?

— Mais bien sûr ! A moins que je ne sois indiscrete, dans ce cas vous pouvez aller toutes deux dans le salon.

— Au contraire. Il faut aussi que toi tu saches.

En phrases précipitées, la jeune fille raconta l'histoire : l'agression, la miraculeuse intervention du bel inconnu et tout ce qui s'en était suivi.

— Ils l'ont emmené avec eux au Ksarès et ils l'ont sûrement mis en prison parce qu'il a voulu me défendre et qu'il a rossé un soldat rane ! C'est trop injuste ! Il faut le libérer, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal !

— Ma sœur dit sûrement la vérité, enchaîna Néma. Elle ne ment jamais. Que peut-on faire ?

Déjà Sheirann était debout, le visage soudain enflammé.

— Je ne doute certainement pas de ses paroles. Venez toutes les deux, nous allons voir mon père.

Le Strevosh était dans son cabinet de travail, penchant sur une tablette de cire son visage aux traits réguliers à peine marqué par l'âge. En voyant entrer les trois jeunes filles, il se leva, dressant sa haute taille rendue plus imposante encore par la grande cape rouge, insigne de sa dignité. Un sourire affectueux éclaira son visage.

— Entre, Sheirann, toi aussi Néma ainsi que cette

charmante jeune personne qui m'a l'air d'être ta sœur. Vous paraissez bien agitées toutes trois. Quel drame venez-vous m'annoncer ? Quelqu'un s'est mal conduit à votre égard ?

— Plus que cela, père ! Diéna est en effet la sœur de ma chère Néma. Elle était dans les champs, un soldat s'est jeté sur elle pour la violer sauvagement. A ce moment un voyageur étranger est apparu juste à temps, il a pu la sauver et donner au lâche une correction bien méritée.

— Bien méritée, tu as dit le mot. Il sera très sévèrement puni. Quel est son nom ?

— Ce n'est pas ce qui compte pour le moment, c'est l'injustice qui a été commise ensuite. Une patrouille est arrivée, le sauveteur de Diéna a été arrêté et mis en prison ici ! Tu dois le libérer tout de suite et l'accueillir, je veux le remercier de ce qu'il a fait pour la sœur de ma compagne.

— Sait-on le nom de l'officier qui commandait la patrouille ?

— Palk, fit Diéna.

Nussak donna un ordre bref à un garde. Quelques minutes plus tard, Palk se présentait et saluait le Strevosh. Il confirma en quelques phrases le récit de Sheirann.

— Le commandant Zdrazh a donné l'ordre d'enfermer Arvid au secret, acheva-t-il, il est persuadé que c'est un espion.

— Zdrazh !... gronda Nussak. Il est responsable de l'entraînement et de la discipline, les affaires indigènes ne le concernent pas ! Va immédiatement délivrer cet Arvid et amène-le ici !

Palk salua à nouveau, fit demi-tour, sortit. Une dizaine de secondes s'écoulèrent et Sheirann ouvrait la bouche pour remercier son père de sa prompte décision quand, soudain, un bruit confus retentit de l'autre côté de la cloison, un heurt sourd suivi d'un fracas métallique et la porte s'écarta brusquement. Diéna poussa une vibrante exclamation...

* * *

Dans son cachot, Arvid s'était endormi, mais ses sens demeuraient en alerte, aussi lorsque, bien que faible et indistinct, un

son rompit le silence sépulcral, s'éveilla-t-il instantanément. Il bondit sur ses pieds, tendit l'oreille. Un pas martelait les dalles du couloir, se rapprochant. Quelqu'un venait et allait ouvrir la porte. Le jeune homme se campa devant l'encadrement, considéra à nouveau l'épais battant avec une légère moue, non seulement il se manœuvrait vers le dehors, mais il se trouvait en renfoncement par rapport à la cellule, les gonds étant scellés à l'extérieur du mur. Celui qui approchait le verrait trop tôt, l'effet de surprise serait diminué. Si seulement il y avait un recoin où il puisse se dissimuler et bondir dès que l'arrivant serait complètement entré ! Rien. A moins de s'agripper aux saillies des pierres au-dessus du linteau, l'autre ne songerait pas à regarder immédiatement en haut, Arvid retomberait sur ses épaules... Mais les quelques fissures qu'il distinguait étaient bien étroites... Presque inconsciemment il plia les jarrets pour prendre son élan et, subitement, au moment même où il percevait le raclement du verrou glissant hors de sa gâche, son corps devint léger, presque aérien, la sensation de pesanteur s'abolit, ses pieds se détachèrent du sol. Arvid monta tout droit vers le plafond, comme si une invisible corde passée sous ses épaules le tirait. Pendant trois secondes il flotta dans l'espace, retenant sa respiration, incapable de comprendre comment pareil miracle pouvait s'opérer et cependant envahi d'une intense excitation; il s'inclina sur le côté, se ramassa sur lui-même, vit un rai de clarté s'élargir dans le cachot, une silhouette apparaître au-dessous de lui, s'arrêter avec une exclamation de rageuse stupeur. Aussitôt, le phénomène de lévitation s'interrompt. Le jeune homme retomba de toute sa masse revenue et, avant qu'il n'eût touché le sol, ses mains prirent appui de chaque côté de l'embrasure, ses jambes se replièrent, se détendirent, frappant violemment le dos de l'homme, l'envoyant d'une irrésistible poussée s'effondrer au fond du cachot. Par réaction, Arvid faillit basculer en arrière, se rétablit en pivotant au dernier centième de seconde, rebondit dans le couloir, empoigna le battant, le repoussa, referma le verrou. Un nouveau cri résonna faiblement, amorti par l'épaisseur de la porte et des murs, le geôlier était devenu à son tour prisonnier et, avant que le panneau ne soit complètement rabattu, Arvid avait eu le temps de le reconnaître à l'autre bout, s'efforçant de se relever et tournant vers lui un visage convulsé de fureur : Zdrazh. Il éclata de rire. Le retournement de la situation ne manquait certes pas d'humour...

Le couloir était désert. Arvid le parcourut rapidement, se glissa dans le hall également vide, aperçut à sa droite un petit escalier qu'il escalada quatre à quatre. Il atteignit ainsi un étroit palier qu'il jugea se trouver au niveau du deuxième étage, l'escalier, probablement réservé au service, continuait, le jeune homme décida d'en faire de

même. Au Lam'Oulanor, le Dai'so et les Weidhs résidaient tout en haut du temple, celui que les Ghindis nommaient dans leur dialecte le Ksar'ndo devait en faire autant, la hauteur est un symbole de domination, et Arvid ne voulait plus avoir affaire à des subalternes, il voulait voir le maître en personne.

Il émergea ainsi au niveau supérieur, déboucha sur le côté d'un hall illuminé par les rayons du soleil traversant les grandes baies de façade. L'issue qu'il venait de franchir était à demi dissimulée entre deux piliers, il avança prudemment la tête, reconnut sur la gauche le sommet d'un autre escalier plus large, sans doute réservé aux allées et venues normales puis, sur la droite et au fond du hall, une porte devant laquelle deux soldats montaient la garde. Au même instant cette porte s'ouvrit, un homme en sortit, Arvid se recula vivement dans l'ombre, vit le personnage passer devant lui sans soupçonner sa présence, se mettre à descendre. Arvid sourit ; il avait reconnu Palk, toutefois, il ne bougea pas, craignant que l'officier obéisse à son devoir et l'arrête à nouveau. Arvid l'avait trouvé somme toute sympathique et ne voulait pas l'assommer comme l'autre. Dès qu'il eut disparu vers le bas des marches, le voyageur déboucha tranquillement, marcha d'un pas mesuré vers les deux gardes. Ceux-ci le laissèrent approcher en le fixant d'un air sévère et, quand il ne fut plus qu'à deux pas, se rapprochèrent et s'interposèrent.

— Que fais-tu ici ? interrogea l'un d'entre eux d'une voix basse et contenue mais néanmoins peu cordiale.

— Je veux voir le maître du Ksarès.

— Personne n'a le droit d'entrer ici sans y être appelé. Redescends immédiatement, va te présenter au corps de garde et donne-leur le motif de ta visite.

— C'est précisément ce que je n'ai pas la moindre envie de faire !...

La fin de l'irrévérencieuse phrase demeura inconnue de ses auditeurs; d'un geste d'une rapidité foudroyante, les mains du jeune homme s'étaient rabattues horizontalement de chaque côté, heurtant durement les têtes des factionnaires l'une contre l'autre. Dans le même mouvement, elles étreignaient le col des tuniques de cuir, tiraient avec une irrésistible puissance, envoyaient les soldats rouler sur le dallage avec fracas. Complètement sonnés, ils demeurèrent immobiles. Arvid franchit le dernier pas, ouvrit toute grande la porte. Son regard balaya la grande pièce, enregistra le tableau formé par les quatre silhouettes figées de stupéfaction, s'arrêta sur Diéna.

— Arvid ! s'écria la jeune fille en s'animant brusquement. Tu es déjà ici ?

— On m'attendait donc ? En ce cas, je m'excuse de m'être conduit avec un peu trop de vivacité et d'entrer de façon si cavalière, mais la réception qui m'avait été faite en bas m'avait fait oublier les règles de la politesse...

— Voici donc le héros du jour, fit Nussak avec un sourire amusé. J'avais ordonné à Palk de te libérer et de te conduire devant moi, mais il semble que tu ne l'as pas attendu pour quitter ton cachot.

— Un certain commandant Zdragh m'en a ouvert la porte, son intention n'était probablement pas de m'en faire sortir. Malheureusement je n'ai pas eu le temps d'éclaircir ce point, je me suis contenté de lui offrir ma place et je crains bien d'avoir refermé le verrou sur lui en m'en allant...

A cet instant la porte s'ouvrit à nouveau, l'un des gardes parut, esquissa un vague salut.

— Strevosh! Cet homme...

— Cet homme est mon hôte, coupa Nussak, laisse-le en paix ! Reprends ton poste, bien que tu fasses un piètre factionnaire. Deux soldats armés qui se laissent mettre hors combat par un simple jeune homme à mains nues... Ah! attends un instant. Avant deux minutes tu vas certainement voir arriver le commandant Zdragh rouge de fureur. Dis-lui de regagner tout droit son appartement et de s'y tenir jusqu'à ce que je le fasse appeler. C'est un ordre ! Et maintenant, Arvid, causons un peu... J'ai l'impression que ma fille Sheirann meurt d'envie de connaître ton histoire.

Sans quitter des yeux le voyageur qui, de son côté, la contemplait comme si tout le reste avait cessé d'exister, la jeune fille sourit.

— Père, il va bientôt être midi, Arvid a sûrement très faim et aussi besoin de se rafraîchir et de se détendre. Néma, va le conduire à la salle de bains, lui donner des vêtements frais pour qu'il puisse se changer ; Diéna, que j'engage dès maintenant comme seconde suivante, aidera sa sœur à préparer le repas que nous prendrons tous trois ensemble. Il pourra alors satisfaire notre curiosité s'il le désire...

Il était évidemment impossible pour Arvid de conter toute la vérité, elle était trop démesurément incroyable. Dire qu'il venait d'un

autre monde et d'une autre époque, qu'il avait franchi à la fois l'espace et le temps par des moyens surnaturels, que d'inconcevables facultés supranormales s'étaient éveillées en lui, n'aurait pu que le faire considérer comme un méprisable menteur et le faire honteusement chasser du Ksarès. Mais il ne voulait pas non plus se refuser à répondre ; on croirait qu'il cachait un coupable secret, et cette attitude ferait naître le soupçon et la méfiance.

Dès le premier contact, il sentit que le Strevosh était un homme droit et loyal, il éprouvait intuitivement une franche sympathie à son égard et quant à Sheirann... Jamais, sauf lors de certaine vision, il n'avait imaginé qu'une beauté semblable à la sienne puisse exister. Des cheveux d'un or aussi pur, des yeux pareils à l'azur d'un ciel d'été, un teint éblouissant. Sa peau était trop blanche pour qu'elle soit de sa race, les Ranes n'étaient pas ce peuple inconnu qu'il recherchait, mais ils s'en rapprochaient. Arvid avait fait un grand pas sur sa route, la séduisante jeune fille était un signe et une promesse. Pour l'instant elle était aussi une attirante réalité. Il décida donc de révéler sincèrement l'essentiel et ne taire que l'impossible.

CHAPITRE VI

Sheirann acheva de peler délicatement un fruit rouge et duveteux, le posa devant Arvid.

— Ce que je trouve le plus étrange dans ton apparence, fit-elle, c'est la teinte de ta peau. Non qu'elle me déplaît. Au contraire, je voudrais avoir la même : elle semble faite d'or transparent. Mais je n'ai jamais vu la pareille, non plus que la couleur changeante de tes yeux. Tous ceux de ton peuple sont comme toi ?

— Non. Les Thogouls ont la peau brune, pas foncée et encore moins noire, plutôt de la couleur des noisettes mûres. Je suis le seul à présenter cette apparence.

— Tu es né ainsi ? interrogea Néma.

— Je le crois. Cependant je dois t'avouer que j'ignore tout de ma première enfance.

— C'est curieux... Mais d'abord, qui sont ces Thogouls et où vivent-ils ?

— Il faut en effet que je commence par le commencement. Tu sais qu'à l'est de la Vallée s'étend un très grand désert ?

— C'est ce que disent les conducteurs de caravanes ghindis en ajoutant que nul ne s'y aventure ou en tout cas n'en est revenu. Nos éclaireurs ont reconnu les abords de ce désert, à vingt jours de marche d'ici. D'après leurs rapports, il faudrait monter une expédition disposant de moyens considérables pour tenter de s'y engager, l'Empire n'en voit pas la nécessité. Il serait stupide de risquer de nombreuses vies humaines pour conquérir des terres stériles.

— J'ai aussi entendu dire qu'à l'autre extrémité de cette étendue se trouve la fin du monde ?

— C'est naturellement faux puisque nous savons que notre planète est ronde. Au bout des sables il doit y avoir un quelconque rivage océanique inconnu. Aurais-tu des raisons pour penser différemment ?

— En ce qui concerne la présence d'une autre mer, je l'ignore. Cependant le désert s'arrête avant d'y parvenir : il vient mourir au pied d'une autre chaîne de montagnes très hautes au flanc

desquelles s'allongent de grands plateaux où l'herbe pousse dru; un petit nombre de pasteurs y vivent, c'est le peuple Thogoul.

— C'est donc de là que tu viens ! s'exclama Sheirann. C'est très loin?

— Très. Ton père a raison de juger déraisonnable une expédition des troupes dans cette direction ; il n'y a rien à conquérir là-bas, hormis les fleurs des alpages et le lait des yacks. En outre les habitants ne sont que quelques milliers et ne risquent pas de menacer les frontières de l'Empire...

— Néanmoins la traversée est possible puisque tu l'as réussie ? reprit le Strevosh.

— J'ai bien failli y laisser mes os. J'ai survécu seulement grâce à une série de hasards si exceptionnels qu'ils méritent le nom de miracles. Il m'est arrivé par exemple de rencontrer une oasis au moment où, à bout de forces, je me couchais pour mourir, mais aujourd'hui je serais incapable d'en retrouver la route. Des tempêtes de sable m'ont aveuglé, j'ai dû tourner en rond ; je ne sais comment, après une éternité de jours et de nuits dont j'ai perdu le nombre, j'ai atteint le pays Ghindi. En tout cas j'ai compris pourquoi, dans notre langue, cette immensité se nomme le Désert de la Mort.

— Tu savais donc qu'en tentant de le traverser, tu étais à peu près sûr de périr ? murmura la jeune fille d'une voix chargée d'émotion. Pourquoi as-tu commis cette folie ?

— Je dois encore revenir en arrière. Au cœur de ces lointaines montagnes, il y a un village un peu plus grand que les autres. Il se nomme le Lam'Oulanor. C'est là que je vivais. Le mot Lam signifie à peu près Temple, une sorte de Ksarès pacifique avec ses prêtres, ses prêtresses, ses Initiés et ses adeptes. On y apprend à respecter les dieux, à aimer la nature, à étudier des textes très anciens.

— Tu es toi-même l'un de ces initiés ? s'écria impulsivement Sheirann. Le triangle d'or de ta robe en est l'insigne ?

— J'ai cet honneur, mais ce titre n'est que symbolique, je ne suis ni un moine ni un religieux, simplement un homme comme les autres, peut-être un peu plus instruit... Il existe d'autres initiés hors du Lam ou plus précisément ils ont existé autrefois. Ils ont rapporté des enseignements grâce auxquels j'ai pu apprendre les langages d'autres peuples : le ghindi, le rane par exemple.

— Je comprends maintenant, fit Nussak. Ton Lam doit renfermer une bibliothèque remarquablement riche ?

— Certainement. Pendant des années, j'ai donc nourri mon esprit jusqu'au jour où le Grand Maître de notre Communauté, le Dai'so, m'a fait appeler et m'a révélé que je n'étais pas un vrai Thogoul. La couleur de ma peau n'était pas une anomalie ni un défaut de pigmentation, elle était un caractère de ma véritable race. Je n'étais pas né à Oulanor, on m'avait recueilli errant dans la prairie quand je n'étais qu'un tout petit garçon. Ceux que je prenais pour mon père et ma mère étaient en réalité mes parents adoptifs. Mais d'où venait ma vraie famille, ces voyageurs inconnus qui, en traversant nos montagnes, ont peut-être péri dans quelque précipice ou sous quelque avalanche en me laissant miraculeusement épargné mais seul au monde ?

— Tu ne te souviens de rien ?

— De rien. Le choc a probablement effacé le souvenir de mon passé. Le Dai'so ne pouvait m'apprendre ce que lui-même ignorait. Il n'a pu que me conseiller de le rechercher moi-même. Le désir de retrouver les miens, s'ils existent encore quelque part, m'a aussitôt brûlé comme une flamme. Je suis parti vers l'ouest, seul et décidé à tout surmonter pour réussir ; ce désir, cette flamme m'ont donné la force de vaincre le désert.

— Pourquoi vers l'ouest ?

— Au nord, les montagnes sont infranchissables, au sud c'est la jungle inextricable, à l'est n'as-tu pas dit toi-même qu'il n'y a que l'océan ? De toute façon il fallait bien faire choix d'une route et celle-ci m'a tout de même mené jusqu'à des terres vivantes. Quand les premiers Ghindis que j'ai rencontrés m'ont parlé de l'Empire Rane et m'ont décrit ceux de ses membres qui sont venus s'installer dans cette vallée, j'ai cru un moment que j'atteignais le but. Aujourd'hui je suis détrompé. Vous et moi nous ne sommes pas pareils. Cependant la différence est déjà beaucoup moins grande qu'avec les Thogouls bruns, les Ghindis jaunes ou les Houenns rouges. J'ai l'impression de me rapprocher. Jusqu'où s'étend votre empire ?

— Un cavalier qui avancerait tout droit en ne se reposant que la nuit mettrait plus de cent jours pour atteindre l'autre bout et encore je ne parle pas des montagnes à traverser ou des mers intérieures à contourner.

— Tous ses sujets sont des Blancs ?

— Tous. Je devine le sens de ta question. Tu veux savoir s'il existe entre nos frontières des nations ou des clans dont la peau serait comme la tienne, couleur d'ambre ? Dans des territoires frontière comme celui-ci, nous avons fait alliance avec des Jaunes, des Bruns et même des Noirs, mais je n'ai jamais vu ni jamais entendu parler d'une race comparable à la tienne. Toutefois le monde est encore bien plus grand que notre empire, je ne veux pas te décourager.

— Tu ne songes pas à repartir déjà? fit vivement Sheirann. Tu as tout ton temps. Tu viens à peine de sortir d'une aventure dangereuse et épuisante, tu dois te reposer, notre demeure est la tienne.

— J'accepte avec reconnaissance. Pour un temps...

— J'approuve de grand cœur l'offre de ma fille, appuya le Strevosh. Je ne suis pas expert dans l'art de lire dans les cœurs, mais il me paraît que tu l'intéresses beaucoup. Le mystère qui entoure ta naissance te confère sans doute un nouveau prestige à ses yeux. Peut-être es-tu fils de roi ? Ne brise pas le charme en nous quittant trop vite. Du reste, depuis que Sheirann est venue me rejoindre au printemps, elle n'a pour tout entourage que des indigènes et des soldats, tu apportes l'enchantement du nouveau et de l'inconnu...

* * *

L'instinct paternel du Strevosh ne l'avait pas trompé. Dès le premier instant, Sheirann avait ressenti une indéfinissable mais puissante attraction pour Arvid. Déjà le récit de Diéna avait fait naître en elle l'impérieux désir de connaître ce courageux chevalier, mais quand elle l'avait vu apparaître en triomphant de tous les obstacles, un sentiment jamais éprouvé jusqu'alors l'avait envahi et n'avait fait que croître en écoutant son récit. Elle ne savait pas encore que ce sentiment était bien près de se transformer en amour, mais la seule idée de voir le voyageur repartir lui causait une étrange souffrance ; elle ne voulait pas le perdre.

Quant à Arvid, tout en lui répondait à l'inconscient appel de la jeune fille. Quand il la regardait, il devait faire un effort héroïque pour résister à l'impulsion de la prendre dans ses bras, de la serrer éperdument contre lui, de baiser ses lèvres rouges et si tentantes.

Là-bas, au Péam'hir, quand Nédo était venue dans sa chambre pour s'offrir à lui, elle était très belle aussi, cette chaude et frémissante fleur de chair sombre s'entrouvrait en une promesse de merveilleuses voluptés et pourtant il l'avait repoussée, l'avait quittée sans se

retourner, s'était enfoncé sans regret dans le désert.

Aujourd'hui, il n'en était plus de même : il ne demandait qu'à s'attarder, à laisser s'écouler les jours et les nuits auprès de la fille blonde aux yeux de ciel et son désir n'était pas seulement physique, il s'y mêlait autre chose : la certitude que ce n'était pas le hasard qui l'avait projeté dans cette vallée où Sheirann aussi était venue de très loin. Il avait fantastiquement traversé le temps et l'espace pour atterrir ici et non ailleurs, en ce moment et non à un autre. Le destin qui le guidait avait voulu cette rencontre...

Certes il y avait eu aussi cette inconcevable scène au cœur des ruines de la Cité Morte, la surhumaine beauté de cette femme si pareille à lui et qui s'était donnée pendant une seconde transcendant l'éternité pour s'effondrer dans un hideux néant, mais ce n'avait pu être une réalité, seulement une fantasmagorie, une manifestation extratemporelle. Cette sœur de race vivant dans un autrefois dont les squelettes n'étaient plus que poussière ; il avait fallu qu'Arvid descende l'ouragan de l'escalier pour atteindre ce passé. Il reprendrait donc sa route un jour, le destin l'appellerait d'une façon ou d'une autre. Il le trouverait prêt.

En attendant, pourquoi ne pas céder à l'humaine tentation, prolonger l'attirante halte? Il découvrait facilement de bonnes raisons pour se justifier : l'automne approchait et, plus loin, la neige précoce allait recouvrir les cols, les bloquer peut-être et puis, l'ouest était-il vraiment toujours la bonne direction, puisque Nussak venait de là-bas et qu'il n'avait aucune connaissance d'êtres qui lui ressemblent? Il fallait mieux s'informer, étudier des itinéraires, guetter un signe, une intuition, un événement significatif peut-être. Se laisser guider par une volonté supérieure ainsi que, somme toute, il n'avait cessé de le faire depuis le Péam'hir ; depuis le Lam Oulanor en fait... La roue invisible qui l'emportait dans sa fantastique giration s'était mise en marche là-bas. Quand l'heure serait venue, elle se remettrait à tourner. Dans six mois ou dans une semaine ?

La journée s'acheva dans une paresseuse quiétude ; le reste de l'après-midi avait été consacré à l'installation d'Arvid. On lui avait réservé une chambre claire et accueillante au bout du couloir qui desservait aussi l'appartement de Sheirann et donnant sur la même terrasse suspendue face au panorama des hautes montagnes. Diéna s'était vue confier le soin de l'aménager pour le plus grand confort de son hôte. Elle s'était acquittée de sa tâche avec enthousiasme et ce fut elle qui lui en fit les honneurs. Inquiète à la pensée qu'elle n'avait peut-être pas suffisamment empilé de coussins et de fourrures pour

rendre le lit plus doux, joyeuse lorsqu'il la complimenta des brassées de fleurs sauvages qu'elle avait disposées un peu partout. Elle allait et venait, tournait autour de lui, s'approchait, le frôlait comme par mégarde, levait vers lui des yeux brillants qui ne se détournèrent jamais au contraire se livraient avec une innocente impudeur. Arvid déchiffrait sans peine leur message : il l'avait sauvée, donc elle lui appartenait. Ce qu'une brute avait voulu lui prendre de force, était à lui. Ces fleurs qu'elle avait cueillies pour lui étaient un symbole : elle aussi était une fleur qui attendait d'être cueillie par lui... En d'autres circonstances il n'eût certainement pas hésité, Diéna était adorablement tentante. En la regardant, il croyait presque revoir Tsouhi, la sœur du Klewa Sorem. Il la devinait aussi caressante, mais elle était encore plus jeune, à peine adolescente. Sa gracilité souple lui conférait un charme ambigu qui devenait presque irrésistible. Cependant, la lumineuse image de Sheirann s'était imprimée en lui, dérivait et fixait le courant de ses pensées. Déjà il avait hâte de la retrouver ; la jeune fille dut le sentir, car ses paupières s'abaissèrent, elle poussa un grand soupir, quitta la chambre. Une ombre de regret mêlé de remords le traversa ; il la chassa d'un geste brusque, passa sur la terrasse, la parcourut jusqu'au bout. La blonde fille des Ranes était là, accoudée à la balustrade ; elle se redressa, lui tendit la main.

— Regarde comme le crépuscule est beau; les cimes se sont changées en or rouge ! Je crois que la nuit va être splendide... Es-tu prêt? Allons retrouver mon père pour le dîner.

Sans pour autant négliger ses devoirs d'hôtesse, Sheirann fut étrangement silencieuse ce soir-là ; tantôt elle semblait absente et perdue dans ses rêves, tantôt elle fixait Arvid en face d'elle et demeurait de longues minutes immobile comme incapable de détourner le regard. De son côté, le jeune homme parla peu, il n'avait du reste plus grand-chose à raconter, la vie sur les hauts plateaux d'herbe n'était guère différente de celle que menaient les tribus pastorales des Ghindis, sauf en ce qui concernait ce foyer spirituel qu'était le Lam, mais des enseignements ésotériques ne sont pas des sujets de conversation mondaine. Tout au plus, évoqua-t-il brièvement les rites de la déesse Kantra au cours desquels l'adepte devenait vraiment un homme ; il tenait à souligner le rôle de l'ardente initiatrice Volya ; il réalisait que chez les Ranes, un adolescent n'avait droit à la considération de ses aînés que lorsqu'il était devenu un guerrier accompli et qu'on ne se préoccupait guère de lui enseigner l'amour : la femme est faite pour enfanter des garçons qui deviendront à leur tour des soldats, non pour connaître les transports de la volupté ; les innombrables tâches domestiques qui la vieillissent prématurément sont beaucoup plus morales. Nussak ne fit aucun

commentaire, il cessa seulement de poser des questions, observa un moment de silence songeur, entreprit de décrire en abondance les divers aspects de l'Empire ; et jusqu'au dessert, il fut pratiquement seul à monologuer avec bonne humeur. Après quoi, il se déclara fatigué, regagna son appartement dans l'autre aile de l'étage.

— Il ne nous reste plus qu'à rentrer aussi, n'est-ce pas? sourit Sheirann.

Ils quittèrent donc le salon qui donnait à l'angle de la longue terrasse. Toutefois, en arrivant à la hauteur de sa chambre, la jeune fille ne s'arrêta pas, continua jusqu'au bout et, délibérément, pénétra dans celle d'Arvid en déclarant qu'elle désirait vérifier si rien ne manquait pour que le logis soit digne de son hôte. Elle en fit le tour, se penchant sur les fleurs pour humer leur parfum, tâtant la souplesse des coussins sur lesquels elle s'allongea à demi comme pour mieux s'assurer que la couche était sans défaut. Elle releva la tête vers le jeune homme, son visage devint sérieux, presque grave.

— Diéna t'a vraiment comblé d'attentions..., murmura-t-elle. Je comprends qu'elle s'intéresse tout particulièrement à toi après ce que tu as fait pour elle au mépris de ta propre vie.

— Cela vaut-il vraiment la peine d'en parler encore puisque tout s'est bien terminé ? Je n'ai fait que ce que je devais faire...

— Peut-être, mais en volant à son secours, tu as pris des droits sur elle et elle le sait. Elle est très jolie, tu l'as sûrement remarqué.

— Certainement. Jolie mais bien jeune...

— Ce qui ne fait que la rendre plus désirable, et elle est toute neuve. En plus, elle est amoureuse de toi ; il suffit de voir comment elle te regarde : tu es son dieu. Elle t'attendait ici, cet après-midi, toute prête à se donner, et ce n'était pas uniquement pour te remercier, ses propres sens s'étaient éveillés. Pourtant j'ai noté qu'elle avait l'air plutôt triste, ce soir, en nous servant à table. L'aurais-tu déçu?

— Si tu appelles décevoir le fait que je ne l'ai pas touchée, oui.

— Tu as refusé la tendre offrande? Pourquoi ?

— Tu le sais, Sheirann, l'acte d'amour exige la sincérité. On n'a le droit de prendre que si l'on se donne, et comment le pourrais-je

si ma pensée et mon désir vont vers une autre ?

— Une autre que tu as laissée derrière toi? La belle et savante Volya, peut-être ? Tu secoues la tête... S'agirait-il d'une fille assez stupide pour t'avoir repoussé ?

— Ne te moque pas de moi. N'as-tu pas compris pourquoi je ne peux parler davantage ? Je suis l'hôte de ton père, sa personne m'est sacrée, celle de sa fille aussi. Je dois me taire, il vaut mieux que je parte dès demain...

Avec un rire très doux, la jeune fille se releva, vint tout près de lui.

— La seule chose qui peinerait mon père serait que je sois malheureuse, murmura-t-elle d'une voix changée. Je l'aurais été si tu m'avais préféré Diéna. Quand tu es entré chez nous, ce matin, j'ai su que je t'attendais... Si c'est vraiment moi que tu désires, prends-moi, je t'en supplie. Ne songe plus à ces lois de l'hospitalité que tu évoquais, je suis libre de mes actes et je ne suis même pas vierge, bien que mon passé se soit enfui quand nos regards se sont rencontrés...

Arvid ne répondit rien. Comme mues par leur propre volonté, ses mains s'avancèrent, détachèrent la ceinture de Sheirann, dégrafèrent la robe qui s'ouvrit, glissa. Pendant de longues secondes il contempla la splendeur de ce corps entièrement dévoilé avec la perfection de ses courbes attirantes, ses seins tendus dont la pointe durcie s'auréolait de rose, la cascade d'or qui retombait sur les fines épaules et cet autre or plus secret qui semblait palpiter sous le ventre lisse et frémissant : le triangle de la suprême initiation.

Enfin il s'anima. A son tour, il était nu, n'avait plus qu'un pas à faire, ses bras se refermèrent, sa bouche se colla à celle de la jeune femme qui, comme soudain privée de ses forces, bascula en arrière sur les coussins en l'entraînant dans sa chute. Un sourd gémissement naquit, s'amplifia, devint un rôle voluptueux, pendant que, longuement, avec une science attentive et inexorable, Arvid enchaînait la succession des rites de Kantra, jusqu'à ce que la torture du désir devienne insoutenable et qu'enfin l'univers entier s'abolisse dans l'éblouissement de deux chairs devenues une seule. Sheirann poussa un cri délirant qui s'acheva en sourd halètement spasmodique pareil à des sanglots de joie qui s'apaisèrent peu à peu. Elle ouvrit lentement les yeux.

— Mon amour...

Les heures s'envolèrent au rythme des enivrantes caresses ou des paroxysmes aigus et ce fut la jeune femme qui succomba la première à l'épuisement. Elle s'endormit d'un seul coup sans desserrer son étreinte, Arvid demeura encore conscient quelques minutes, contemplant le fin profil enfoui au creux de son épaule, souriant avec tendresse. Ç'avait été sans doute dans le seul but de vaincre ses hésitations et en craignant que le respect l'emporte sur le désir si elle était pareille à Diéna, mais Sheirann lui avait menti : elle aussi était vierge, il était son premier amant...

A son tour il sombra dans le sommeil. Plus tard, alors que le ciel blanchissait déjà, il se réveilla brusquement. Il venait de faire un rêve si intensément vivant et précis qu'il en était devenu tangible réalité. Il lui fallut un moment pour reprendre conscience du lieu où il se retrouvait. Ses yeux se posèrent sur la cascade d'or qui, dans la semi-pénombre, luisait sur sa poitrine.

Il se souvint, reconnut Sheirann, mais tout à l'heure, ce n'était pas la fille rane qui reposait ainsi pelotonnée tout contre lui, c'était une autre. La chevelure était fauve, la peau ambrée... La merveilleuse apparition de la Cité Morte dans ses mystérieuses profondeurs où la panthère, la plus parfaite image de la création animale lui avait révélé la plus parfaite image de la beauté humaine. Hypsa... Ce nom, surgi de sa première mémoire, chantait encore en lui...

Pendant un instant incommensurable, c'était elle qui avait été là, abandonnée dans ses bras. Avaient-ils fait l'amour? Il était incapable de s'en souvenir, à moins qu'elle n'ait été présente depuis le début de la nuit, cachée au cœur des fibres les plus profondes de la chair de Sheirann. En tout cas, lorsque dans le songe il avait cru se réveiller une première fois, il n'enlaçait que Hypsa seule et les murs de la chambre du Ksarès n'existaient pas. Tout autour et au-dessus de leur couple, il n'y avait que le ciel immense où scintillaient de flamboyantes constellations. A son tour elle avait soulevé le voile de ses paupières, elle avait plongé dans les siens ses yeux emplis d'une ardente lumière puis, doucement, elle s'était écartée, dressant tout entière devant lui la splendeur surhumaine de son corps qui maintenant ne se liquéfiait plus en un atroce retour vers la tombe, mais demeurait vivant, frémissant, irradié de joie exaltée. Sans cesser un instant de le fixer de ce regard semblable à un irrésistible appel, elle commença à reculer ou plutôt à décroître, immobile, à s'éloigner, à n'être plus bientôt qu'une minuscule silhouette brillante. Il voulut se lever, courir la rejoindre, mais il ne pouvait faire le moindre mouvement ; il était comme paralysé. Bientôt elle avait disparu. Il n'y avait plus à l'horizon qu'une haute montagne cuirassée de glace, une

cime terminée par une triple pointe aiguë. Ce ne fut que lorsque cette image s'effaça à son tour que l'enchantement se brisa et qu'Arvid se réveilla réellement. Il se dégagea avec précaution de l'étreinte de la jeune fille, marcha jusqu'à la terrasse où la première flèche du soleil levant l'atteignit, l'enveloppa. Il revint dans la chambre, près du lit, s'agenouilla, entreprit par une lente et précise caresse d'éveiller voluptueusement Sheirann, espérant inconsciemment retrouver dans cette chair qui s'ouvrait sous sa bouche le parfum de Hyspa...

CHAPITRE VII

Ce matin-là, Sheirann et Arvid arrivèrent fort en retard à la table du petit déjeuner et dévorèrent littéralement tout ce que Néma et Diéna entassèrent devant eux non sans échanger maints coups d'œil de souriante complicité. Le Strevozh parut lorsqu'ils terminaient, considéra un moment les deux jeunes gens d'un air amusé.

— La journée s'annonce très belle..., remarqua-t-il d'un ton négligent. Ne trouves-tu pas, Sheirann ?

— Oh, oui, père ! C'est merveilleux !

— Arvid semble tout à fait de ton avis, donc tout est bien. Et maintenant, pardonne-moi, mais je vais être obligé de te l'enlever pendant un moment, j'ai besoin de lui.

— A propos du commandant Zdrazh, sans doute ? interrogea le jeune homme. Personnellement, j'ai déjà oublié cet incident.

— Pas moi. Il a commis une faute grave en outrepassant ses droits et en omettant de me rendre compte immédiatement. Ses vingt-quatre heures d'arrêt ont dû le calmer, toutefois elles m'ont aussi permis de réfléchir à son sujet. Une décision s'impose et je tiens à ce que tu sois là.

Sheirann soupira, s'inclina et, la mine boudeuse, disparut vers son appartement, tandis que Nussak emmenait le voyageur dans son cabinet de travail.

— Avant que je fasse entrer cet homme, fit le gouverneur rane en regardant attentivement son hôte, dis-moi franchement ce que tu penses de lui.

— La rencontre n'a guère été agréable pour moi, mon jugement risque donc d'en être faussé. D'autre part, je ne l'ai vu que quelques minutes...

— Je suis sûr que cela a dû te suffire, tu me parais doué d'une remarquable intuition. Il t'a fallu encore moins longtemps pour faire naître la sympathie chez moi et l'amour chez ma fille, c'est donc que tu avais immédiatement éprouvé les mêmes sentiments à notre égard. Parle. Je sais que tu feras abstraction de toute animosité personnelle.

— En ce cas, je dirais que Zdrzh est foncièrement mauvais. Il y a quelque chose de faux en lui.

— Il n'y a pas longtemps qu'il a été affecté à la tête de la garnison, assez cependant pour que j'aie pu l'observer et relever un certain nombre de détails qui m'ont amené à penser comme toi. Incidemment, ce n'était pas lui que j'avais demandé pour me seconder ici, c'était un de mes anciens adjoints. Malheureusement il est tombé gravement malade et Zdrzh, que je ne connaissais pas, a obtenu le poste. Comme il était accompagné par un détachement de renfort, j'en ai profité pour faire venir ma fille en assurant ainsi la sécurité de son voyage ; je peux te dire qu'elle l'a jugé de la même façon que toi. Il ne lui a jamais manqué de respect, mais il lui déplait.

— Tu ne l'avais donc jamais vu auparavant ?

— Jamais. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il vient d'une autre région-frontière très loin d'ici, au nord de l'Empire. Il devra y retourner... Mais voyons-le d'abord.

Un garde introduisit le commandant. Comme Nussak l'avait prévu, il avait recouvré tout son calme. Il salua militairement son chef, lança un bref regard glacé en direction d'Arvid, attendit.

— Pourquoi as-tu ordonné d'enfermer notre visiteur dans un cachot ? attaquas brusquement le Strevosh.

— D'abord, parce qu'il avait frappé l'un de mes soldats, ce qui constituait un outrage envers l'armée, répondit sèchement Zdrzh.

— Ce soldat était en train de violer une jeune fille. Arvid avait non seulement le droit mais le devoir de la défendre. Ton rôle se bornait uniquement à punir le coupable, non celui qui avait raison d'agir comme il l'a fait.

— Il était normal que je le garde à vue en attendant le résultat d'une enquête. Rien ne permet d'affirmer qu'il y a eu réellement tentative de viol, tu n'as pour cela que la parole d'un étranger et celle d'une indigène.

— C'était à moi d'en juger, d'autant qu'il s'agissait d'une affaire extérieure au Ksarès et qui par conséquent ne regarde que moi, gouverneur du territoire. Tu devais m'informer aussitôt, tu ne l'as pas fait.

— J'ai d'abord songé aux mesures de sécurité. Cet homme représentait un danger.

— Pourquoi?

— C'est un espion ennemi. Qui sait si, en se voyant découvert, il n'aurait pas été capable d'un meurtre !

— C'est une grave accusation, Zdrazh ! Sur quoi le fonde-tu ?

— Premièrement, il prétend venir de très loin à l'est, au-delà du désert infranchissable et pourtant il parle notre langue, il y a donc mensonge.

— Tout autour de l'Empire, il y a une centaine de peuples, nous avons fait alliance avec la plupart d'entre eux : trente millions de sujets parmi lesquels de plus en plus nombreux sont ceux qui ont appris le rane. Ta raison est mauvaise.

— Il y a plus, Strevosh ! J'ai servi dans les avant-postes chez les Skanes, j'ai appris là-bas que, plus loin, existe une nation ennemie, celle des Pitks; leur peau est de la même étrange couleur que celle de cet homme...

Arvid sursauta mais Nussak leva la main pour l'arrêter.

— Et cette nation qui se situe à l'extrême nord aurait envoyé un agent pour nous espionner à l'autre bout de l'Empire? A quoi cela pourrait-il leur servir ? Non seulement ils ne sont qu'en très petit nombre, mais s'ils étaient assez fous pour nous attaquer, il leur faudrait encore contourner toute l'étendue de l'empire Houenn pour atteindre le territoire Ghindi. Tu te moques de moi !...

— Et si c'étaient justement les Houenns qui avaient recruté l'un d'entre eux pour nous l'envoyer ?

— Ton cerveau est vraiment tortueux, Zdrazh ! Avoue que tu ne sais plus qu'imaginer pour ta défense, et tais-toi, cela vaut mieux, mon opinion est faite. Tu vas reprendre les arrêts, Palk assurera le commandement à ta place. Dès la première liaison, tu seras reconduit à Sarkand où le Ghraben sera instruit par mes soins des raisons pour lesquelles je te remets en disponibilité.

— Un instant ! intervint Arvid en s'avançant. Me permets-tu de lui poser une ou deux questions ?

— Bien entendu.

Le jeune homme vint se planter en face de l'officier, le fixa

droit dans les yeux.

— Pourquoi es-tu venu en personne dans mon cachot ?

— Justement pour t'interroger plus complètement et confirmer mes soupçons.

— Sans témoin, n'est-ce pas ? Tu aurais pu le faire dans ton bureau, mais tu préférerais que Palk et les gardes n'y assistent pas... Je vais te suggérer une autre réponse : tu avais l'intention de me tuer — ton poignard était déjà dans ta main — après quoi tu aurais prétendu que je t'avais attaqué pour chercher à m'enfuir et que tu n'avais fait que te défendre.

— C'est complètement faux !

— Oh non ! Je peux même te dire pourquoi tu voulais me supprimer : tu avais peur que je sache quelque chose qui te concerne, il fallait que tu t'assures de mon silence d'une façon définitive.

— Calomnie! Je jure que...

Il se tut subitement, les yeux soudain élargis comme sous l'empire d'une incompréhensible terreur. Arvid se rapprocha encore et, d'une voix nette, posa la seconde question.

— *Houn yeo kwan Ilia tchenn mèd an'ang mouhi ?*

Pendant un instant, le commandant demeura immobile, paralysé, puis, avec un cri de rage étouffé, il pivota, s'élança vers la porte. Au même moment, celle-ci s'ouvrait, Nussak avait réagi avec une remarquable rapidité, frappant le gong placé sur sa table. Palk se dressait dans l'embrasement, deux gardes à ses côtés. Zdrash recula, jeta autour de lui un regard éperdu, arracha la chevalière qu'il portait à la main gauche, écrasa le chaton entre ses dents. Il éclata d'un rire de folie qui s'interrompit net, crispa les doigts sur sa poitrine, se cassa en deux, s'effondra sur les dalles. Pendant quelques secondes, son corps se tordit en spasmes violents puis ses yeux se révulsèrent, son visage se marbra de taches livides, un filet de bave coula aux commissures de ses lèvres, il mourut. Arvid, qui s'était penché sur lui jusqu'à l'ultime instant, se redressa.

— Il s'est suicidé... Il n'y avait plus d'autre issue pour lui, c'était lui l'espion.

— L'acte équivaut en effet à un aveu..., murmura le Strevosh. Palk ! enchaîna-t-il d'une voix plus haute, vous voici

maintenant commandant de la garnison. Faites emporter ce corps et qu'on l'enterre. Officiellement il est mort d'une congestion, vous m'avez bien compris? Inutile que l'affaire s'ébruite pour le moment.

Quand la porte se fut refermée et que les deux hommes se retrouvèrent seuls, Nussak se tourna vers Arvid avec un sourire las.

— Je savais que ta présence à cet interrogatoire serait utile... Tu viens de rendre un très grand service non seulement à moi, mais à l'Empire ! C'est une très grande chance pour nous tous que ton lointain monastère contenait tant de trésors de la connaissance humaine et que tu aies pu y être initié à tant de langues étrangères. C'est bien en houenn que tu lui as parlé ?

— Oui. Je lui ai simplement demandé : « As-tu appris le houenn à Kwan ou le parlais-tu déjà quand tu y as reçu tes instructions? » J'avais choisi ce nom de ville au hasard mais il semble que ce hasard m'ait souri.

— Que les dieux en soient remerciés! Je regrette seulement que ce traître ait prévu un moyen infaillible d'échapper à la justice par le poison, j'aurais voulu le forcer à révéler ses secrets. Son histoire est facile à imaginer. Il a dû commencer par s'infiltrer il y a longtemps par le nord, prendre l'identité d'un officier rane à l'occasion des nombreux mouvements de troupes et sans doute après avoir tué le véritable Zdrazh. Ensuite il est monté en grade et a réussi à se faire affecter ici ; ce n'est probablement pas une coïncidence si celui qui devait venir est si brusquement tombé malade au moment opportun. Mais pour quelle raison dans cet avant-poste particulier ? Quelle était sa mission ?

— Quelle qu'elle soit, elle devait logiquement nécessiter qu'il maintienne le contact avec ses maîtres.

— Ce n'était pas difficile. Il y a un peu partout des tribus nomades qui vont et viennent au travers des frontières, un agent de liaison peut toujours s'y glisser... Sauf justement ici, où les montagnes sont un rempart sans fissure.

Arvid demeura une minute sans répondre. Il s'était tourné vers la terrasse, contemplait le paysage d'un regard absent. Il revivait la toute récente scène : il n'avait eu aucune difficulté à poser la question fatidique. Ses facultés supranormales avaient à nouveau joué, lui permettant de « prendre » l'idiome rouge dans le cerveau de l'espion. Mais il s'y était ajouté autre chose, une image, la dernière qui s'était dessinée dans le dernier lambeau de conscience de l'agonisant. Une

très haute montagne glacée couronnée par un sommet trifide — cette même montagne qui s'était découpée dans son rêve lorsque la silhouette de Hyspa s'était évanouie. La même vision. Seulement maintenant, il y avait une toute petite différence. Au pied de ses à-pics vertigineux, un col de neige traçait sa courbe parfaite comme un arc et, sur ses pentes blanches, il y avait une file de minuscules points noirs...

— Infranchissable ?... murmura-t-il en se retournant, je voudrais en être sûr. Tu as dit tout à l'heure que tu avais confiance en mon intuition, n'est-ce pas?

— Tu viens encore de le prouver.

— Alors écoute-moi, car cette intuition me fait penser que le suicide de Zdrazh n'a pas écarté le danger, je le sens au contraire tout proche. J'ai peur, peur pour toi, pour Sheirann.

— Pour elle surtout, n'est-il pas vrai ?

— J'ai couru au secours de Diéna que je ne connaissais pas, et je ne voudrais pas protéger celle que j'aime? Cependant il faut être sûr. Veux-tu convoquer d'urgence les plus anciens du village, ceux qui ont conduit leurs troupeaux le plus haut dans la montagne et qui la connaissent bien? A eux aussi, j'ai une question à poser.

— Tu auras très vite ta réponse. En attendant, je crains que ma fille s'impatiente, tu peux aller la rejoindre. Oh, j'ai encore une chose à te dire avant qu'elle ne sorte de ma tête. Zdrazh a également menti lorsqu'il a parlé des tribus Pitks. Je les connais. Leur peau n'est pas de la couleur de la tienne, ils sont encore plus blancs que nous. Si tu espérais...

— Je l'ai très vite compris et je ne suis pas déçu, rassure-toi. Je *sais* que les miens sont très loin et en même temps très proches; je les retrouverai un jour...

* * *

Amenés par Malièn, le chef du village, cinq Ghindis se présentèrent en début d'après-midi et furent introduits dans le salon de réception du Strevosh. L'un d'entre eux se trouvait être le père de Néma et de Diéna ; dès qu'Arvid parut, il se précipita vers lui, se prosterna, l'accabla de bénédictions. Ses compatriotes se joignirent à lui en un concert de louanges dans lesquelles le jeune homme et Nussak démêlèrent bientôt que la liquidation de Zdrazh tenait presque autant de place que le sauvetage de la jeune bergère. En dépit de la

consigne donnée, la nouvelle s'était propagée comme une traînée de poudre et il apparaissait maintenant que le commandant félon avait été cordialement détesté de tous, tant pour son mépris et sa dureté envers les autochtones que par les extorsions auxquelles il s'était livré. Considéré donc à la fois comme un héros et un bienfaiteur, Arvid était en un seul jour devenu populaire ; tous étaient prêts à le servir, il pouvait compter sur leur sincérité et leur dévouement. Nussak se mit volontairement au second plan, lui laissa la parole.

— Je veux faire appel à vos connaissances de la Grande Montagne, fit le voyageur. Parmi tous les bergers de la vallée, vous êtes ceux qui ont eu l'occasion d'atteindre les alpages les plus élevés, n'est-ce pas ?

— En diverses circonstances, répondit Malièn, en particulier lors des années de grande sécheresse quand l'herbe était brûlée sur les pentes que nous fréquentons habituellement.

— Vous avez donc franchi les crêtes qui nous dominent ici et vous êtes allées plus loin ?

— Jusqu'aux vallons qui s'étendent entre ces pics et d'autres plus élevés : la seconde chaîne, la véritable barrière.

— Au-delà commence le territoire des Houenns ?

— Qu'ils soient maudits ! Heureusement que la glace et le rocher nous en séparent et nous protègent !...

— Ils n'ont jamais apparu dans notre vallée ?

— Jamais depuis ma naissance, affirma le chef du village. Je me souviens seulement que le père de mon père contait qu'il avait trouvé une fois là-haut un cadavre rouge ; un de ces brigands avait sans doute voulu forcer le passage et il avait dû mourir de froid et d'épuisement.

— Bien. Dites-moi maintenant si vous reconnaissez ceci ? poursuivit le jeune homme en déroulant un grand parchemin sur lequel il avait tracé au fusain l'image de sa vision.

La réponse fut immédiate et unanime.

— La Cime des Trois Gardiens ! C'est celle qui ferme la route !

— Elle est certainement impossible à escalader, mais en est-

il de même pour le col qui se trouve à son pied ? Ses pentes semblent raides et doivent être sillonnées par de dangereuses avalanches, mais en plein été, quand le froid de la nuit et la chaleur des rayons du soleil ont rendu la neige compacte ?

— L'autre côté est inaccessible.

— Qu'en sais-tu ? Tu es monté sur la crête ?

— Personne ne s'y est risqué, je répète seulement ce que tout le monde sait.

— Ce que tout le monde croit savoir. En réalité, le versant du nord peut très bien être semblable à celui-ci... Supposons qu'un groupe d'hommes bien équipés, bien entraînés tente l'aventure ; celui qui les a précédés autrefois y avait réussi, mais il était seul et trop vulnérable, il a succombé. D'autres, plus nombreux et secondés par des porteurs, pourraient faire mieux. Je suis aussi d'un pays de montagnes pareilles à celles-ci, je sais ce que je dis.

— Si vraiment une troupe de Houenns cherchait à atteindre le col, ce ne pourrait être qu'en ce moment, murmura Malièn. Le temps est au beau, les nuits claires, les glaciers ont cessé de bouger, mais ça ne durera pas longtemps, la tourmente reviendra bientôt sur les sommets...

— C'est toi qui l'as dit. Si donc ils passaient malgré les Trois Gardiens de la cime, ils n'auraient plus qu'à redescendre de ce côté. Par où ? Et où sortiraient-ils dans la Vallée ?

— Directement sur le plan du village, répondit le père de Diéna. Ils franchiraient un deuxième col qui, en cette saison est complètement dégagé, atteindraient la source du torrent qui se jette ici dans la rivière, le suivraient, traverseraient le défilé et déboucheraient juste au pied du Ksarès. La lune va être pleine et le ciel sans nuages, ils pourraient faire ce chemin de nuit...

— Pareille tentative les conduirait à leur perte ! intervint Nussak jusqu'alors silencieux. Ils ne pourraient être qu'en petit nombre, il faut un cœur exceptionnellement solide et des muscles d'acier pour franchir l'inaccessible. Mes soldats les recevront de belle manière.

— Evidemment. Mais tu oublies qu'ils ne savent pas que Zdragh est mort. Voilà quelle était sa mission : disposer tes hommes de façon à dégarnir la partie des remparts et des abords du côté exposé,

permettre aux Houenns d'arriver sans être vus, leur ouvrir la porte pour qu'ils envahissent la citadelle et s'en rendent maîtres. Au matin, le Ksarès ne serait plus un avant-poste rane, mais le premier point d'appui d'une invasion.

— Ça aurait été un véritable désastre! Mais, dis-moi, mon très cher Arvid, comment as-tu deviné tout cela? Tu n'as jamais eu l'occasion d'explorer ces montagnes...

— Certainement pas, puisqu'il y a seulement quatre jours que je suis entré dans la Vallée et en venant de l'est.

— Cependant tu as dessiné un pic d'une forme très particulière qu'on ne peut voir d'ici et ce dessin était exact, car nos amis l'ont reconnu.

— Je l'ai vu en rêve, ce matin à l'aube, et mes rêves sont toujours prophétiques; comme les langues, ce doit être un don que m'a conféré l'initiation. La vision s'est du reste répétée plus tard et il y avait de petits points noirs sur la pente du col de neige. Une cinquantaine peut-être... Dis-moi, Malièn, s'ils ont rejoint les premiers alpages des vallons au milieu de ce jour, quand termineront-ils leur descente ?

— Ils ne conduisent pas de troupeaux et rien n'entrave leur marche. A trois heures du matin, ils atteindront le dernier défilé du torrent.

Personne ne parlait plus au conditionnel, les termes de vision et d'initiation avaient suffi à chasser le doute dans l'esprit des Ghindis : le voyageur au Triangle d'Or savait ce que nul ne pouvait connaître, sa parole était la vérité. De son côté, le gouverneur rane était un sceptique de par son éducation et sa vie de militaire doublé d'un diplomate, mais ce scepticisme était sérieusement ébranlé ; l'étranger à la peau d'ambre n'était son hôte que depuis vingt-quatre heures et ce court laps de temps avait suffi pour qu'il se révèle un être exceptionnel, hors de toute mesure. Il avait assommé un guerrier en armes, il était sorti de son cachot, il avait démasqué un traître, il avait conquis l'amour de Sheirann... Maintenant, lui aussi en était certain : les Houenns arrivaient.

— Dès que la nuit sera tombée, fit-il d'une voix nette, je ne laisserai au Ksarès qu'un minimum de gardes tous les soldats dont je dispose, une centaine environ, iront occuper les crêtes et la sortie du défilé. Nous laisserons l'ennemi s'engager, pas un n'en ressortira.

— Une embuscade me paraît en effet le meilleur moyen, approuva Arvid, bien que je ne sois guère expert dans ton art. La vie au Lam'Oulanor ignorait les haines et les combats. Puis-je toutefois me permettre une suggestion ?

— Je l'accepte d'avance.

— Il faut que Malièn soit également d'accord. Lui et les siens sont des montagnards, leurs yeux voient très loin même de nuit, leurs oreilles entendent le moindre bruit, de plus ils connaissent chaque sentier, chaque rocher dans les falaises, chaque arbre dans les forêts. S'ils veulent bien se joindre à ta troupe, ils détecteront mieux que quiconque l'approche de l'ennemi, ils sauront où faire rouler les blocs pour déchaîner les avalanches, leur aide épargnera des vies.

— Nous sommes prêts à le faire ! s'exclama avec force le chef du village. C'est notre devoir et nous l'accomplirons pour sauver non seulement le Ksarès mais aussi nos femmes, nos enfants et notre village...

Arvid ne participa pas à l'embuscade, nul n'aurait d'ailleurs compris qu'il se transforme en combattant, ni les Ghindis aux yeux de qui un Initié ne verse jamais le sang de sa propre volonté, ni surtout Sheirann. Quant au Strevos, il avait sans doute été autrefois un héroïque chef de guerre, aujourd'hui ses fonctions politiques et diplomatiques l'obligeaient à envoyer les autres donner et recevoir des coups à sa place, cette règle valait aussi pour son hôte puisqu'il le considérait comme son égal. La soirée fut donc identique à la précédente, sauf qu'à l'heure du repas les deux jeunes gens ne se trouvèrent plus assis face à face mais côte à côte, l'étiquette reconnaissait tacitement leur union. Nussak se retira très tôt afin de veiller en personne aux préparatifs de l'opération et Sheirann n'attendait que cet instant pour entraîner Arvid dans leur appartement.

Ils s'endormirent plus tard que la nuit précédente, la blonde Rane découvrait qu'elle aussi pouvait mener le jeu et reprendre des forces nouvelles aux dépens de celles de son amant, mais aucune énergie n'est inépuisable. Nul rêve ne vint cette fois hanter le cerveau d'Arvid, néanmoins il se réveilla avant la fin de la nuit, réalisant aussitôt la cause de son retour à la conscience : un lointain grondement qui se répercutait en écho dans la vallée. Il ne s'était pas trompé, le commando houenn existait, il avait réussi la traversée du massif, le piège du défilé venait de se rabattre sur lui. Il referma les yeux.

Quand le jour fut venu, il se glissa hors du lit, s'habilla silencieusement, quitta la chambre en laissant Sheirann profondément endormie. Dans le salon, il trouva le Strevosh en compagnie de Palk qui achevait de lui rendre compte ; les deux hommes l'accueillirent avec un large sourire.

— Succès complet, mon cher Arvid ! s'exclama Nussak. La surprise a parfaitement joué, l'ennemi détruit sans la moindre perte de notre côté !

— Aucun n'a réchappé ?

— Il n'est pas impossible que quelques-uns de l'arrière-garde aient pu s'enfuir, fit l'officier, nous ne pouvions songer à les poursuivre dans l'obscurité des forêts, mais on ne les reverra certainement pas de sitôt. Même s'ils tentaient de repasser les cimes et en admettant que pareil exploit soit possible deux fois coup sur coup, ils rapporteront la nouvelle que le Ksarès est trop bien défendu pour espérer s'en rendre maître. Parmi tous ceux que nous avons retrouvés en nettoyant le défilé, il n'y avait qu'un seul survivant et encore est-il sérieusement blessé.

— Ils l'ont transporté ici, enchaîna le Strevosh, il est dans une salle du rez-de-chaussée, sous bonne garde. On l'a pansé et il a repris connaissance. Puisque tu es là et que tu connais sa langue, peut-être pourrais-tu essayer de l'interroger, savoir s'ils ont établi une base de l'autre côté du col de neige et à quelle distance ?

— J'allais le proposer. Si tu n'as plus besoin de Palk, il peut m'y conduire immédiatement.

La pièce servait d'infirmerie ; une grande fenêtre l'emplissait de clarté. Dès son entrée, Arvid aperçut l'homme à la peau rouge ou plutôt cuivrée. Il était allongé demi-nu sur un lit, le crâne et la poitrine recouverts de linges tachés de sang. Les gardes s'écartèrent, le jeune homme se pencha sur lui, prononça quelques mots. Le blessé ouvrit les yeux, fixa son visiteur et soudain son regard s'agrandit démesurément. Sa mâchoire se desserra, un cri rauque jaillit de sa gorge suivi d'un atroce hoquet. Sa tête roula sur l'oreiller, son corps devint immobile. Il était mort.

— Je l'avais jugé en bien mauvais état, murmura Palk, mais je n'aurais jamais pensé qu'il puisse trépasser aussi subitement... On aurait presque dit qu'il a eu tellement peur de toi que son cœur a flanché.

Arvid ne répondit rien. Il se détourna, se mit à monter lentement l'escalier. Oui, le Houenn avait eu peur, mais pourquoi précisément de lui et non des soldats ranes qui l'entouraient ? On ne peut être terrifié à ce point par quelqu'un qu'on n'a jamais vu, *sauf... sauf si on le reconnaît...*

CHAPITRE VIII

Mieux que toute discipline ésotérique, les années avaient enseigné à Nussak la philosophie. Il accueillit le récit d'Arvid avec un haussement d'épaules fataliste.

— Tant pis... Du reste, tu n'aurais probablement pas tiré grand-chose de lui, ces Houenns sont particulièrement hermétiques même sous la torture. J'espérais seulement que le choc de la défaite, joint à la perte de sang, aurait suffisamment amoindri ses défenses pour que tu puisses lire en lui.

— Lire?

— Le mot est mal choisi. Je sais que nul ne peut déchiffrer les pensées, mais ton intuition est tellement exceptionnelle ! Tu avais percé à jour Zdrazh dès le premier instant et ensuite tu as su ce qu'il fallait lui dire pour qu'il s'effondre.

— Je comprends. Malheureusement celui-ci s'est enfui dans l'au-delà sans même que je lui parle vraiment ; je n'avais eu que le temps de lui demander son nom.

— Et il a cessé de vivre... Mon cher Arvid, je bénis le ciel d'être ton ami et non ton ennemi...

Il ne fut plus question de rien pendant les jours qui suivirent. Le Strevosh passait la plus grande partie de son temps enfermé dans son cabinet de travail tandis que Sheirann et Arvid ne vivaient que l'un pour l'autre, réfugiés dans leur amour et entourés de la tendre et attentive dévotion de Néma et de Diéna dont la caressante présence s'intégrait de plus en plus dans leur intimité ; elles estimaient que leur devoir était de faire tout ce qu'elles pouvaient pour aider à leur bonheur — incidemment ce fut ainsi que l'adolescente bergère donna de bon cœur ce qu'elle avait failli perdre dans la prairie ; Sheirann présida au sacrifice que, avec une soumission sans réticence, Arvid accomplit avec l'experte assistance de Néma.

Un mois s'écoula ainsi. Le feuillage des bouleaux commençait à dorer les bords de la rivière quand Nussak, au cours du repas de midi qu'il partageait toujours avec le couple, révéla les décisions qu'il avait mûrement préparées.

— Nous avons un peu vécu chacun de notre côté ces dernières semaines, vous vous suffisez amplement l'un à l'autre et le

bonheur se doit d'être égoïste, sinon il ne serait plus le bonheur. Quant à moi, j'ai beaucoup travaillé, non seulement pour la réorganisation du Ksarès, mais aussi sur le plan de la politique territoriale : cette première collaboration avec les Ghindis pour la défense de la Vallée les a rapprochés de nous et vice versa. Nous avons pris conscience de la communauté de nos intérêts et je suis arrivé à conclure un véritable traité d'alliance avec Malièn en lieu et place du simple protectorat.

— Cela me paraît une excellente chose, approuva Arvid.

— Certainement, mais cela augmente d'autant les responsabilités de l'Empire dont je suis le représentant. D'autre part, il apparaît maintenant que notre avant-poste a cessé d'être une simple extension d'influence jouant un rôle surtout diplomatique, il est devenu un point stratégique. Ce n'est plus seulement une sorte de légation mais une véritable place militaire.

— Parce qu'une poignée de Houenns a réussi à s'infiltrer au travers des montagnes ? s'étonna Sheirann. Si Zdrazh avait pu accomplir jusqu'au bout sa félonie, peut-être ce coup de main leur aurait valu un succès provisoire, mais le Ghraben de Sarkand aurait vite envoyé une nouvelle expédition qui aurait rétabli l'ordre. La barrière des monts est trop escarpée pour que les Houenns puissent compter sur leurs arrières ; ils n'étaient que cinquante, les nôtres seraient venus à mille...

— Certes, notre propre route de progression est pratiquement sans obstacle sérieux, le seul point élevé est le col de l'ouest au fond de la Vallée et il est rarement bloqué, mais cela ne signifie pas pour autant que les Houenns seront incapables de renouveler leur tentative sur une plus grande échelle. Il suffirait que, au lieu d'attaquer directement le Ksarès, ils barrent le défilé en amont, la situation pourrait devenir critique. Dès le lendemain de l'attaque que nous avons pu neutraliser, nos bergers ghindis sont allés reconnaître le trajet jusqu'à la Cime des Trois Gardiens. Les traces qu'ils ont relevées confirment que quatre ou cinq de nos adversaires ont bien échappé au piège et que de plus ils sont repassés de l'autre côté. Le père de Diéna s'est risqué jusque sur l'arête du col de neige.

— Comment se présente l'autre versant? interrogea Arvid.

— Les contreforts de la Grande Montagne barrent la vue. Il semble qu'il y ait des gorges un peu plus bas, mais il aurait fallu qu'il y descende pour reconnaître si elles offraient un passage acceptable ; il n'a pas osé le faire et du reste je le lui avais interdit. Il est possible

que seul un petit groupe mobile puisse s'y aventurer, il est également possible que des régiments entiers réussissent à en faire autant, nous n'en savons rien. Mais en pareilles conséquences, on doit toujours envisager le pire.

— Sûrement pas pendant l'hiver, sourit le voyageur.

— Evidemment. Toutefois, nous ne sommes encore qu'au début de l'automne. Les anciens du village savent prédire le temps et affirment qu'il demeurera beau et sec pendant encore plus d'un mois. Une lune s'est déjà écoulée sans que rien ne se passe, il se pourrait qu'il n'en soit pas de même lors de la prochaine. Supposons qu'ils soient en ce moment en train d'équiper des bases d'approche successives, d'y amener des armes et des provisions afin de permettre à de nombreux combattants de progresser très vite sans s'encombrer d'un ravitaillement qui les attendra à chaque étape, ils dévaleront peut-être à plusieurs centaines. Instruits par l'expérience, ils éviteront le piège du défilé en le contournant et couperont la route de Sarkand.

— J'en conclus que tu as fait le nécessaire pour que la garnison soit renforcée ?

— Exactement. Deux échanges de courriers ont déjà eu lieu entre mon chef et ami le Ghraben Tchémil et moi ; une première colonne de huit cents hommes arrivera sous peu et amènera aussitôt des positions avancées.

— Le passage sera hermétiquement fermé?...

— Il le sera. Mais les conditions ici vont devenir différentes de ce qu'elles étaient jusqu'alors. Le Ksarès sera réellement une citadelle militaire, des engagements sérieux risquent d'être à prévoir. Ta place n'est plus ici, Sheirann, du moins pour quelque temps, jusqu'à ce que la sécurité soit rétablie. Après-demain, un détachement fait route porteur des derniers renseignements que j'ai pu obtenir, il t'accompagnera.

— Mais je ne veux pas m'en aller ! Je n'ai pas peur, surtout auprès d'Arvid. Je ne veux pas le quitter !

— Qui te parle de le quitter ?

— Tu désires que je parte en même temps que Sheirann et avec elle ? questionna le jeune homme.

— Comprends-moi bien, mon fils, je ne te chasse pas, ma

maison sera toujours la tienne, seulement tu n'es pas un soldat de l'Empire, tu as d'autres devoirs que celui de défendre ses frontières. Quand tu as quitté ton pays, tu t'étais donné une mission précise : celle de retrouver tes frères de race ou tout au moins d'apprendre ce qu'ils sont devenus. Je sais que tu ne l'as pas oublié. Tôt ou tard tu reprendras donc ton chemin, fais-le dès maintenant, emmène Sheirann que je te confie. Tchémil vous accueillera tous deux à bras ouverts, il t'aidera dans ta quête ; Sarkand est un grand carrefour de caravanes, des marchands venus de tous les horizons s'y croisent, tu auras infiniment plus de chances là-bas de recueillir des informations qui te seront utiles...

Fort d'une douzaine de cavaliers sous la conduite d'un sous-officier chevronné, le détachement se mit en route le surlendemain en convoyant une file de bêtes de somme chargées de tout ce qui était nécessaire au confort des quatre voyageurs — Sheirann avait tenu à emmener Néma et Diéna folles de joie d'être admises à ce qui était pour elles une fantastique aventure. Non seulement leur maîtresse et leur maître ne les abandonnaient pas, mais elles allaient connaître cette merveilleuse ville du bout du monde : Sarkand.

La remontée de la Vallée dura quatre jours, les étapes étaient réduites à sept ou huit heures seulement pour ne pas fatiguer outre mesure la fille du Strevosh. Chaque après-midi, on dressait les grandes tentes doublées intérieurement d'étoffes qui retombaient pour former des chambres tièdes au sol recouvert de tapis et de nattes et emplies de coussins et de fourrures; un véritable petit palais mobile qui, la nuit venue, se refermait jalousement sur ses hôtes pendant que, à distance respectueuse, les sentinelles montaient la garde.

La quatrième halte eut donc lieu un peu au-delà du large col terminal en contrebas et à l'abri du vent. La vallée descendante s'ouvrait à leurs pieds jusqu'à l'immense horizon des plaines que l'on atteindrait après quatre autres journées. On y croiserait probablement le régiment de renforts attendus par Nussak ; un jour encore et les murailles, les temples, les jardins et les palais de Sarkand se dresseraient devant eux. Mais la roue du destin n'avait pas cessé de tourner.

Cette nuit-là, un rêve vint à nouveau visiter l'esprit d'Arvid, une vision qui ne sembla durer que quelques secondes et qui se réduisit à une seule image : celle de Hyspa. Aucun cadre. Nul paysage autour d'elle. Elle était simplement là, debout, enveloppée d'une tunique claire ornée de broderies dorées. Elle le fixait de son regard intense et lumineux, plein d'un irrésistible appel, le pourpre humide

de ses lèvres s'ouvrait dans l'attente de son baiser. Puis, tout aussi subitement qu'elle s'était montrée, elle disparut et le jeune homme réalisa en même temps qu'il avait cessé de dormir.

Comme la fois précédente, il se glissa très doucement hors du lit, écarta un panneau de la portière. Le jour se levait, au loin les montagnes rosissaient déjà. Sans réfléchir, le cerveau encore hanté de la merveilleuse image, il ouvrit le sac de cuir qui contenait ses vêtements. Le premier qui lui tomba sous la main fut la robe bleue au Triangle d'Or qu'il n'avait plus remise depuis son arrivée au Ksarès et qui semblait l'attendre, soigneusement lavée et repassée par Diéna. Il acheva de s'équiper, sortit, gravit la pente de l'alpage jauni par les premiers frimas et luisant par endroits des minuscules cristaux de la gelée blanche.

Toujours sans raison définie, il se glissa dans le sillon d'un thalweg pour ne pas être aperçu des sentinelles, remonta à nouveau, passa au dévers d'une ondulation de terrain hors de vue du campement. Continuant à décrire un large demi-cercle, il se dirigea vers la ligne du col. Un petit bouquet de mélèzes presque entièrement dépouillés de leur feuillage rougi entourait juste au-dessous une source endormie sous une couche de glace. Tout auprès, une grosse pierre plate semblait l'inviter à un instant de repos. Il s'assit et soudain sentit que sa vue se brouillait. Le paysage oscilla, se mit à tourner autour de lui comme sous l'empire de l'ivresse ; il dut baisser les paupières pour chasser une écœurante sensation de vertige. L'accès n'eut aucune durée appréciable, le sentiment de stabilité revint mais, avant même de rouvrir les yeux, le jeune homme sursauta, se raidit ; un murmure cristallin emplissait ses oreilles. Il regarda à ses pieds.

La source libérée coulait gaiement au milieu d'un parterre d'hépatiques. Le soleil brusquement surgi au-dessus des crêtes tiédissait l'air, un vent léger balançait les branches auréolées de vert tendre. Il les considéra un instant avec une stupeur qui s'atténuait rapidement, promena son regard sur l'alpage émaillé de crocus blancs ou violets, d'anémones et du bleu profond des minuscules gentianes étoilées. Le printemps...

Se dressant d'un élan, il courut jusqu'au sommet de la croupe. Le campement avait disparu. L'herbe était intacte. Pas la moindre trace ne subsistait. C'était donc cela que Hyspa était venue lui annoncer !

Arvid avait franchi un nouveau quantum temporel mais sans déplacement spatial comme au départ de la Cité Morte. Il

reconnaissait chaque détail du paysage, s'assurait qu'il n'avait pas quitté le col séparant les deux vallées. Restait à savoir quand il s'y retrouvait, avant ou après ? La réponse n'allait peut-être pas tarder.

De son poste d'observation, il pouvait voir en contrebas le chemin qui descendait vers l'ouest, vers les plaines de Sarkand. Il distinguait nettement son tracé jusqu'aux limites de la forêt et, à mi-distance, quelque chose était en mouvement : une petite cohorte de cavaliers montant vers le col. Probablement des soldats ranes... Dans une dizaine de minutes ils seraient là et le voyageur pourrait les interroger. Il pouvait même satisfaire plus rapidement sa curiosité, courir à leur rencontre. Toutefois une subite intuition l'en empêcha. Il s'allongea au contraire dans l'herbe de façon à ne pas être vu, intensifia au maximum l'acuité de son regard. Quelques moments plus tard, la vérité se révéla tout entière : Arvid était fixé. C'était bien un détachement de soldats de l'Empire. En tête venait un officier à la cuirasse argentée et à la longue cape bleue déployée sur la croupe de son cheval. Un peu en arrière, une mince silhouette vêtue d'une robe blanche offrait au soleil son frais visage encadré de tresses blondes : Zdrash conduisait Sheirann vers son père...

* * *

Le cerveau en proie à un tourbillon de pensées confuses, Arvid regarda passer à moins de cent mètres de lui l'homme qu'il pousserait au suicide et la femme qui serait son amante passionnée. Il reconnut même dans le rang du détachement Zholnej, le futur agresseur de Diéna. La superposition de tranches différentes du temps avait quelque chose d'hallucinant. Dans trois ou quatre jours, Sheirann atteindrait le Ksarès où il arriverait lui-même deux mois plus tard. Donc en ce moment même, il était en train de quitter le Lam'Oulanor en compagnie de Sorem ? Mais son propre départ s'était passé dans un futur très éloigné, à moins que ce ne fût dans un inconcevable passé ? En tout cas dans une autre séquence. Sheirann... Quel serait son désespoir, sa douleur, quand elle se réveillerait sous la tente pour découvrir que celui qu'elle aimait avait disparu, l'avait abandonnée sans un mot, sans un baiser ? Mais ce moment n'était pas encore venu, elle était là, s'engageant dans la descente vers la vallée, ignorant ce qui l'attendait. Ce ne serait qu'à l'automne... Un automne qui, pour elle, ne viendrait peut-être jamais puisque le saut en arrière d'Arvid remplaçait la blonde Rane sur la route du Ksarès. Était-elle condamnée à recommencer éternellement le même cycle : venir rejoindre son père, rencontrer le voyageur, connaître l'amour, repartir avec son bonheur et, au col, à nouveau descendre pour que la boucle du temps se répète encore et encore?... Une partie de lui-même serait donc aussi

prisonnière de cette boucle fatidique. Le paradoxe échappait non seulement à la raison mais aussi à l'imaginable. Le jeune homme fit un effort violent pour le chasser de son esprit. Après tout, où était la réalité? Il évoqua la scène de la Cité Morte, l'attirante et voluptueuse apparition changée en squelette entre ses bras et pourtant maintenant bien vivante, il en avait une certitude absolue. Elle seule n'appartenait pas au monde de l'illusion ; quand Arvid était né/naîtrait, l'adorable et tendre Sheirann n'était/serait qu'une poussière d'ossements au fond d'un sépulcre...

Le voyageur gagna un point plus élevé pour suivre du regard la marche des cavaliers, les vit dépasser le replat où se dessinaient quelques yourtes de bergers, continuer vers l'aval. Il était encore tôt, Zdragh n'ordonnerait l'étape que beaucoup plus loin. Arvid pouvait à son tour se mettre en route dans cette même direction qu'il n'avait du reste pas l'intention de poursuivre longtemps. Il avait pris sa décision.

Il gagna les yourtes, accepta la rituelle hospitalité, se renseigna sur la topographie de cette partie du massif. Comme il l'avait logiquement supposé, il pouvait, dès cet endroit, abandonner le cours de la rivière, obliquer vers les crêtes et s'engager entre la première chaîne et la seconde qui la dominait. Les troupeaux étaient déjà en train de s'y disperser dans leur lente montée vers les alpages supérieurs. Le voyageur rencontrerait d'autres gîtes et, de proche en proche, atteindrait les hauts vallons dont Malièn avait parlé. Deux longues journées suffirent pour que la Cime des Trois Gardiens découpe sa masse gigantesque au-dessus de lui. C'était bien elle, identique à l'image du rêve et c'était au-delà de ces murailles que la vision de Hyspa s'était effacée.

A la troisième aube, il se lança à l'assaut du col de neige. La pente était vertigineusement déclive, un couloir de glace mais, même sans chaussures ferrées, elle n'était pas insurmontable. Arvid montait facilement et avec une légèreté qui allait en s'accroissant comme s'il était porté par l'air pourtant raréfié. Le phénomène de lévitation se répétait en partie, lui venait en aide. Avant midi, il se dressait sur l'ultime corniche de cristal mince et aiguë comme la lame d'une faucille. La pente qui se révéla sur l'autre versant était moins inclinée que celle de la montée, la neige y était moins dure et plus épaisse, la descente fut une succession de glissades. Il contourna le grand éperon rocheux, la profonde coupure des gorges devinées par le père de Diéna s'ouvrit devant lui. Un torrent écumant et furieux dévalerait là dans quelques semaines, quand les neiges commenceraient à fondre mais, pour le moment, le lit des gorges était à sec et recouvert de blocs entassés que le gel avait délogés des falaises pour former autant de

paliers facilitant la descente. Les escarpements inférieurs étaient encore invisibles mais le jeune homme était certain de ne rencontrer aucun surplomb infranchissable puisque, après les crues, les Houenns remonteraient par cette brèche.

Au crépuscule, il avait dévalé le dernier cône d'éboulis, débouchait au sommet des alpages. Un peu plus bas un arole au tronc épais et tordu par les vents offrait l'abri de ses aiguilles serrées autour d'un creux de rocher. Il s'y blottit, mangea le reste de ses provisions, réussit à dormir.

Au soleil levant, il reprit la descente, s'engagea dans la forêt, découvrit les traces d'un sentier, déboucha finalement au niveau des premières prairies. Un petit groupe de huttes montagnardes était là, non loin s'alignaient des tentes dont l'aspect et la disposition étaient significatifs. Il s'agissait visiblement d'un poste militaire avancé mais non fortifié, donc une base d'étape installée en vue de préparer la tentative projetée. Arvid s'avança délibérément, s'arrêta devant la pointe de la lance de la première sentinelle.

— Que fais-tu ici ? questionna sèchement le Houenn. L'entrée est interdite.

— Conduis-moi auprès de ton chef, j'ai un message à lui transmettre.

— Quel message ? Tu es un étranger !

— Cela ne te regarde pas. Va seulement lui dire que je viens de la part de celui que les Ranés appellent Zdrazh. J'attendrai ici.

Le soldat considéra avec méfiance le visiteur, se décida, entra dans la plus grande des tentes, réapparut en faisant signe d'approcher. Un autre Houenn sortit de l'ouverture, s'avança à sa rencontre. L'étoffe et le cuir de son costume étaient de la qualité qui convenait à un officier. Le jeune homme le dévisagea gravement.

— Quelles nouvelles apportes-tu ? interrogea-t-il en fixant sur Arvid un regard impassible.

— Zdrazh vient d'arriver au Ksarès rane de la vallée Ghindi et il a pris son poste de commandant de la garnison. Toute cette partie préparatoire du plan est donc réalisée.

— Excellent ! fit l'officier dont les traits s'animèrent dans un sourire. Les dernières informations reçues dataient de Sarkand. Le départ pour sa nouvelle affectation n'était pas encore fixé, je suis

heureux qu'aucune difficulté n'ait surgi ensuite. Mais entre, je t'en prie, tu partageras mon repas et tu pourras à loisir me conter le reste...

Le voyageur obéit de bon cœur à l'invitation, la longue marche avait aiguisé son appétit et il eut de surcroît le plaisir de découvrir que la gastronomie locale, bien que très différente de celles auxquelles il était accoutumé, avait d'indéniables qualités.

— Zdrazh est donc prêt à nous ouvrir les portes, reprit l'hôte. A-t-il pu déjà se faire une idée de la configuration de la montagne de l'autre côté de la frontière ?

— Lui non, il faut lui laisser le temps, et il t'enverra sans doute un second message à ce sujet. Mais il ne fera que confirmer ce que j'ai vu par moi-même. Au-delà du plus haut col sous la montagne à trois pointes, il y a d'abord un couloir de glace puis des alpages vallonnés s'incurvant pour remonter vers une seconde chaîne moins élevée que l'on franchit par un col facile. Ensuite il suffit de descendre le cours du torrent. Dans la dernière partie, l'eau s'est creusé un étroit défilé, le mieux sera d'en suivre le fond pour échapper à toute vue jusqu'au moment où le cours débouche dans la plaine juste en face de la citadelle. Ce sera le seul espace à franchir à découvert, mais, bien entendu, il n'y aura pas de sentinelles de ce côté.

— C'est en effet le rôle de notre allié. Comment se fait-il que tu connaisses si bien cet itinéraire ?

— Je viens de le parcourir. J'ai franchi hier le col de neige.

— Est-il possible? Vêtu comme tu l'es, chaussé de simples sandales ?

— Je suis du Grand Nord et je ne crains pas le froid.

— Du Grand Nord ? C'est pour cela que sans être blanche ta peau est si claire...

— Le soleil ne l'a pas brûlée comme la tienne. En tout cas, ce que je viens de faire, tes hommes et toi le ferez aussi bien, pourvu que vous soyez convenablement équipés.

— Nous le serons, sois sans crainte. La date reste la même ?

— La seconde pleine lune après le solstice, les crues de printemps seront terminées, les gorges de la montée à sec, les eaux du défilé à l'autre bout ne te mouilleront même pas les genoux.

— C'est bien cela. Seras-tu des nôtres ou bien retourneras-tu nous attendre avec Zdrazh ?

— Ni l'un ni l'autre. Je ne suis pas un combattant, mais un prêtre.

— Ce triangle d'or est le symbole de son sacerdoce ? Je ne le connaissais pas, toutefois il y a tant de religions dans l'Empire... En tout cas tu luttas quand même à nos côtés, puisque tu ouvres la route à notre conquête.

— Je sers celui que le destin a choisi... Aujourd'hui mon rôle se termine, je retourne vers Kwan.

— Que les embûches soient écartées de ta route ! Te reverrai-je ?

— Oh oui, tu me reverras, je te le promets.

Arvid repartit le même jour, chaleureusement salué par l'officier Houenn qui, en effet, le reverrait bientôt penché sur son lit de douleur et en mourrait...

Arvid avait donc refermé une boucle du temps ; son entrevue avec l'officier Houenn déterminait définitivement la future succession des événements tels qu'ils s'étaient déroulés pour l'amener à sortir lui-même de la chaîne — le déroutant paradoxe était en quelque sorte annulé. Un remous avait troublé le courant du destin, son tourbillon se comblerait, s'effacerait, l'écoulement uniforme reprendrait et le souvenir ne subsisterait que dans sa seule mémoire. Maintenant, il allait parcourir sa véritable route, il savait que ce n'était plus celle de l'ouest.

En s'éloignant de lui pour disparaître progressivement, la vision de son premier rêve l'avait appelé au-delà de la Cime des Trois Gardiens, donc vers le nord ; la seconde image onirique s'était dressée immobile, presque tangible ; elle n'avait pas bougé jusqu'à ce que le réveil l'éteigne. Elle signifiait qu'elle était proche et non à l'autre bout du monde... Tout se reliait clairement à l'étreinte du fantôme de la cité Morte, impliquant qu'il fallait remonter le temps, à présent il n'y avait plus qu'un simple morceau d'espace à parcourir.

Le voyageur se mit donc en marche vers Hyspa, cette sœur de race qui l'attendait en projetant jusqu'à lui le souffle de son âme comme une merveilleuse promesse.

Dès les premiers jours de marche, il constata que, si cette étape devait être comme il l'espérait ardemment la dernière, elle ne serait pas la plus facile. En exceptant l'épreuve du Désert de la Mort où il avait failli succomber, le parcours des plateaux d'herbe thogouls avait été une paresseuse promenade où, dans chaque village, on lui offrait le plus beau logis, les meilleures nourritures, les servantes les plus fraîches et les plus dociles ; il en avait été presque de même dans la vallée Ghindi où l'amoureuse escale du Ksarès avait été un couronnement qui avait presque failli l'enchaîner. Maintenant, tout cela était bien fini, l'empire rouge était un pays dur, fermé ; sans être précisément hostile, il n'était rien moins qu'accueillant. Les lois de l'hospitalité n'étaient guère en vigueur, surtout vis-à-vis d'un étranger ; aucune porte ne s'ouvrait devant lui. Des chiens jaunes, pelés et hargneux, aboyaient sur son passage. Du reste les campagnes paraissaient pauvres et les maisons misérables. Des bandes de pillards les traversaient souvent, pourchassés par des soldats qui ne valaient guère mieux. La méfiance régnait.

Après s'être contenté des baies sauvages des buissons et de

l'eau claire des ruisseaux, Arvid se résolut à suivre l'exemple des moines mendiants qui erraient çà et là en pèlerinage sans fin. Il se procura un bol d'argile grossière, s'accroupit aux croisées des chemins, quêtant l'aumône en échange de bénédictions, recevant ainsi une poignée de maïs, une galette de pain dur ou un petit poisson séché, couchant à la belle étoile et repartant vers celle de ces étoiles qui, immobile dans le ciel, lui servait de guide.

Il avait quitté les derniers contreforts du grand massif, traversait une interminable plaine coupée par des collines basses donc chacune révélait un horizon identique au précédent. Tantôt recouvert de poussière sous le soleil brûlant, tantôt trempé et ruisselant sous les averses, il continuait obstinément, ignorant la fatigue, ne la ressentant même pas. Par deux fois il faillit tomber dans une embuscade de brigands guettant les voyageurs pour les détrousser, mais à chaque occasion une alarme se déclenchait dans son cerveau, l'avertissant du danger. Il faisait un détour, reprenait la route plus loin. Il lui arriva aussi d'heureuses surprises. Il fut par exemple invité un jour à participer à un repas de noces. Le prêtre du village était mort subitement la veille et ce fut lui qui le remplaça pour invoquer la faveur des dieux sur le couple. Il en profita pour manger comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps et repartit riche de quelques piécettes qui lui suffirent pendant une semaine.

Le soleil avait franchi le cap du solstice depuis un mois lorsque enfin les crêtes d'une nouvelle chaîne de montagnes se dessinèrent dans le lointain. Il les contempla le cœur dilaté de joie, envahi par la certitude intuitive que le but était là.

Le lendemain, Arvid commença à gravir les premières pentes de ce massif que les Houennes nommaient Tialoun, s'élevant progressivement pendant trois jours encore jusqu'aux grands alpages. Il passa une dernière nuit au-dessus de la limite des forêts dans une cabane abandonnée et, dès que le soleil eut dégourdi ses membres, s'engagea sur l'herbe fine d'un vallon au fond duquel se découpait la dernière crête. La pente était douce, il avançait d'un bon pas ; en moins de deux heures, il atteignait au fond, juste au-dessous du col, le replat élargi où le ruisseau prenait sa source et, seulement alors, il aperçut ce que le profil du vallon l'avait empêché de voir pendant la montée : un homme était là, accroupi auprès d'un petit feu et préparant son repas. Cette présence d'un autre solitaire dans la montagne lui rappela sa première rencontre à l'entrée de la vallée Ghindi. Le berger qui se livrait à la même occupation l'avait invité, toutefois aucun troupeau n'était en vue et le personnage portait un costume tout différent : une longue robe brune avec un capuchon

rabattu sur la tête et dissimulant sa figure. Néanmoins peut-être se montrerait-il aussi accueillant que l'autre ou en tout cas il pourrait lui donner des indications sur ce qui se trouvait derrière les crêtes ?

Le voyageur s'approcha, prononça une formule de salutation à laquelle l'inconnu, sans changer d'attitude ni se redresser, répondit du même ton.

— Ta route a été longue, ajouta-t-il. Assieds-toi et mange.

— Ton offre est certainement la bienvenue, je t'en remercie.

Il s'accroupit donc à son tour, tira une galette de la cendre, piqua à l'aide d'une baguette pointue un petit morceau de viande et, jusqu'à la fin du repas, observa le même silence que son hôte dont la tête demeurerait inclinée vers le sol. Il accompagna la dernière bouchée de quelques gorgées de thé brûlant, se décida à reprendre la parole.

— Je traverse cette montagne pour trouver ce que le destin m'a promis, mais j'ignore où je le trouverai. Peut-être peux-tu me renseigner ?

L'homme leva lentement son visage, repoussant en arrière le capuchon, révélant les traits burinés et parcheminés d'un vieillard. Ses yeux se fixèrent sur Arvid, s'élargirent et, d'un geste inattendu, il se prosterna par trois fois avant de se mettre sur ses pieds et se tenir debout devant le voyageur dans une attitude de respectueuse dignité. Arvid se leva également.

— Pourquoi me salues-tu de cette façon ? Je ne suis pas d'essence divine...

— Je me suis incliné devant Isvar, le suprême symbole du Triangle d'Or. Je te prie de me pardonner de ne pas l'avoir fait plus tôt, mon regard ne s'était pas attardé sur toi, car il convient que l'hôte demeure un inconnu si cela lui plaît.

— Tu connais donc la signification de ce triangle... Mon Maître m'a ordonné de le porter, mais j'ignore si j'en suis digne.

— Isvar s'effacerait de lui-même s'il était sur la poitrine de celui qui n'a pas le droit de le porter. Je sais que ce n'est pas ton cas, la teinte de ta peau, de tes yeux, de ta chevelure, proclame que tu es le frère de la déesse Lahsmi, tu es semblable à elle.

— Lahsmi... Est-ce une statue?

— Une incarnation vivante. C'est elle que tu veux retrouver ?

— J'ai traversé l'espace et le temps pour la rejoindre. Où est-elle ?

— Dans le temple du monastère de Rashalil où elle est servie, adorée et gardée par les Védís.

— Védís ? Ce mot ressemble à celui de Weidh. Dans ma langue, il signifie Initié.

— C'est ce que ceux-là croient aussi, mais ils se trompent. Initiation veut seulement dire commencement. A partir de là tout reste à apprendre. On croit être devenu un savant alors qu'on ne fait que mesurer, peser, disséquer l'illusion que l'on prend pour la vérité. On s'incline devant l'évidence, « ce que l'on voit » ; sans comprendre que, puisqu'on le voit, il n'existe donc pas. Le seul Initié est celui qui doute, qui refuse et qui cherche. Comme toi-même tu cherches en ce moment.

— Je ne cherche que ma sœur..

— Ton complément, la deuxième pointe du Triangle. Avec elle, tu iras vers la troisième; votre route n'est pas finie.

— Peu importe ce qui arrivera puisque nous nous serons retrouvés. Où est Rashalil ?

— Tout près, de l'autre côté de la crête. Un grand lac, une haute falaise de granit. Souviens-toi que les Védís détiennent la puissance de l'illusion.

— Hyspa et moi sommes la réalité. Merci de m'avoir aidé. Cependant, avant de te quitter, puis-je te demander pourquoi tu l'as fait ?

— Demande-le à toi-même. Toute question ne contient-elle pas sa propre réponse ?

Sans un mot de plus, le vieillard se rassit, rabaissa le capuchon sur son visage. Arvid tourna son regard vers le sommet de la pente, partit à grands pas. Vingt minutes plus tard, le col s'infléchissait devant lui. Il s'arrêta une seconde, se retourna. En bas, le vallon était désert, le vieillard avait disparu, aucune volute de fumée ne s'élevait pour marquer l'emplacement d'un feu. Le voyageur reprit sa marche.

La courbe sommitale franchie, le nouveau paysage se révéla tout entier : une très large vallée étalée trois mille pieds plus bas. La majeure partie en était occupée par un grand lac aux eaux d'un bleu intense autour duquel les montagnes se refermaient sur trois côtés tandis qu'à gauche une petite rivière issue de la nappe descendait vers le lointain horizon des plaines. La falaise de granit dressait sa haute muraille verticale au-dessus de l'extrémité d'amont. Arvid distinguait nettement à sa base les entablements de pierres plus claires dessinant une façade collée contre le roc, avec ses corniches et ses pilastres, la sombre ouverture rectangulaire de sa porte centrale précédée par les séries de marches d'une montée oblique au long de laquelle de minuscules silhouettes allaient et venaient. Le temple de Rashalil. Aucune erreur n'était possible, car c'était la seule manifestation de vie dans le panorama. Tout le reste de la vallée était désert, inhabité. Comme poussé par une force irrésistible, le jeune homme se lança dans la pente de l'alpage.

Il dévala d'abord tout droit jusqu'aux rives du lac le long desquelles s'étendait une ceinture de mélèzes et de bouleaux. Sous la voûte de feuillage, le sol tapissé d'aiguilles sèches formait un tapis élastique sur lequel il avançait rapidement. Le soleil approchait du zénith lorsqu'il atteignit l'extrémité de la bande forestière, là où le fond du lac s'arrondissait à découvert, la masse imposante et verticale de la falaise apparut.

L'architecture de la façade du temple-hypogée se révélait maintenant dans ses moindres détails. D'un bout à l'autre elle était surchargée de bas-reliefs où s'entremêlaient des personnages plus grands que nature, des animaux étranges, des corolles stylisées alternant avec des motifs géométriques. L'une de ces sculptures retint plus particulièrement l'attention du voyageur. Elle occupait à elle seule tout le linteau de la porte et, avec un battement de cœur, Arvid reconnut la silhouette d'une panthère à demi accroupie comme prête à bondir. Sa tête était tournée face à la vallée et il lui sembla qu'elle le regardait, que dans ses yeux de pierre s'allumait cette même flamme verte et dorée qui l'avait enveloppée au fond des ruines de la Cité Morte. La gardienne et le guide, l'animal par excellence, symbole/émanation de la puissance de la vie... Hyspa était là.

Autre chose le frappa ensuite. Le grand escalier qui, lorsqu'il l'avait vu depuis l'arête de la montagne, était animé par le va-et-vient des moines ou des serviteurs du temple, était maintenant désert. Il en était de même pour les prairies environnantes et la courbe de la plage. Aucune silhouette ne se montrait nulle part. Sans doute quelque guetteur avait vu de loin son approche — le jeune homme se

souvenait avoir faiblement perçu la sourde vibration d'un gong au moment où il entra dans la forêt — l'alerte avait été donnée, rappelant à l'intérieur tous les membres de la communauté. Pour obéir à une règle de claustration lors de la venue d'un étranger ou pour mettre le siège de la divinité en état de défense ? En tout cas, la haute porte de bronze était demeurée ouverte, la route libre.

Arvid escalada l'escalier en courant, palier par palier, franchit le seuil, pénétra dans une grande et profonde salle aux murs nus, au sol dallé du même granit que la falaise et dont la seule décoration était le plafond entièrement fait de bois rougeâtre sculpté et incrusté d'argent. A l'autre bout se découpait une ouverture moins grande que l'entrée où s'encastrait une porte également ouverte débouchant dans une seconde salle plus petite que la précédente. Ici les parois étaient ornées d'une frise en relief occupant le tiers supérieur, la clarté provenant du dehors faisait place à une pénombre dans laquelle se noyait cette dentelle de sculptures que le jeune homme ne s'attarda pas à contempler. Déjà il s'engageait dans un nouveau passage au bout duquel palpitait un reflet dont il découvrit l'origine en entrant dans la troisième salle où quatre grandes torchères brûlaient dans les angles.

Cette fois les bas-reliefs occupaient la totalité des parois, superposant des files de silhouettes biscornues que la mouvance des flammes animait bizarrement en une danse d'ombre et de palpitations presque irréelle. Arvid ralentit involontairement le pas, au même moment un sourd grondement retentit. Il comprit instantanément que la porte de bronze de la façade venait de se refermer; le son se répéta plus proche, les passages intérieurs se bloquaient à leur tour, il sut que tout retour lui serait désormais interdit. Le temple s'était changé en piège. Il haussa les épaules avec insouciance, la manœuvre n'avait pour lui aucune importance puisqu'il n'avait pas l'intention de reculer, son seul désir au contraire était de pousser plus avant, et la porte suivante demeurait ouverte. Cette fois le couloir fut plus long, plus grande aussi la salle dans laquelle il débouchait, tout éclairée également : douze torchères étaient alignées tout autour et leur clarté révélait un nombre égal de statues disposées en demi-cercle. Des figures de guerriers rouges au torse nu, à la noire chevelure rassemblée en double tresse, aux membres musclés et dont la main étreignait la poignée d'un sabre à lame courbe. Lorsque la porte qu'il venait de franchir se rabattit derrière lui, il attendit calmement que les statues s'animent. Il savait qu'elles n'étaient pas faites de pierre mais de chair ; que c'étaient des hommes postés là pour lui barrer le chemin et le tuer. En une infime fraction de seconde, il découvrait aussi comment il pouvait lutter contre eux, le Sage à la robe brune le lui avait dit, là-haut : les Védīs étaient les maîtres de l'illusion. Le voile de

sa première mémoire en se déchirant davantage lui apprenait que lui aussi pouvait être illusion. Dès que les guerriers commencèrent à converger vers lui, Arvid entra dans le supranormal.

Dégainant son poignard — non pour frapper mais en geste de provocation — il fonça impétueusement vers le plus proche adversaire qui, aussitôt, abattit son arme en un flamboyant moulinet. La lame ne rencontra que le vide, l'image de l'homme au Triangle d'Or s'était effacée d'un seul coup, dans le même millième de seconde, elle se matérialisait devant un autre, déclenchait l'attaque, s'évanouissait pour se reformer en un autre point et ainsi de suite. Ce n'était plus une simple démultiplication des réflexes qui était en jeu, comme pendant le duel du Péam'hir, c'était véritablement de l'ubiquité. Tout se passait si vite qu'Arvid était physiquement partout à la fois et en même temps nulle part, la mêlée était de plus en plus confuse, devenait un fantastique tourbillon, les sabres se heurtaient, l'acier qui tentait de faucher le profanateur du temple déchirait la chair d'un autre guerrier, une folie meurtrière se déchaînait dans un vacarme de cris de fureur, de plaintes et de râles. Fous d'impuissance et de terreur, incapables de contrôler leur démente, les gardes s'entre-tuaient sauvagement. Arvid se retrouva enfin à l'autre bout devant le nouveau passage, jeta un dernier regard sur la scène hallucinante, referma lui-même la porte sur la sanglante vision...

Le couloir obscur faisait deux angles droits successifs, et malgré l'autosensibilisation de ses rétines, le jeune homme dut tâtonner pour le parcourir jusqu'à ce qu'un nouveau rectangle clair se dessine devant lui. Une salle de plus. Il se demanda quelle épreuve l'y attendait. Une seconde troupe d'assassins rituels ? Ou bien...

Sur le seuil, il comprit : la barrière était d'une nature toute différente, mais non moins dangereuse en dépit de son apparence. Les murs étaient recouverts d'épaisses tentures de velours cramoisi, des tapis de haute laine multicolore étaient étendus sur le sol, les torchères brillaient d'une flamme adoucie. Auprès d'elles étaient suspendues des cassolettes d'où s'exhalait un aphrodisiaque parfum pénétrant comme une enivrante brûlure. Partout des divans sur lesquels, étendues en des poses lascives, douze jeunes femmes nues offraient à son regard un voluptueux tableau. Quand il apparut, elles se levèrent, avancèrent d'une démarche dansante et onduleuse. La lumière jouait sur leur peau cuivrée, caressant des seins fermes et tendus, des hanches pleines et mouvantes, moirait les cuisses bombées qui s'entrouvraient, nimbait les ombres secrètes au bas des ventres souples ; le parfum émané de toutes ces chairs gonflées de la sève du désir s'ajoutait à celui des cassolettes pour se glisser par tous ses pores

et envahir ses reins d'une insoutenable brûlure. Maintenant elles se pressaient contre lui, leurs corps se collaient au sien, leurs bouches et leurs doigts tissaient un inextricable réseau que rien ne pourrait plus rompre. Sortant de son immobilité, Arvid referma ses bras sur celle qui était devant lui, ventre contre ventre. La même tactique s'imposait : attaquer directement un premier adversaire, seulement, cette fois, il ne se déroba pas immédiatement. Le feu que ces expertes courtisanes avaient allumé en lui était trop fort, il fallait le calmer au cours d'une première joute. Il abattit sa proie sur les coussins et, surexcité par les lèvres et les mains des autres penchées sur leur étreinte, la posséda presque sauvagement. Ensuite commença l'affolant tourbillon de l'ubiquité. Chaque fois que l'une croyait l'enfermer dans l'étau de ses cuisses, il était entre les bras d'une seconde et ces bras ne se refermaient pas sur lui, il était en train d'échapper à une troisième après une provocante caresse. Une quatrième était sûre de le tenir enfin, et sa bouche avide passait au travers de lui pour se coller à la chair de l'une de ses compagnes. Au bout d'une dizaine de minutes de ce jeu, quand Arvid se retrouva enfin devant la tenture masquant la deuxième issue, le spectacle évoquait curieusement celui qui avait terminé le combat dans l'autre salle, sauf que les râles qui montaient des corps enchevêtrés n'exprimaient plus les souffrances de l'agonie, la folie qui tordait les membres enlacés n'était plus sanguinaire, le déchaînement érotique explosait dans un immense spasme de volupté. Sentant que ce tableau trop expressif réveillait son désir, il se hâta de disparaître.

* * *

Au bout de quelques pas rapides, le couloir s'élargit, une clarté encore plus intense que celle du piège sensuel parvint jusqu'à lui au travers d'une grande porte. Au moment où il l'atteignait, un fracas résonna juste derrière lui, une lourde herse de métal venait de s'abattre, fermant définitivement toute retraite. A nouveau il haussa les épaules, la certitude intuitive qu'il n'avait plus que quelques pas à faire était trop forte pour que l'idée de reculer puisse même l'effleurer. La salle qui s'offrait maintenant à son regard était de loin la plus grande de toutes, la plus magnifiquement décorée aussi ; ce ne pouvait être que la dernière. De longues rangées de luminaires fixés aux murs se reflétaient sur la cinquantaine de mètres du dallage aussi blanc qu'un tapis de neige, éclairaient les fresques polychromes, les bas-reliefs, le plafond en caissons dorés. Au fond, en face de lui, une estrade encadrée de tentures occupait toute la largeur et supportait au centre un trône d'or surélevé par trois marches ; au-dessus de ce trône se répétait l'image de la panthère sculptée avec un tel art qu'elle paraissait vivante ; ses yeux faits de deux scintillantes émeraudes

luisaient ardemment. La nef était vide et silencieuse, semblable à un théâtre où le rideau allait se lever. Il régnait dans cette immobilité tendue une atmosphère d'attente presque angoissante qui contraignit le voyageur à s'arrêter et demeurer hésitant sur le seuil. Déjà la scène s'anima.

A chaque extrémité de l'estrade, un pan de la tenture se souleva et les Védīs parurent, quatre venant de la droite, quatre de la gauche, tous vêtus de longues robes violettes. Ils s'alignèrent symétriquement par rapport au trône. Ensuite vint celui qui devait être le Grand Maître de Rashalil ; son costume était rouge écarlate et sa tête couronnée d'une mitre d'argent incrustée de pierreries. Il gagna majestueusement le centre, au pied des trois marches, fit face à la salle et à la lointaine silhouette d'Arvid avec une hiératique impassibilité. Enfin, ce fut le tour de Hyspa qui, comme dans un ballet bien réglé, sortit du fond, gravit les marches, demeura un instant debout, dominant les Védīs, souriante, tendant vers lui ses yeux baignés d'une indicible lumière. Elle était vêtue d'une tunique d'or tissée comme une résille au travers de laquelle transparaissait l'adorable perfection de son corps ambré. La masse fauve de sa chevelure aux boucles brillantes retombant sur les épaules était sommée d'un diadème d'émeraudes.

— Arvid..., murmura-t-elle. Te voilà enfin!...

Ses lèvres avaient à peine bougé, sa voix n'était qu'un souffle, mais il l'entendit aussi clairement que si elle était déjà dans ses bras. Il allait s'élancer lorsque le personnage central leva la main en un geste impérieux.

— Sois maudit, profanateur ! fit-il d'une voix de tonnerre. Tu as pris l'apparence de la déesse Lahsmi en croyant nous tromper, nous faire croire que tu es son frère et son époux, mais tu n'es qu'un impur démon ! Par les artifices de ta noire magie, tu as réussi à pénétrer jusqu'à l'entrée du lieu sacré, tu n'iras pas plus loin !

Le dernier mot de l'imprécation vibrait encore quand un long grincement se fit entendre suivi d'un bruit mat et étouffé ; sur son entière largeur et sur une longueur de vingt mètres, tout le milieu du dallage avait disparu, s'était enfoncé dans le vide, à sa place il n'y avait plus qu'un immense rectangle béant, un gouffre noir du fond duquel montait le son lointain d'un clapotement liquide.

— L'abîme s'est ouvert devant toi ! reprit le prêtre, et, derrière, les portes sont fermées. Je te condamne à demeurer là où tu es pour y périr de faim et de soif ! Contemple celle que tu as voulu

nous enlever et sur qui ta main ne se portera jamais. Son inaccessible beauté te torturera jusqu'à ton dernier souffle ! A moins que tu ne te donnes des ailes...

— N'est-ce que cela ? Tu te prétends le maître des mystères et tu ne sais même pas ce que peut l'amour !

Là-bas, devant le trône, Hyspa tendit les bras vers lui. Il répondit à son appel. Se lançant en avant, il se mit à courir, droit vers l'estrade, droit aussi vers le gouffre. Au moment où il en effleurait le bord, ses jarrets se détendirent, toute pesanteur annulée son corps s'envola, décrivit une longue trajectoire à la vitesse d'un bolide, vint percuter le grand prêtre figé de terreur qui roula au sol, heurtant durement le socle du trône, tandis que sa mitre rebondissait sur les marches. Arvid le saisit à mi-corps, le souleva au-dessus de sa tête.

— Ta malédiction ne pouvait m'atteindre, donc elle retombe sur toi ! gronda-t-il.

Raidissant ses muscles, il projeta son fardeau au-delà du bord de l'estrade, dans l'abîme où il disparut. Quatre secondes plus tard, dans la nuit des profondeurs, l'eau lisse et noire se refermait sur lui. Le voyageur tourna un regard glacé vers les huit Védīs paralysés d'effroi.

— Vous êtes ses disciples, votre devoir est de partager son destin et le suivre dans la chaîne des réincarnations. Cependant vous êtes libres de refermer la trappe et vous en aller car, si ce temple est profané, ce n'est que par votre présence.

Ils se redressèrent lentement et l'un d'entre eux prit la parole.

— Le gouffre ne se refermera pas et rien ne nous rattache plus à cette vie puisque nous perdons Lahsmi. Si tu es son frère, tu resteras son seul adorateur ; si tu es un démon, le dieu suprême te jugera...

Se rassemblant, ils descendirent de l'estrade, s'avancèrent, disparurent dans l'éternité. Arvid soupira, se retourna, Hyspa était tout près de lui, radieuse, transfigurée.

— Je t'ai vu trois fois en rêve, murmura-t-elle, trois fois je t'ai appelé car je savais que nous étions destinés l'un à l'autre et que tu devais venir.

Le sang d'Arvid battit plus rapide dans ses artères, les mots prononcés par la jeune femme n'appartenaient pas à la langue houenn, non plus qu'au rane, au ghindi ou au thogoul, mais il les comprenait

sans avoir eu besoin de les prendre en elle ; ils étaient déjà en lui ou, plutôt, ils se matérialisaient maintenant. Ce langage était le leur à tous deux, celui de leur naissance, de leur première mémoire. Pour elle aussi, c'était une révélation. Elle haussa les sourcils de surprise, accentua son sourire avec une sorte de joie enfantine.

— La première fois, répondit-il, la panthère m'avait guidé, et peut-être était-elle toi ? Tu as été dans mes bras en une inoubliable étreinte.

— Mais si brève... Tu t'es transformé en un tout petit bébé et tu as disparu dans le néant.

— Nous étions séparés par le temps. La seconde fois...

— La seconde fois, j'étais dans un autre corps ; il se nommait Sheirann. J'ai été heureuse jusqu'à ce que je me détache de toi et que je revienne ici, mais désormais j'étais sûre que tu vivais. Ensuite je ne t'ai revu qu'un moment : tu t'es levé et tu t'es mis en marche.

— Vers toi.

— Et maintenant nous sommes l'un à l'autre pour toujours. L'Univers nous appartient.

— Il nous appartiendra.

— Oui. Je sais que nous avons été réunis parce que nous avons une mission à accomplir ; c'est une certitude qui m'apparaît soudain, mais j'ignore d'où elle vient et ce qu'elle signifie...

— Je suis pareil à toi, le voile n'est pas encore complètement levé. Qu'importe, puisque rien ne peut plus nous séparer ! La vérité se manifesterait quand le temps sera venu.

— Alors ne pensons plus à rien d'autre qu'à nous-mêmes. Viens ! Derrière cette tenture se trouve mon domaine, la résidence où la déesse Lahsmi a vécu entourée par douze belles suivantes attentives.

— J'ai bien peur que tu ne puisses plus compter sur elles, elles sont de l'autre côté du gouffre.

— C'était le piège le plus dangereux, n'est-ce pas ? Mais nous n'avons plus besoin d'elles, c'est moi qui serai ton amoureuse servante...

La draperie de velours se referma sur le couple et la ronde enchantée des heures se mit à tourbillonner comme un surhumain maelström d'extases infinies. Arvid était Hyspa. Hyspa était Arvid. Ils n'étaient plus qu'une seule chair, une seule âme confondue dans une seule implosion abolissant l'espace et le temps...

— Je sais maintenant ce qu'est le bonheur, fit Hyspa d'une voix grave, je l'avais deviné alors que nous n'étions que des illusions qui se cherchaient au travers de l'infini. Mais je n'imaginai pas que la réalité soit aussi bouleversante. N'être plus qu'une joie extasiée et savoir que tu es une joie pareille, me fondre en toi et toi en moi jusqu'à ne plus savoir si je suis l'amante ou l'amant puisque tous tes sens sont les miens...

— Il ne pouvait en être qu'ainsi, mon amour. Ne savais-tu pas que nous sommes les deux moitiés d'un seul être? Nous sommes nés ensemble, sœur et frère jumeaux. Un incestueux androgyne...

— Nés ensemble... Où, quand? Qui nous a séparés ?

— Trois questions auxquelles je ne puis répondre. C'est pour découvrir ces réponses que je me suis mis en route. Je voulais retrouver mes pareils par la race et savoir enfin quel sang coulait dans mes veines. Mais toi, Hyspa, d'où viens-tu ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Aucun souvenir de ma première enfance ne m'est resté, ma vie commence lorsque j'ai été recueillie dans le temps de Rashalil. Je n'étais alors qu'une fillette impubère que les moines ont trouvée toute seule, errant au bord du lac. Je ne me rappelais de rien, mon esprit était vide. Les prêtres m'ont élevée puis, sans doute parce que la couleur d'or pâle de ma peau, de notre peau, ne ressemble à nulle autre, ils m'ont divinisée sous ce nom de Lahsmi. J'ai été initiée aux mystères d'une religion où j'incarnais l'amour et la sexualité, mes suivantes étaient mes prêtresses expertes et dociles, le Grand Prêtre était le seul homme qui avait le droit de m'approcher aux nuits de pleine lune. C'était un être pervers et à demi impuissant. J'avais fini par croire que la volupté était exclusivement féminine ; la vérité ne m'est apparue que lorsque j'ai su que tu existais. Depuis, je t'attendais. Et toi-même, quel est ton passé ?

— Le même que le tien. Moi aussi j'ai été recueilli vers l'âge de dix ans, seul et abandonné dans un immense océan de prairies. Il y avait aussi un monastère, mais très différent de celui-ci, beaucoup plus ouvert et humain. J'y ai reçu toutes les initiations jusqu'à ce que son chef spirituel me conseille de partir pour tenter de remonter à la source de mon destin. Comme toi, un voile cache ma première mémoire. Il a commencé à se soulever. Au long de ma route, j'ai appris que je possédais des facultés supranormales ; sans elles je ne

serais jamais arrivé à Rashalil. Avec elles nous irons plus loin, tout nous sera révélé.

— Ai-je aussi une première mémoire riche de tous tes dons ?

— Certainement, puisque nous sommes à la fois identiques et complémentaires. N'as-tu pas été capable de donner ta forme à ta pensée pour venir au-devant de moi au travers de l'espace et du temps ? N'as-tu pas, au même instant que moi, retrouvé ce langage qui est le nôtre et que nous n'avons pu apprendre qu'à notre premier âge ? Ton voile aussi commence à se déchirer. Il est temps de quitter cette sombre caverne, sortir en pleine lumière, marcher main dans la main vers la promesse de l'avenir.

— Je suis prête, Arvid. Toutefois, si nous devons affronter le monde, je pense qu'il est bon que nous ne soyons pas démunis de tout. Le trésor de Lahsmi est le mien. Regarde...

Hyspa ouvrit un coffre et Arvid eut un cri d'admiration ; le meuble était plein jusqu'au bord de splendides pierres précieuses étincelant de mille feux sous la lumière des lampes. Une fabuleuse richesse dormait là.

— Il y aurait de quoi acheter un empire tout entier, sourit-il. Qu'en ferions-nous ? Prenons-en simplement une ou deux poignées et surtout des petites, personne n'aurait les moyens de nous acheter les plus grosses... En tout cas ton idée est bonne. Dans la dernière partie de mon voyage, j'ai vécu en mendiant ; il ne faut pas que tu connaisses le même sort.

— Mendiante ou prêtresse..., pourvu que je sois avec toi... Partons maintenant.

Ils quittèrent l'appartement, franchirent la porte donnant au centre de l'estrade, s'arrêtèrent stupéfaits devant le mur de profonde obscurité qui se dressait devant eux. Accoutumés à la vision nocturne, les yeux d'Arvid réagirent très vite, Hyspa fut un peu plus longue, mais le même phénomène se déclencha bientôt dans ses nerfs optiques ; elle poussa une légère exclamation.

— Je vois !... Mais que s'est-il passé ? Tout a disparu !...

Il n'y avait plus de tentures sur les murs sombres et luisants d'obscurité. Plus de tapis sur l'estrade réduite à des blocs de pierre nue, seul le trône d'or demeurait au sommet des marches fendues,

mais il était disjoint et démembré, le dossier et les accoudoirs gisaient sur le sol. Ils s'avancèrent prudemment jusqu'au bord, la grande trappe était toujours ouverte à leurs pieds, le murmure lointain de l'eau noire montait jusqu'à eux. Hyspa frissonna.

— Pourrons-nous franchir l'abîme? Tu l'as fait en venant...

— Tu n'en as même pas été étonnée, n'est-il pas vrai ? Tu sentais intuitivement que défier les lois de la pesanteur est possible pour nous. Prends ma main, exprime en toi la volonté d'atteindre l'autre bout de la nef... Sautons !

Ils décrivirent ensemble la longue courbe, atterrirent au seuil du souterrain où, avec un rire de victorieuse allégresse, la jeune femme embrassa Arvid.

— Je suis bien ce que tu es !

La herse de métal n'existait plus, seuls des amas de rouille incrustés dans ses rainures témoignaient qu'elle avait barré le passage. Les portes suivantes étaient également détruites ; le couple entra dans la salle où avait été tendu le voluptueux piège des courtisanes. Les murs tachés d'humidité noirâtre étaient nus comme le sol de pierre, tentures, tapis, torchères et cassolettes avaient disparu.

— Tu ne m'as pas dit comment tu as vaincu mes prêtresses. Tu les as épuisées jusqu'à ce qu'elles s'endorment ?

— Je ne suis pas infatigable à ce point ! Je les ai poussées à se satisfaire entre elles tandis que je m'enfuyais.

— Sans même l'aumône d'une étreinte ?

— Juste une seule avec la première, il fallait que je reprenne mon sang-froid. Tu ne m'en veux pas ?

— Je t'admire, au contraire. A ta place, je crois que je me serais attardée davantage...

La salle des guerriers était aussi vide que la précédente. Arvid n'évoqua pas la scène dont elle avait été le théâtre, le souvenir qu'il en conservait était par trop déplaisant. Les dernières pièces d'antichambre étaient également désertes. Une clarté diffuse commençait à pénétrer jusqu'à eux, grandissant jusqu'à ce qu'ils atteignent le premier hall. La haute porte de bronze de la façade n'était plus là ; ils passèrent le seuil et le paysage inondé de soleil s'étendit devant eux. Leurs yeux s'élargirent en le contemplant.

Les lacs et les montagnes étaient inchangés, mais ils n'étaient plus inhabités. Sur la droite, à moins d'un kilomètre, se dressait un groupe de bâtiments aux murs roses et aux toits de tuiles vernissées. Tout autour, des prés et des champs cultivés descendaient jusqu'au bord de l'eau où quelques barques étaient amarrées. Au loin, sur la rive septentrionale, d'autres habitations se massaient ; une petite ville. Une autre, plus importante, se dessinait au travers de la brume légère, tout au fond à l'extrémité de la nappe bleue.

— Ce n'est tout de même pas un rêve ? murmura Hyspa.

— Non. Ce que nous voyons est bien réel. J'ai compris ce qui était arrivé dès l'instant où nous sommes sortis de ta chambre pour trouver le temple vide et mort. Pendant que nous étions dans les bras l'un de l'autre, nous avons été projetés dans le temps.

— C'est encore la manifestation d'une faculté supranormale ? Nous sommes capables d'aller à notre guise dans le passé ou l'avenir ?

— A notre guise, je n'en sais rien. Je connais ce phénomène parce que je l'ai déjà éprouvé deux fois, seulement je n'ai pas eu conscience que ma volonté y soit pour quelque chose. C'étaient plutôt comme des réajustements temporels qui me ramenaient vers le moment où tu vivais. Cette fois nous avons subi ensemble le déplacement, vers le futur sans doute, puisque Rashalil est en ruine et la vallée qui fut déserte est peuplée.

— Tu es venu me chercher et tu me ramènes dans ton époque ?

— Ce n'est pas encore elle. Quand je vivais au Lam'Oulanor, il n'y avait pas d'autre pays existant sur la planète. Nous n'avons fait qu'un pas... La sensation est bouleversante, n'est-ce pas, pour toi qui ne l'avais jamais éprouvée?

Elle fronça les sourcils, leva vers lui un regard lointain.

— Jamais, dis-tu?... Une image très vague, très floue semble émerger des profondeurs de mon esprit, mais je ne parviens pas à la fixer. Je vois des murs, une grande place... J'entre quelque part, des ombres tournent autour de moi, elles me font peur... Je cours et soudain il n'y a plus rien que des arbres, de l'herbe, de l'eau... Etait-ce un cauchemar ou?...

— Une première lueur traverse le voile. Tu es donc venue à

Rashalil non pas seulement d'ailleurs mais aussi d'un autre temps, c'est pourquoi il fallait que je te suive. Nous retrouverons ensemble la route que nous avons parcourue solitaires, mais d'abord il faut faire le point comme des navigateurs perdus sur un océan inconnu. Approchons-nous des maisons, nous interrogerons les gens et on nous recevra peut-être amicalement.

Au long du chemin qui menait vers les bâtiments, ils aperçurent les premiers autochtones : un berger, des paysans au travail dans les champs, un homme conduisant une charrette de foin, un groupe de femmes bavardant autour d'une fontaine et qui les regardèrent avec curiosité. Hyspa haussait les sourcils d'étonnement.

— Mais on ne voit pas de Rouges ! s'exclama-t-elle. Ils ont tous la peau jaune ! Je n'avais jamais vu les pareils.

— Moi si, mais c'était bien loin d'ici. Le dialecte dans lequel jacassaient les femmes ressemble vaguement à celui du peuple Ghindi par l'intonation, mais il est différent.

— Pour moi, il est parfaitement incompréhensible. Comment pourrions-nous leur parler ?

— Aucune difficulté. Tu vas découvrir que nous possédons aussi le don des langues. Le premier que nous aborderons, fais comme moi, regarde-le bien dans les yeux et son idiome deviendra le tien.

Le sujet choisi se trouva être un homme d'âge mûr vêtu d'une tunique grise et de pantalons de même étoffe. Il était assis devant la porte d'une petite maison à l'entrée d'un parc fleuri autour duquel étaient disposés les autres bâtiments. A leur approche, il se leva avec courtoisie, les dévisagea l'un après l'autre et Arvid sourit en entendant la petite exclamation qui s'échappait des lèvres de sa compagne qui venait de « prendre » le répertoire oral du personnage.

— Que désirez-vous ? interrogea ce dernier. Je vois que vous êtes des étrangers.

— Nous venons en effet de loin, répondit le jeune homme ; nous ne connaissons pas cette vallée. Pouvons-nous demander l'hospitalité avant de reprendre notre route ?

— Il y a une auberge dans la ville que vous voyez là-bas, mais la maîtresse du domaine vous accueillera certainement au passage. Elle vit dans la grande maison qui est au fond du parc ; je ne suis que son intendant. Vous veniez du fond du lac. Est-ce le vieux

temple de la falaise qui attirait votre curiosité ?

— Nous y avons jeté un coup d'œil, fit Hyspa avec un accent de gaieté dans la voix. Il paraît très ancien.

— Plus de dix siècles, à ce qu'on raconte; vous n'y êtes pas entrés ?

— Juste dans la première salle, il faisait trop noir au-delà.

— Il ne faut pas s'y aventurer. Autrefois vivaient là des prêtres rouges qui servaient une déesse cruelle. Leurs esprits hantent encore les profondeurs et attirent les imprudents dans un gouffre.

— Une déesse sanguinaire? murmura la jeune femme en donnant un léger coup de coude à Arvid.

— Vous parlez de Rouges, enchaîna celui-ci. N'y a-t-il pas ici une race de cette couleur ?

— Elle a existé mais d'autres sont venus, des guerriers qui avaient la peau blanche et qui les ont chassés très loin vers l'est au-delà des mers. A notre tour nous avons repoussé les Blancs. Ce pays est à nous de l'Orient jusqu'à l'Occident ; c'est l'Empire de Hia. Mais pardonnez à mon bavardage sénile, vous trouverez Dame Tsi'lyô sur sa terrasse d'été ; il est l'heure du déjeuner.

La maîtresse du lieu y était effectivement à demi allongée sur les coussins d'un fauteuil pendant que des servantes dressaient le couvert sur une table de marbre rose très basse. En voyant apparaître le couple, elle se leva, s'avança à leur rencontre.

— Des voyageurs étrangers au fond de ma vallée perdue ! fit-elle d'une voix chantante. Vous avez certainement dû vous égarer, mais je suis reconnaissante au hasard qui vous a conduits ici.

Vêtue d'une longue robe orangée d'arabesques bleues et échancrées sur le côté jusqu'à mi-cuisses, Tsi'lyô n'était plus de la première jeunesse, mais son corps à peine empâté conservait une grâce souple et des lignes séduisantes. Sa peau était fine, son visage lisse, ses yeux amincis brillaient comme des escarboucles, ses lèvres d'un rouge sombre s'entrouvraient en un chaud sourire sur l'émail de dents très blanches; ce sourire corrigeait ce que ses traits et son front bombé avaient d'un peu trop volontaire, son minuscule nez retroussé ajoutait un détail inattendu et enfantin. Une femme qui paraissait habituée à se faire obéir, mais qui savait aussi redevenir une femme...

— Voici mon épouse Hyspa, fit le jeune homme en s'inclinant. Mon nom est Arvid.

— Votre femme, Arvid ? Etes-vous sûr que ce n'est pas plutôt votre sœur ?

— L'un exclurait-il l'autre ?

— En vous regardant, je dirais plutôt qu'il le complète. Soyez les bienvenus, on va apporter des coussins pour vous, nous allons déjeuner ensemble. Plus tard, si vous le désirez, vous me direz qui vous êtes et pourquoi vous êtes si loin du pays inconnu où les hommes et les femmes peuvent être aussi beaux que vous l'êtes...

*
* * *

Sur le confortable étalement des coussins de soie, les voyageurs s'accroupirent en face de leur hôtesse et constatèrent bien vite que, pour les membres de la caste fortunée tout au moins, l'acte de nutrition était considéré comme chose importante méritant qu'on lui consacre une très appréciable partie de son temps — pendant plus de trois heures les servantes ne cessèrent d'apporter et de remporter une invraisemblable quantités de plats, de sauces et de cruches de vin parfumé ; viandes, gibiers, poissons, légumes, épices, sucreries, confitures, il y avait de tout, les éléments les plus divers se mêlaient en des combinaisons parfois déconcertantes mais souvent exquises. Les règles du savoir-vivre hia semblaient imposer aux convives de picorer seulement quelques-uns des morceaux les plus délicats de chaque mets, toutefois ils étaient si nombreux que l'appétit le plus féroce finissait par être calmé ; les assiettes repartaient aux trois quarts pleines aussitôt remplacées par d'autres en une sorte de ballet continu. Le feuillage en tonnelle atténuait la chaleur du soleil, l'air vibrait de parfums et de chants d'oiseaux. Dans un angle de la terrasse, un éphèbe en courte tunique claire jouait en sourdine d'un instrument à dix-huit cordes ; tout concourait à créer une délicieuse ambiance.

En parfaite maîtresse de maison Tsi'lyô s'efforçait de ne parler que de choses impersonnelles, mais Arvid devinait facilement qu'elle était dévorée de curiosité à l'égard de ses étranges invités si différents de toutes les races qu'elle pouvait connaître et qui pourtant parlaient si parfaitement sa langue. Il résolut de ne pas la faire languir et, ce qui devenait pour lui une habitude, de bâtir une histoire plausible à l'aide de demi-vérités. Une allusion à la longueur de la route qu'ils avaient dû faire pour atteindre le lac lui permit d'enchaîner.

— Il est vrai que nous venons de loin et les étapes n'ont pas

toujours été aussi agréables que celle-ci. Derrière ces montagnes qui nous dominent, s'étend une très longue plaine qui se termine au sud par une seconde chaîne beaucoup plus haute.

— Le massif de Koramène ? J'en ai entendu parler.

— Notre point de départ se trouve encore bien au-delà. Il nous a fallu franchir aussi des déserts.

— Je sais que le monde est immense... Ce serait donc aux approches de l'océan du Midi que vit votre peuple à la peau d'or tendre et aux yeux d'aigue-marine ?

— Hélas non. Je veux tout vous dire, belle Tsi'lyô. Nous sommes des enfants perdus et nous ignorons où se trouvent nos parents et nos frères de sang.

— Quel terrible sort ! Dans quelles circonstances avez-vous été abandonnés ?

— Nous étions beaucoup plus jeunes, alors, et nos souvenirs sont confus. Un naufrage sur une côte inhospitalière, des tribus belliqueuses auxquelles nous aurions pu échapper par miracle, seuls survivants ? Comme le corps panse ses blessures, la mémoire se cicatrise sur les scènes pénibles. L'insouciance de l'enfance fait le reste.

— Oui. Il est des souvenirs qui ne doivent pas hanter l'esprit. Mais comment avez-vous pu vivre, ensuite, après ce drame ?

— Nous avons été recueillis dans un monastère au cœur d'une troisième chaîne de montagnes plus à l'est. Nous y avons été élevés.

— Ce triangle d'or sur votre poitrine est un insigne religieux ?

— Un simple symbole ; je ne suis pas un prêtre. Nous avons été de simples élèves studieux, nous avons appris tout ce qu'un homme et une femme de notre rang doivent savoir y compris des langues étrangères comme la vôtre. Nous nous préparions au grand voyage.

— A la recherche du lieu de votre naissance et de votre famille, n'est-ce pas ?

— Oui. Nous avons grandi au milieu d'étrangers, partout où

nous passons nous sommes des étrangers. Nous voudrions enfin avoir la certitude que nous ne sommes pas seuls de notre espèce, que nos semblables existent.

— Et vous vous êtes lancés dans cette incroyable aventure !... Que ne donnerais-je pas pour pouvoir vous aider!...

— Vous avez certainement de nombreuses relations, intervint Hyspa. Vous n'avez jamais entendu personne faire allusion à un peuple de notre couleur ?

— Jamais. Et pourtant je suis bien placée pour savoir à quoi ressemble le monde même bien au-delà des frontières de Hia. La ville du bout du lac est un important marché où se croisent des caravanes de marchands venus de tous les horizons. Je suis moi-même propriétaire de plusieurs d'entre elles. Mes agents vont partout chercher les fourrures, les cuirs, les étoffes, les épices, les parfums, repartent ailleurs pour les vendre ou les échanger. Grâce à eux, je connais toutes les races, Jaunes, Noirs, Blancs, Bruns, même les derniers Rouges qui subsistent encore à la limite des glaces. Dans leurs multiples vagabondages, si mes serviteurs avaient rencontré des êtres pareils à vous, ils n'auraient pas manqué d'en parler ; quand elle atteint une pareille perfection, la beauté ne peut s'oublier. Je crois que vous êtes tout bonnement des anges égarés sur la terre. Si vous voulez vraiment retrouver les vôtres, c'est vers le ciel que vous devez vous diriger.

Brillants comme de sombres pierreries, les yeux de Tsi'lyô caressaient le couple, éveillant un lent sourire sur les lèvres de Hyspa. Arvid secoua la tête d'un air amusé.

— Les anges ont des ailes, pas nous... Pour le reste, n'êtes-vous pas vous-même infiniment séduisante ? Mais je voudrais revenir sur ce que vous nous avez appris. Ces caravanes que vous possédez, les accompagnez-vous quelquefois ?

— Avant la mort de mon mari, j'ai fait plusieurs voyages, maintenant je n'en ai plus le temps. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que peut-être vous connaissez quelque part dans l'est ou le sud-est une petite ville qui est aussi un caravansérail et qui a un aspect très particulier. Elle est bâtie dans une oasis au centre d'une profonde cuvette entourée de tout côté par de hautes falaises verticales. Un seul chemin taillé dans une coupure du rocher permet d'y descendre. Un fleuve la traverse de bout en bout, né de la

montagne pour se perdre dans la montagne.

— Tchérénn ! Aucun carrefour d'itinéraires ne ressemble à celui-ci, on ne peut s'y tromper. La route est difficile et passe par des pays presque inhabités mais on me l'a souvent décrit.

— Connaissez-vous des marchands qui auraient l'intention de prendre cette direction ?

— Il est curieux que vous me demandiez cela, car j'envisage précisément un transport de porcelaines dont le chemin passera par Tchérénn. Quelque chose vous attire là-bas ?

— Un souvenir incertain... Quand partira votre caravane?

— Pas avant au moins six semaines, je dois attendre aussi des cuivres pour compléter le chargement.

— Et si je vous proposais de compenser le manque à gagner pour que votre bénéfice reste le même avec la seule marchandise dont vous disposez actuellement ?

— Je ne m'attendais guère à parler d'affaires avec vous... Soit! Que proposez-vous?

Arvid détacha de sa ceinture le petit sac de cuir, répandit une partie de son contenu sur la table ; le regard de Tsi'lyô se posa sur les pierres avec une visible admiration.

— On raconte que les temples cachés au fond des montagnes détiennent de grands trésors, murmura-t-elle. Celui qui vous avait accueillis s'est montré généreux pour venir en aide à votre voyage... Si vous me donnez ce seul rubis, sa valeur dépassera la somme et je serai en dette envers vous.

— Prenez-en deux, charmante Tsi'lyô, vous monterez le second en bague et quand vous la porterez vous penserez quelquefois à nous...

Le repas se termina enfin. L'hôtesse se leva, imitée par le couple.

— Je donnerai ce soir des ordres à mon intendant. Dans une semaine la caravane partira, je serai avec vous pour vous souhaiter bon voyage. D'ici là, ma maison est la vôtre. Une servante va préparer votre chambre à côté de la mienne...

Tsi'lyô s'interrompit un instant, reprit d'une voix plus basse :

— Jolie Hyspa, si Arvid n'était pas votre époux mais seulement votre frère, je crains bien que je tenterais de le séduire...

— Vous n'auriez nulle peine à y réussir et ne voyez pas en moi un obstacle, je ne suis pas jalouse. Seulement je dois vous prévenir que lui et moi nous ne nous séparons jamais; il faut nous prendre tous les deux ou pas du tout. Mais peut-être n'aimez-vous que les garçons et pas les filles?

Tsi'lyô se retourna vers la servante.

— Oublie l'ordre que je t'ai donné, va plutôt allumer les brûle-parfums de ma chambre...

CHAPITRE XI

En formulant son projet, Arvid avait obéi à une soudaine intuition et, s'il n'eut guère le loisir de le passer au crible de la raison dans les heures qui suivirent, ce ne fut que partie remise au lendemain lorsque, laissant Tsi'lyô éblouie plongée dans un sommeil réparateur, Hyspa et lui allèrent se promener dans les jardins.

— Ce Tchérénn où tu veux que nous allions, interrogea la jeune femme, n'est pas une image surgie dans ta mémoire antérieure ? Tu le connais réellement ?

— J'y suis effectivement passé. C'est là où tu m'es apparue la première fois, magnifiquement vivante d'abord, morte ensuite.

— L'indicible étreinte où tu t'es anéanti...

— Parce que j'appartenais au futur comme toi au passé où j'ai dû te rejoindre. Tchérénn présente pour nous un double intérêt, d'abord parce qu'il n'est qu'à quelques jours de marche du pays Thogoul, les hauts plateaux où j'ai grandi et que j'ai quittés.

— Tu retrouveras ton chemin pour y retourner en m'emmenant. Je sais que j'y serai infiniment heureuse avec toi, mais revenir à ton point de départ signifie que tu renonces à découvrir le mystère de notre naissance ?

— Je suis persuadé que non. C'est une question de logique, vois-tu... Nous avons l'absolue certitude d'avoir été créés l'un pour l'autre et par conséquent ensemble. Je me refuse donc à admettre que tu aies été volontairement placée dans ce monde trois ou quatre millénaires plus tôt que moi, ce serait une façon de rendre notre rencontre impossible, ce serait de la pure démente, une cruauté gratuite.

— Pourtant, nous avons la faculté de nous déplacer dans le temps ? Pendant notre nuit au fond du temple, nous avons parcouru une dizaine de siècles ?

— Une faculté dont nous ne savons pas encore nous servir. Nous l'avons déclenchée inconsciemment. Moi d'abord, au sommet de la vallée ghindi pour sortir d'une chaîne temporelle et marcher vers toi *avant* que cette chaîne ne se forge, tous deux ensuite, ensemble. Sans le savoir, nous avons voulu regagner le futur, seulement nous ignorons quand il se trouve. Nous n'avons fait qu'un saut, presque au

hasard. Il nous faut des coordonnées précises.

— Elles se situeraient à Tchérénn ?

— D'une certaine façon... Voici mon raisonnement : lorsque nous étions enfants, nous avons été abandonnés — disons plus exactement « déposés » — approximativement dans la même région et à la même époque ; le Lam'Oulanor étant près de moi, j'y ai été recueilli tandis que tu errais dans une autre direction. Tu es arrivée dans un certain point où existe une faille dans le Chronos. Tu y es tombée, tu as été transportée très loin en arrière, au bord du lac, devant le temple de Rashalil où tu es devenue déesse. Quand, moi, je me suis mis en route à mon tour, j'ai atteint cette même faille, j'ai donc fait le même saut dans le passé.

— Sans arriver au même lieu.

— Les routes sont les mêmes temporellement mais pas nécessairement géographiquement. En tout cas la distance était relativement minime ; quant à la date, elle était exacte, bien que j'aie vécu en plus une boucle fermée.

— Mais tu as eu conscience d'accomplir ces déplacements ?

— Le voile avait déjà commencé à se lever en moi. Sans doute était-il prévu pour demeurer opaque jusque vers notre vingtième année. Toi tu n'étais même pas encore pubère, tu ne pouvais réaliser ce qui t'arrivait. Tu en as malgré tout conservé un très vague souvenir quand tu m'as parlé de remparts, d'une grande place, d'une fuite éperdue devant des ombres.

— Je suis donc passée par Tchérénn et nous y allons pour franchir la faille dans l'autre sens ? Cependant, si elle y est réellement, tous les habitants de la ville devraient y tomber... Non, pardonne à mon esprit de n'être pas encore aussi rapide que le tien, seuls peuvent y être entraînés ceux qui possèdent le pouvoir de voyager dans le temps, toi et moi par conséquent.

— Il devrait suffire de se laisser emporter, mon amour...

Sur la grande place de la cité marchande, Tsi'lyô resta longtemps immobile, regardant la caravane s'éloigner et s'effacer dans la poussière ocrée de la piste des collines. Puis, d'un pas décidé, elle revint vers ses entrepôts. La semaine qui venait de s'écouler demeurerait longtemps dans son souvenir, mais la vie quotidienne reprenait ses droits, le rêve le plus séduisant doit connaître le réveil.

Sous la conduite de Wan'cheï, un robuste fils de Hia aux yeux plissés par une perpétuelle bonne humeur et qui était le guide le plus expérimenté de tous ceux qui dépendaient de Tsi'lyô, la caravane comprenait une cinquantaine de camélidés dont quatre étaient dévolus au couple, de splendides et infatigables bêtes au pelage blanc. Tout avait été prévu pour assurer le confort de Hyspa et Arvid, provisions en abondance, tentes bien closes et garnies de coussins moelleux et de tapis épais ; deux serviteurs et deux servantes étaient exclusivement attachés à leurs personnes. En général Wan'cheï partageait avec eux le repas du soir. Sans jamais se départir du respect dû à des intimes de sa maîtresse, il se montrait un compagnon agréable. Le récit des aventures qu'il avait courues depuis son enfance, ses descriptions imagées des innombrables pays traversés au long des immenses routes divertissaient le couple et rompaient la monotonie de la trop lente marche.

La première partie du trajet fut d'ailleurs dépourvue d'intérêt. Pendant quinze jours, la plaine jaunie se déroula uniformément autour d'eux. L'horizon semblait reculer au fur et à mesure qu'ils avançaient, les villages étaient rares, le paysage invariable ; ils avaient la sensation d'être collés sur place au centre d'un monde triste, plat et qui ne finirait jamais. Puis les premières montagnes apparurent, les difficultés commencèrent, la périlleuse ascension d'étroits chemins en corniche accrochés au flanc de précipices démesurés, la traversée de torrents écumants sur des passerelles branlantes ou dans les remous des gués où les cailloux d'éboulis se dérobaient traîtreusement sous les pieds des chameaux. Peu à peu on gagna en altitude. Le soleil devenait plus brillant, les nuits plus froides, les premiers névés s'accrochaient aux cimes.

Deux semaines encore, le chemin redevint horizontal ; on avait abordé les grands plateaux. Arvid retrouvait des paysages pareils à ceux de son adolescence ; l'herbe épaisse, les ruisseaux d'eau claire descendant la pente des petites collines pour s'élargir en chapelet de minuscules lacs d'un bleu intense. C'était bien l'image du Pays Vivant, l'océan infini des herbes, et ce ne fut que lorsque, au bout de dix jours, la coupure donnant sur une profonde cuvette s'ouvrit brusquement devant eux, qu'il sut que, dans un lointain futur, tous ces riches pâturages se calcineraient, deviendraient le Désert de la Mort. La rampe était là, s'enfonçant dans le cirque des falaises, les larges marches taillées dans le roc, les méandres de la rivière jaillie des profondeurs pour s'y engloutir à nouveau. La cité debout au milieu de son oasis. La grande place où s'arrêtaient les caravanes, les remparts. Tchérénn...

— Je reconnais, murmura Hyspa, ou plutôt... les lambeaux d'images qui subsistent en moi sont à la fois pareils et différents... N'y a-t-il pas une autre place derrière la porte des murailles, au-delà du pont qui enjambe le fossé ?

— Elle y est mais, quand tu l'as vue, cette cité était en ruine, les remparts aux trois quarts éboulés comblaient le fossé, la porte était béante. Moi aussi, je l'ai trouvée dans cet état. Aujourd'hui elle est debout et vivante. Son emplacement et sa forme sont néanmoins les mêmes.

Le jeune homme se tourna vers le chef caravanier.

— Wan'cheï, nous sommes arrivés, tu continueras sans nous. Donne-moi des provisions sèches pour deux semaines ainsi que deux grandes outres d'eau et deux plus petites.

— Dame Tsi'lyô m'avait dit que vous me quitteriez ici, nos routes se séparent. Mais pourquoi veux-tu emporter de l'eau, elle ne manque pas sur le plateau ?

— Fais quand même ce que je te dis et veille à ce que les outres soient bien étanches.

— Soit. Je les fixerai moi-même à la selle de vos chameaux.

— Non, nous les porterons. Aucun chameau ne pourrait passer là où nous allons passer, nous devons être seuls et à pied...

Visiblement stupéfait mais renonçant à discuter, Wan'cheï obéit. Arvid passa autour de ses épaules la courroie de la plus lourde des deux charges, Hyspa prit la seconde puis, après un dernier échange de salutations et de souhaits, tous deux s'éloignèrent, non vers l'intérieur de la cité mais en contournant les remparts.

— Le passage que nous avons suivi à dix années de distance doit se terminer à l'extrémité diamétralement opposée de la ville. Je me souviens que le trajet était pratiquement en ligne droite. Si tout va bien, il devrait y avoir une sortie là-bas.

Elle y était effectivement : un étroit pont de bois traversait le fossé pour aboutir à une petite porte ménagée dans les remparts. Le battant était retenu par un simple loquet et non verrouillé de l'intérieur, il s'ouvrit sans difficulté. Derrière, le couloir souterrain était éclairé de loin en loin par de fumeuses lampes à huile placées dans des renforcements de la maçonnerie. Il déboucha bientôt dans la salle voûtée qui se révéla être un petit temple, avec un certain nombre

de statues posées sur des piédestaux et brillant doucement sous les reflets d'autres lampes en verre teinté.

— Heureusement que les desservants ne sont pas en train de célébrer leur office, fit Hyspa, ils se demanderaient ce que viennent faire ici des pèlerins pareillement chargés...

— L'escalier est sur la gauche. Fais attention de ne pas perdre l'équilibre en montant, le temps y souffle comme une tempête.

Dès la première marche, la jeune femme faillit en effet trébucher, l'ouragan impétueux plaquait sa robe contre son corps, la poussait irrésistiblement. Elle s'envola littéralement jusqu'en haut, Arvid la suivant au même rythme. Ils débouchèrent dans l'air calme du jardin au figuier, où le jeune homme poussa un soupir de soulagement. Tout comme à son premier passage, il était envahi par les épines et la fontaine écroulée était sans eau. La remontée du temps était accomplie. Après avoir traversé les ronces hargneuses, ils redescendirent dans l'ombre de la salle où Arvid s'arrêta.

— Voici l'endroit où tu es venue m'appeler et où je t'ai connue pour la première fois. Ton squelette... Tiens, il n'y est même plus; la panthère a dû emporter les empreintes de l'illusion avec elle.

— Ne la rencontrerons-nous pas ?

— Non, puisqu'elle était toi. Nous marchons désormais sur nos propres traces.

— Le souterrain, une petite place, un autre souterrain, la grande place, l'entrée des remparts... Ma mémoire se réveille !

— Elle n'ira probablement pas plus loin que l'oasis, la petite fille toute seule que tu étais n'a pu traverser le désert. C'était sur les bords de la rivière perdue que ton aventure a commencé...

Au sommet de la rampe ruinée, la sinistre désolation du monde minéral s'étendit devant eux. Ce fut la seule partie vraiment pénible de leur voyage, mais cette fois, Arvid, instruit par l'expérience, avait emporté suffisamment d'eau pour tenir jusqu'au bout et, dès le début, les marches s'effectuèrent de nuit pour éviter la trop grande évaporation. Chaque matin, le soleil levant leur servait de guide. Pour vite diminuer le fardeau de sa compagne, il voulut que les outres dont elle s'était chargée soient utilisées les premières, mais elle s'y refusa obstinément, l'allégement devait être aussi progressif pour elle que pour lui. D'ailleurs, elle faisait preuve d'une résistance étonnante,

ignorant presque la fatigue. Comme ceux d'Arvid, son corps et ses muscles trouvaient en eux-mêmes des ressources quasi inépuisables. Une même et commune énergie les animait tous deux. La traversée qui, à l'aller, avait pris dix jours au jeune homme et failli le faire mourir de déshydratation, fut achevée vers le dernier palier presque en courant. Avant midi, ils entraient dans la plaine d'herbe du Péam'hir. A l'heure du déjeuner, ils étaient au village de Nédo. Sorem qui fut le premier à les apercevoir, se précipita vers eux aussitôt suivi par la jolie Derda.

— Tu as atteint ton but, mon frère ! Tu as retrouvé ta race !

— Tu ramènes ton épouse..., murmura Nédo en contemplant Hyspa avec une stupeur émerveillée. Elle est aussi belle que tu es beau. Je comprends que tu n'aies pas voulu de moi, puisque tu savais qu'elle t'attendait.

— Il n'a pas voulu de toi ? sourit Hyspa. C'est très méchant de sa part.

— Tu as déjà eu le temps de lui apprendre notre langue ? s'étonna Sorem.

— Ça n'a pas été long. Moi aussi j'ai appris la sienne et deux ou trois autres en plus.

— En sept semaines ?

— Sept semaines, dis-tu ? Ma foi, le temps passe sans même que l'on s'en aperçoive...

— En tout cas, le Désert de la Mort ne s'étend pas aussi loin que nous l'avions cru, un autre pays vivant est derrière l'horizon. Il doit être très beau, plein de grands arbres ?

— Non, mon frère, le Désert de la Mort va jusqu'à l'autre bout du monde. Ne cherche pas à comprendre. Un jour viendra où tu en sauras davantage et moi également, car j'ai découvert qu'il me reste tout à apprendre. Nédo ! Les lois de l'hospitalité thogoul n'existent-elles plus et cinquante jours ont suffi pour qu'elles soient oubliées ? Cesse de regarder Hyspa comme si elle était une déesse, ce qui est parfaitement vrai d'ailleurs. Nous avons mangé hier soir notre dernier morceau de viande séchée, nous mourons de faim...

Les voyageurs ne s'attardèrent que deux jours au Péam'hir, malgré les vives instances de Nédo et Sorem. Maintenant qu'il avait trouvé Hyspa et que tous deux ne faisaient plus qu'un, une hâte singulière s'était emparée d'Arvid. Il sentait imprécisément mais impérieusement que le cycle devait être fermé. Il fallait revenir au point de départ, au Lam'Oulanor. Du reste, bien que la boucle temporelle autour de la Cime des Trois Gardiens ait annulé une partie de la randonnée — la caravane de Tsi'lyô était partie du lac du Rashalil à peu près au moment où lui-même quittait le pays Thogoul pour s'engager dans le Désert de la Mort et les cinquante jours du retour ne s'étaient inscrits que dans la chronologie réelle — l'été tirait à sa fin ; il était préférable d'arriver avant les premières neiges. En outre, la curiosité de leurs hôtes pouvait difficilement être satisfaite, l'aventure étant trop invraisemblable. Le meilleur moyen d'échapper aux réponses évasives ou aux mensonges était de se mettre hors d'atteinte des questions. Le Klewa aurait voulu les accompagner mais, puisqu'il avait épousé Nédo, il était maintenant Derd du khemet de Swadh, son devoir et son amour le retenaient.

— Vous reviendrez ?

— Nous nous reverrons sûrement, promit Hyspa. Une intuition me dit que ta jolie Nédo et toi jouerez un rôle dans notre proche avenir.

Montés sur de rapides et nerveux lônīs, ils redescendirent la vallée des Deux Provinces, traversèrent les gorges séparant le Péam'hir de l'immense arc des hauts plateaux, naviguèrent à bonne allure sur l'océan des herbes. Arvid retrouva les uns après les autres les khemets et leurs villages où la chaleur de l'accueil se doublait de l'admiration enthousiaste provoquée à la vue de Hyspa et de sa fascinante beauté. Le peuple les entourait d'une ferveur quasi religieuse, les Derds auraient voulu les retenir le plus longtemps possible, mais dès le lendemain ils repartaient. En pays de semi-nomadisme, les nouvelles se propagent vite, beaucoup plus vite que les chevaux. En atteignant l'avant-dernier khemet, ils trouvèrent un groupe venu à leur rencontre. Le jeune homme courut vers lui en poussant un cri de joie, il avait reconnu ses parents adoptifs, Rann et Suô accompagnés de la douce Tsouhi ; la voluptueuse Volya s'était jointe à eux. Ce fut une touchante réunion de famille à laquelle Hyspa prit tout naturellement part. Il lui semblait qu'elle aussi les connaissait depuis longtemps,

qu'elle avait vécu et grandi avec eux.

— Nous avons une fille, à présent, la sœur de notre fils..., murmura Suô, les yeux pleins de larmes.

— Hyspa est bien ma sœur, sourit Arvid, ma sœur et ma femme en même temps. Tu ne nous désapprouves pas ?

— Pourquoi ? Les dieux vous ont créés l'un pour l'autre...

Seule Tsouhi demeurerait silencieuse, un peu à l'écart, le regard assombri. Volya entoura du bras ses épaules, la serra contre elle.

— Serais-tu jalouse, enfant ? Tu aurais tort. Hyspa ne t'a pas pris Arvid, elle est seulement devenue lui-même et lui est devenu elle ; ils ne se détourneront pas de toi et ne te repousseront pas.

La voyageuse sourit, caressa tendrement la noire chevelure de Tsouhi, fixa attentivement l'initiée du Lam.

— Tu dis vrai, mais comment le sais-tu ?

— Je suis prêtresse de Kantra, la déesse de l'Amour. Pouvais-je ne pas voir que tu es son incarnation ? Désormais je te servirai si tu me juges digne.

— Peux-tu le demander ? C'est toi qui as enseigné les secrets merveilleux de la chair à celui qui a su me rendre infiniment heureuse, nous te devons notre joie...

— Volya ! intervint Arvid en éclatant de rire. Tu ne seras pas la première prêtresse à lui consacrer l'envoûtement de tes rites, mais la treizième ! Quand on l'invoquait sous le nom de Lahsmi, au fond d'un temple perdu, j'ai dû combattre ses douze tendres servantes...

— J'aurais voulu être là pour t'aider..., rêva la belle officiante. Je les aurais enchaînées pendant que tu enlevais la belle déesse. Vous m'initierez, ainsi que Tsouhi, aux mystères de Lahsmi, n'est-ce pas ? En attendant, je ne suis pas venue à votre rencontre uniquement pour être la première du Lam à vous rendre hommage ; c'est le Dai'so qui m'envoie. Il a appris le retour victorieux d'Arvid et vous attend tous deux chez lui.

Le lendemain, les voyageurs gravissaient, main dans la main, l'escalier qui menait au sommet du Lam, pénétraient dans la cellule du

maître de la Communauté.

— Vous voilà enfin ! Arvid, j'étais sûr que tu réussirais ; tu l'as fait au-delà de ta propre espérance. Elle est divinement belle et te ressemble. Vous êtes bien tous deux de la même haute race et du même berceau. Ainsi, le monde extérieur n'était pas entièrement mort ?

— Il l'est actuellement, Dai'so, pour autant du moins que je puisse le savoir. Pour rejoindre Hyspa, je n'ai pas dû seulement parcourir l'espace, mais aussi remonter le temps, des millénaires...

— Ta première mémoire s'est réveillée ? Le voile s'est déchiré ?

— Encore incomplètement, mais assez pour que je découvre que mon cerveau renfermait des facultés supra-humaines que Hyspa partage. Tu l'avais pressenti justement. Cependant ma longue route — pour moi elle a duré trois fois plus longtemps que mon absence — m'a seulement donné le bonheur ; ma sœur et moi ignorons toujours le secret de notre naissance. Elle aussi a été abandonnée à neuf ans et avait perdu tout souvenir du passé, elle a été recueillie dans un temple différent du tien où elle a été jalousement gardée comme une déesse. Mais avant d'y arriver, elle était tombée dans une faille du temps qui l'avait rejetée plusieurs millénaires dans le passé. Quelque chose m'a guidé vers ce même abîme ; au travers de la distance et des siècles, nos esprits se sont tendus l'un vers l'autre, nous avons su que nous existions, j'ai répondu à l'appel. Ensemble nous avons remonté la faille et nous voici.

— Vous avez bien fait de revenir. Donc Hyspa, comme toi, ignore qui elle est. Rien ne lui a donné la moindre indication ? N'avait-elle aucun objet sur elle lorsqu'on l'a trouvée ?

— Je n'en sais rien, fit la jeune femme. Si j'ai eu quelque objet personnel, personne ne me l'a jamais dit.

— Tu étais tombée entre les mains de prêtres jaloux qui voulaient te garder pour leur temple. Si tu avais sur toi un indice, ils l'auront détruit ; Arvid, lui, en avait un.

— Comment ? s'exclama le jeune homme. J'avais quelque chose qui pouvait me dire d'où je venais et tu me l'as caché ?

— J'ai obéi à cette chose même, répondit le vieillard en se levant et en ouvrant un petit coffret. La voilà, prends-là, lis

l'inscription qui est sous le couvercle.

L'objet était un disque de métal gris, large de cinq centimètres, épais de deux, fixé à une chaînette d'acier. Sourcils froncés, Arvid l'examina, le soupesa.

— Tu le portais autour de ton cou, reprit le Dai'so. Presse le sommet, le couvercle s'ouvrira, le texte est gravé en caractères thogouls à son revers.

— « Pour Arvid, mais seulement quand il sera uni à sa sœur... », déchiffra-t-il lentement. Je comprends...

— La signification implicite du message m'obligeait à me taire, poursuivit le vieillard. Je pouvais seulement attendre que tu sois devenu un homme et alors te pousser à la recherche de ceux de ta race sans te dire que, si tu réussissais, tu ramènerais une épouse. Mais qu'avez-vous tous deux? Vous semblez hypnotisés par ce talisman...

Ils contemplaient fixement l'intérieur du boîtier, une surface circulaire plus sombre que le cadre et portant au centre une tache ronde de couleur dorée. A la question du Dai'so, ils sursautèrent.

— Je le reconnais, murmura le jeune homme, je crois même savoir à quoi il sert.

— Moi aussi, enchaîna la jeune femme ; le voile se soulève encore... J'avais en effet le même avec la même inscription, le nom de Hyspa remplaçait celui d'Arvid.

— Dai'so, ce disque est un lien. Pardonne-nous, mais il faut maintenant que nous soyons seuls, car ce lien ne peut se manifester si un autre que nous est présent. Permetts-nous de nous retirer...

— Je le prévoyais et j'ai déjà donné des ordres pour que vous puissiez vous isoler. Allez dans le temple souterrain de Kantra, le symbole de l'amour est le vôtre et ce temple est votre domaine. Nul n'y pénétrera ; Volya sera à l'extérieur pour en interdire l'accès.

* * *

Dans la salle tiède et silencieuse, la pénombre régnait faisant mieux ressortir par contraste la voluptueuse statue d'or que les reflets des lampes de l'autel semblaient animer comme une vivante image irradiant une victorieuse sensualité.

— C'est bien notre déesse, murmura Hyspa. La pointe

suprême du Triangle d'Or dont nous sommes les deux autres côtés. Notre peau a presque la même couleur que la sienne. Nous la prions ensemble, n'est-ce pas ?

— Tu sais quelles sont les prières qui lui plaisent, aussi ne me tente pas, nous avons autre chose à faire d'abord. Asseyons-nous sur ce divan à ses pieds.

Il attira une petite table devant eux, y posa le disque ouvert, appuya de l'index le petit cercle doré. Pendant quelques secondes rien ne se passa puis, brusquement, un grand cône de clarté surgit au centre du temple, comme si un projecteur s'était allumé dans la voûte. A l'intérieur de ce cône, des ombres flottèrent, se rassemblèrent, se précisèrent, un homme vêtu d'une blouse blanche se matérialisa en pleine lumière. Il était assis dans un fauteuil métallique, devant une console surchargée d'instruments d'une brillante complexité qu'il étudiait avec attention. Avec une exclamation de joie, il se redressa, fit face au couple et ils purent voir que les traits de son visage et le ton de son épiderme étaient semblables aux leurs. Seuls les cheveux étaient plus sombres, bruns, avec des reflets argentés.

— Arvid et Hyspa ! s'exclama-t-il. Les derniers et les plus parfaits! Nous savions qu'un couple avait réussi puisque nous sommes là, mais c'est une chance merveilleuse que ce soit justement vous deux. Je vous imagine très bien. La dernière fois où je vous ai vus, vous n'étiez que des enfants, vous devez être maintenant remarquablement séduisants.

— Vous ne pouvez pas nous voir ? interrogea Hyspa.

— Malheureusement non. Il était impossible de loger dans les communicateurs un émetteur en plus du faisceau d'appel et du récepteur, ils auraient été trop gros et trop lourds. Une liaison paratemporelle exige beaucoup d'énergie.

— Vous êtes donc dans le futur? fit Arvid.

— Et même sur une autre planète... Mais ne perdons pas de temps, vous aurez tout loisir pour comprendre ensuite, il faut maintenant que vous appreniez qui vous êtes. Ecoutez-moi attentivement.

— Nous ne perdrons aucune de vos paroles.

— Le retour complet de votre première mémoire vous y aidera, comme il va vous aider à comprendre le sens des termes que je

vais employer. L'histoire qui aboutit à vous a commencé au lendemain de l'Apocalypse...

Le récit se poursuivait, décrivant en termes d'une sécheresse voulue l'incommensurable horreur née de la stupidité démentielle des hommes, la guerre totale anéantissant en quelques heures cinq milliards d'êtres, calcinant des territoires immenses, empoisonnant le reste. Le suicide d'une planète... Un seul lieu avait été épargné : les hauts plateaux Thogouls protégés par leur altitude et les cimes géantes qui les entouraient déviant les vents chargés de particules meurtrières et de germes toxiques. Le plus important en tout cas — de soixante à quatre-vingt mille autochtones — les autres réduits qui subsistaient au cœur d'autres massifs ou dans certaines îles écartées étaient minuscules et enfermés dans des cercles trop étroits pour avoir une chance d'être de nouveaux foyers d'expansion ; ils ne pouvaient bénéficier que d'un bref sursis, mais leur condamnation était inévitable.

— Cette « isola » où vous vivez dans votre temps — soit deux siècles après l'Apocalypse — constitue donc la seule possibilité d'un nouveau départ pour l'humanité ; il se trouve par surcroît que ce que les indigènes appellent le Pays Vivant a toujours été, depuis le passé le plus reculé, le point extrême des expansions des diverses races planétaires. Aux ères protohistoriques, les Noirs ont remonté les fleuves qui s'écoulaient du massif, puis les Rouges, les Jaunes et enfin les Blancs ; chaque fois, étant donné les distances à parcourir depuis les berceaux, les dangers des parcours en milieu hostile, les conditions climatiques, la sélection naturelle jouait. Seuls les meilleurs et les plus aptes réussissaient à s'établir sur le Toit du Monde, la race résultante était une synthèse des meilleurs éléments de toutes les autres. Le matériel génétique est donc le plus parfait possible, celui où se sont alliées le maximum de dominantes et le minimum de tares. Vous me suivez ?

— Certainement, fit Arvid. Quand je suis parti pour retrouver Hyspa, j'ai été amené à remonter très loin dans le temps, j'ai connu trois des races dont vous parlez, le même appétit de conquêtes les poussait, les Blancs s'unissaient aux Jaunes pour chasser les Rouges, à leur tour les Jaunes repoussaient les Blancs...

— Vous avez donc compris que le germe de l'autodestruction était présent chez l'homme dès son origine et qu'il déterminait sa finalité. En revanche, les Thogouls sont-ils belliqueux ?

— Il n'y a pas de guerres dans leur histoire.

— Je répète donc ce que je viens de dire : le matériel génétique dont vous disposez est propre à une évolution positive, c'est de lui que peut naître le surhomme. L'aboutissement, vous le connaissez puisqu'il est en vous et que le voile qui vous cachait votre mémoire antérieure est désormais complètement levé. Physiologiquement et organiquement, vous avez atteint le contrôle complet en éliminant toute hérédité pathologique : tonus vital, réflexes, acuité sensorielle, activité des autodéfenses, régénération cellulaire... Votre mental s'est enrichi de la connaissance immédiate par intuition ou par transfert, la simultanéité et la permanence des acquis, les facultés créatrices et, quant au psychique, vous avez sûrement déjà découvert le supranormal : perception extrasensorielle, télé-cinèse autonome ou externe, déplacement temporel entre autres.

— Ce dernier ne semble pas obéir à la volonté, fit remarquer Hyspa.

— Parce qu'il est un moyen de défense contre une agression, un réflexe d'autoprotection comme celui du dédoublement ubiquitaire. Il faut une nécessité majeure pour déclencher la sécrétion hormonale, mais alors vous pouvez la contrôler. N'oubliez pas que toutes ces facultés sont latentes chez l'être humain normal. Chez nous, elles se sont libérées et révélées. Encore une fois, c'est le mécanisme de la sélection qui a joué et il ne pouvait s'exercer que sur un petit nombre. Peut-être était-il nécessaire de désintégrer la population d'une planète entière pour concentrer et cristalliser ces facteurs sur une poignée de survivants.

— C'est affreux..., soupira la jeune femme.

— C'était pourtant logique. La purification impose la réduction ; il faut une tonne de pechblende pour obtenir un milligramme de radium. Je reviens à ces caractères supra-physiques qui sont les vôtres. Il en est un que vous ne connaissez pas encore parce que vous n'avez pas eu l'occasion de l'appliquer, mais qui n'est qu'une extension de vos facultés de contrôle des processus vitaux. Vous pouvez agir par l'influx de votre volonté sur l'organisation, la structure et le développement des spirales ADN des chromosomes. Supprimer un élément anormal ou récessif, en ajouter d'autres porteurs de nouveaux messages, les vôtres leur serviront de guides pour diriger ce qui sera en somme une réplication.

— A partir de la naissance ?

— A partir de la conception, mais ensuite, l'intervention demeure possible pendant quelques années.

— Nous devons donc multiplier les unions entre nos frères et sœurs Thogouls que vous qualifiez de matériel génétique et influencer sur le bioprogramme des enfants qui viendront au monde ? demanda Arvid.

— Des unions entre eux et avec vous. Vos propres gènes joueront le rôle de catalyseurs et d'éléments directeurs. Pour que l'éventail des possibilités qui se manifesteront soit complet, il faut aussi que les gamètes soient toujours différents afin d'éviter qu'une dominante se développe aux dépens des autres par une répétition en chaîne. Toutes doivent s'équilibrer par une diversification des apports. C'est une loi que vous instituerez, dans le groupe choisi aucune union ne sera permanente, chaque naissance séparera le couple pour ne constituer d'autres jusqu'à la suivante et ainsi de suite. Vous-mêmes participerez à cette fécondation polygamique que vous n'aurez pas de peine à provoquer, l'un de vos dons est d'irradier le désir : nul ne peut résister à votre puissance de séduction.

— Mais je ne veux pas être séparée d'Arvid ! s'exclama Hyspa.

— Il ne nous demande pas de fonder deux foyers différents et de mener des vies indépendantes, sourit le jeune homme, seulement d'admettre des tiers dans notre intimité. Tu en as déjà fait l'expérience avec Tsi'lyô, tu l'as même presque provoquée et nous n'avons à aucun moment cessé d'être ensemble.

— Comme cela je suis tout à fait d'accord. Au bout de combien de générations le surhumain se réalisera-t-il ?

— Trois suffiront. Vous assisterez à leur développement et bien au-delà, car votre espérance de vie se chiffre par siècles et non par décennies. Votre intégrité physique, votre jeunesse, persisteront jusqu'au bout. Après avoir animé l'essor de notre nouvelle race, vous découvrirez qu'il n'y a pas de limite à vos possibilités, pas de barrière dans l'espace et vous viendrez nous rejoindre...

— Encore une question, je vous prie... Vous avez dit que nous étions les *derniers* à qui cette mission de résurrection était confiée. Il y avait donc d'autres couples ?

— Seize. Seize garçons et seize filles au total. Après avoir nourri leur première mémoire et l'avoir désactivée en position d'attente jusqu'à complet développement, nous les avons envoyés dans notre passé. Mais comme ils ne pouvaient se diriger eux-mêmes, le risque était grand qu'ils se retrouvent sur des territoires inhabités où

ils ne pouvaient survivre. Vous avez été les seuls... Sans doute parce que les plus parfaits. Et maintenant, notre conversation se termine, les ressources d'énergie de votre communicateur s'épuisent. Au revoir dans votre futur et notre présent.

Dans les dernières minutes, le cône de lumière avait commencé à s'affaiblir, l'image de l'homme était déjà vaporeuse, le son de sa voix s'amortissait. Ils devinèrent plutôt qu'ils ne virent son geste d'adieu. Tout s'effaça...

Hyspa contempla rêveusement la statue ambrée de la déesse de l'Amour, se retourna vers Arvid, l'enlaça.

— Nous allons donc créer le monde, murmura-t-elle. Volya et Tsouhi nous attendent, Nédo et Sorem viendront ici, d'autres jeunes filles quitteront aussi leurs villages pour le Lam, d'autres garçons, des Klewas. Nous rassemblerons autour de nous une mouvante famille pour adorer Kantra. Ou Lahsmi...

— Ou tout simplement Hyspa. La religion du surhumain...

— Commençons tout de suite le rite pour nous seuls et pendant que nous sommes encore seuls, toi qui es moi. Après...

— Après, nous serons toujours un au travers de tous et de toutes. Que tu es belle...

Plus tard, au moment de quitter le temple, la jeune femme hésita devant la porte, fronçant les sourcils.

— Somme toute, murmura-t-elle, si nous refusions de suivre les directives qui nous ont été prescrites et que nous vivions seuls uniquement l'un pour l'autre, le monde futur n'existerait pas, l'homme qui nous a parlé non plus ?

— Nous ne le saurons pas, puisque justement il existe. Réfléchis encore un peu, Hyspa chérie : nous sommes *obligés* de faire ce qu'il nous a dit.

— Pourquoi?

— *Pour que nous puissions naître plus tard, mon amour...*

FIN